59777
F

LE CONTE DU TONNEAU,

Contenant tout ce que les

ARTS, & les SCIENCES

Ont de plus SUBLIME,

Et de plus MYSTERIEUX;

Avec plusieurs autres Pieces très-curieuses.

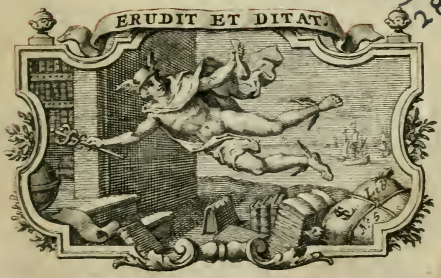
Par JONATHAN SWIFT,

Doïen de St. Patrick en Irlande.

Traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.

361045
28. I. 39



A LA HAYE,

Chez HENRI SCHEURLEER,

M. DCC. XXXII.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

JE suis faché qu'il faille encore retenir ici le Lecteur par un Discours préliminaire; mais, il faut absolument, qu'il passe par-là, s'il veut lire les Pièces suivantes, avec fruit, & avec agrément. Elles passent toutes pour être de l'Auteur du *Conte du Tonneau*; &, s'il est possible de fonder un jugement solide sur le stile & sur le tour d'Esprit, elles en doivent être de necessité.

Comme elles sont presque toutes ironiques, & que les Lecteurs d'une pénétration mediocre, qui font le grand nombre, ont bien de la peine à démêler le veritable sens d'une Ironie un peu poussée, il sera bon de leur faciliter l'intelligence de celles-ci, en disant un mot de chacun de ces petits Ouvrages.

Le premier eſt une Diſſertation *ſur l'Operation Mechanique de l'Eſprit.* De faux Dévots, & d'autres gens peu judicieux, ont regardé cette Piéce comme un Chef-d'Oeuvre de Profanation, quoique l'Auteur ait pris tous les ſoins imaginables, pour qu'il fût impoſſible de s'écarter de ſon veritable But. Il définit l'Enthouſiaſme en general par *une Elevation de l'ame, & de ſes facultez, au-deſſus de la matiere.* Enſuite, il indique trois differentes Branches de l'Enthouſiaſme, deſquelles il ne prétend pas parler. La premiere eſt un Acte immédiat de la Divinité, qu'on apelle *Eſprit de Prophetie*, ou *Inſpiration.* La ſeconde eſt un Acte immédiat du Diable : on l'appelle *Poſſeſſion.* La troiſiéme eſt l'Effet de quelques Cauſes naturelles, *Force d'Imagination*, *Melancolie*, *Paſſions violentes*, *&c.*

Le véritable & unique Sujet de ſon Diſcours eſt cette Eſpece d'Enthouſiaſme, où l'on parvient ſimplement par Art, & par une Operation méchanique, par laquelle, en étourdiſſant les Sens, & en étouffant la Raiſon, on réüſſit à remplir le Cerveau de Viſions & de Chimeres. Par conſequent, rien au monde n'eſt

n'eſt plus mal fondé, que le prétendu Libertinage, qu'on trouve dans une Piéce, qui ne tend qu'à débaraſſer la Religion du Fanatiſme le plus honteux, auſſi bien que le plus ordinaire.

La *Diſſertation ſur les Æoliſtes* † turlupine les Fanatiques & les faux Inſpirez en général. Celle-ci n'en veut qu'à ces Malheureux, qui adorent les Chimeres, dont ils ſont eux-mêmes les Auteurs.

Des perſonnes ſenſées s'imagineront peut-être, que la Suppoſition, qu'on peut ſe jetter dans l'Enthouſiaſme par certains Mouvemens, & par certaines Contorſions, eſt une Chimere elle-même. Ils ſe tromperoient aſſeurément. Un peu de Réfléxion ſur la Liaiſon étroite, qu'il y a entre l'Imagination, & les Mouvemens du Corps, le fait voir évidemment. Comme ces Mouvemens differens, ces Grimaces, ces Contorſions, répondent toujours à certaines Images, qui ſont de profondes impreſſions dans le cerveau; les Contorſions & les Grimaces font à leur tour naître dans le Cerveau les Images, qui y répondent. Non ſeulement toutes les

† Cette Diſſertation ſe trouve dans le Tome I, Sect. VIII.

Regles de la Physionomie sont fondées sur cette Verité : elle est encore prouvée évidemment, par ce qui se passe tous les jours sur le Théatre, & dans les Galetas où logent les Poëtes. Un bon Acteur ride son front, & se donne l'air d'un Furieux, afin de sentir lui-même la Fureur, & la Rage, qu'il veut représenter. Si l'Imagination d'un Poëte cherche en vain les Traits, dont il a besoin, pour dépeindre le Dépit ou l'Indignation, il se leve avec précipitation, se promene dans sa Chambre, & se met dans toutes les Attitudes, qui conviennent à ces differentes Passions. D'abord, les Images dont il a besoin entrent en foule dans son Cerveau, comme autant de Marionettes attachées à des fils d'archal.

C'est de la même maniere, que ceux d'entre les petits Prophetes †, qui n'avoient pas l'intention de tromper les autres, mais qui étoient leurs propres dupes, n'ont été redevables de leurs ridicules Inspirations, qu'aux Contorsions violentes, qu'ils apprenoient à se donner, à l'exemple de leurs Compagnons Imposteurs. La

† Certains Fous, qui ont couru la Hollande & l'Angleterre au commencement de ce Siécle.

La seconde Piéce est d'une nature toute différente : elle a pour titre *Récit exact & fidelle d'une Bataille entre les Livres Anciens, & Modernes, &c.* C'est une des plus heureuses Allégories, qui soient jamais sorties de l'Esprit Humain ; & elle sert sur-tout à tourner en ridicule deux grossiers Ennemis de l'Antiquité, le *Docteur Bentley*, & M. *Wotton*.

J'ai hésité pendant quelque tems, avant que de me résoudre à traduire cette Piéce en François, parce que, parmi les Combatans modernes, on ne voit presque que des Auteurs Anglois. J'y ai remedié de mon mieux, en donnant dans mes Remarques les Caracteres de la plûpart de ces Ecrivains ; & rien n'est plus facile à un Lecteur François, que de mettre, à la place des Etrangers qu'on turlupine ici, des Auteurs de sa Nation. Il n'y aura que le Choix, qui l'embarassera. Le Nombre de ceux, qui méritent d'occuper un Rang honorable ici dans les Troupes des Modernes, est prodigieux en France à l'heure qu'il est. Excepté quelques Auteurs de la vieille Roche, un *Fontenelle*, un *La Motte*, tous les Auteurs François de nos jours pouroient figurer admirablement à la place de nos Guerriers Anglois.

Toute la France fourmille de gens, qui ont de l'Esprit, & qui n'ont que de l'Esprit. A voir la plûpart des Productions nouvelles, qui nous viennent de ce Païs-là, on diroit, que rien n'est plus ridicule que l'Erudition; & que, parmi les nombreux Arrêts de la Cour, il doit en avoir eu quelqu'un qui ait proscrit la Logique.

La troisiéme Piéce est une *Comparaison entre un Balay & un Homme*, faite dans le Stile & dans le Gout des Méditations de *M. Boyle*. Ceux, qui trouveront d'abord cette Idée-là bisarre, n'ont qu'à lire ce petit Ouvrage avec attention, pour voir avec étonnement, que cette Idée n'est que trop juste.

Je me suis fait un plaisir de traduire les *Pensées morales & divertissantes* qui suivent, afin que les François puissent comparer cet Echantillon avec les *Réfléxions de M. de la Rochefoucault*, & avec les *Caracteres de la Bruiere*. Je sai que ces Livres sont excellens dans leur genre, & qu'ils meritent la grande Réputation qu'ils ont acquise, & dans la France, & dans toute l'Europe. J'ôse dire pourtant, qu'un Volume semblable à cet Essay de notre Auteur Anglois devroit

vroit être naturellement d'un Gout plus général, & plus propre à repondre au But de ces sortes d'Ouvrages. Il y a une heureuse Variété, qui entretient l'attention, & qui semble la délasser. Et c'est ce qui manque, à mon Avis, aux Livres François dont je viens de faire mention. Ces Réfléxions, & ces Caracteres, sont d'un tour concis, serré, un peu obscur, toujours sérieux. Ce sont autant d'Oracles, pour ainsi dire. On en peut lire quelques pages; mais, insensiblement, l'Esprit se rebute de ces Sentences, & de ces Portraits,

Qui sur un même ton semblent psalmodier.

L'*Essay dans le Gout le plus moderne* est une des plus plaisantes Piéces, qu'il est possible de voir. L'Auteur y imite admirablement bien certains Ecrivains novices, qui, avec la mince provision de dix ou de douze Lieux-communs, ont la démangeaison insurmontable de se faire imprimer; & qui semblent s'imaginer, que ce qu'ils viennent fraichement d'aprendre aura pour le Public la même grace de la Nouveauté, dont ils sont charmez eux-mêmes.

L'Auteur fait semblant de prendre pour

pour Sujet les *Facultez de l'Ame*, dont il ne dit pourtant qu'un seul mot par hasard: tout le reste consiste en Pensées incidentes, à qui la moindre ressemblance de mots donne une espece de Liaison fortuite. Il brode tout cet Assemblage ridicule, de quelques Passages Latins, qui servent d'ordinaire d'Exemples dans la Grammaire, & dans la Syntaxe, qu'on aprend dans les plus basses Classes; & il assaisonne tout ce rare Ouvrage de cette Ostentation pedantesque, que les aprentifs Auteurs affectent, pour ressembler aux Ecrivains d'Importance.

Je considere la Piéce qui suit comme le Chef-d'Oeuvre du Docteur Swift. C'est une *Dissertation contre le Projet d'abolir le Christianisme en Angleterre.* Ceux, qui savent suivre les Idées d'un Auteur, & saisir le veritable Sens d'une Ironie, en la considérant de tous ses differens côtez, n'auront garde de trouver de l'Irreligion dans cet Ouvrage. Ils le regarderont, au contraire, comme une Satyre sanglante de l'*Esprit fort* & du *Libertinage.* On ne parle pas ici du *Christianisme réel*: on le considere comme banni de la Grande-Bretagne, depuis très-long-tems. Il ne s'agit que de

de ce *Chriſtianiſme de Nom*, qui conſiſte en certaines Cérémonies, & en certains Devoirs exterieurs. L'Auteur fait ſemblant de croire, que tout le Peuple eſt du Sentiment unanime, que le Bien public exige qu'on renonce entiérement à ce *Chriſtianiſme*; &, en faiſant ſentir, que les Avantages qu'on attend de ce Projet ne ſeront pas ſi conſidérables qu'on l'eſpere, il découvre avec une Adreſſe infinie le Ridicule de l'Eſprit fort, & de l'Irreligion, qui ſe ſont répandus ſi généralement dans ſa Patrie.

Pour mettre le Public en état de développer entiérement le Génie de nôtre Auteur, j'ai joint à cette Piéce badine un Ouvrage très-ſerieux, intitulé: *Projet pour avancer la Religion & la Pieté en Angleterre, &c.* Il contient, d'un côté, un détail afreux des Progrès que le Vice & l'Irreligion ont faits dans la Grande-Bretagne; &, de l'autre, des Moïens efficaces, pour en arrêter le Cours, & pour faire fleurir dans ce Païs la Religion & les bonnes Mœurs. L'Auteur y fait voir fort au long, qu'une pareille Réforme dépend abſolument du Souverain, qui, étant Maitre de toutes les Charges, peut tenir le Crime & le Vice en bride, en les fai-

faisant considérer comme des Obstacles invincibles à la Fortune.

Ce second Tome finit par les *Prédictions pour l'an* 1708, que l'Auteur publia sous le Nom d'*Isaac Bickerstaf* Ecuïer, & par deux autres petites Piéces, qui en furent les Suites.

Ces Pronostics ont été traduits dans presque toutes les Langues de l'Europe. Elles étonnérent les Esprits foibles, & ne laissérent pas d'intriguer un peu les gens sensez. Quoiqu'il fût assez naturel de croire, que ces Prophéties n'avoient pour but que de badiner avec la Crédulité des homme; la maniere, dont elles étoient débitées, avoit quelque chose de si particulier, quelle ne pouvoit qu'embarasser l'Esprit.

Non seulement l'Auteur parloit de la maniere du monde la plus grave & la plus sérieuse, mais il *particularisoit* les Evenemens, comme s'il en donnoit l'Histoire, plûtôt que la Prédiction. D'ailleurs, rien de plus clair, de plus net, de plus éloigné de cette Obscurité épaisse, que le sot Peuple, charmé d'aider l'Imposture, interprete toujours d'une maniere favorable aux Astrologues, & à tous ceux qui se mêlent de dévoiler l'Avenir. Ce qui surprenoit le plus, c'est que

le

le prétendu *Bickerſtaf* paroit ſûr de ſon Fait; & qu'avec un air de confiance, il n'exige du Public, que de vouloir bien ſuſpendre ſon Jugement, pour un petit nombre de Semaines.

Le premier Article de ces Prédictions prophétiſoit la Mort d'un certain *Partrige*, Faiſeur d'Almanacs & prétendu Aſtrologue; ce qui fut cauſe d'une des plus divertiſſantes Farces, qui ait jamais diverti tout un Peuple, aux dépens d'un Particulier. On dit que le Pronoſtic fit de ſi profondes Impreſſions ſur le Cerveau du pauvre *Partrige*, qu'il en tomba effectivement dans une grande Maladie.

Quoiqu'il n'en mourût point, l'Auteur ne laiſſa pas de donner au Public une Lettre adreſſée à un Homme de Qualité, contenant la Relation de la Mort de ce ridicule Aſtrologue, avec toutes ſes Circonſtances.

Cette Lettre courut par toute la Ville; & un Garçon, qui crioit à pleine tête, *Relation fidéle de la Mort de M. Partrige*, fut rencontré malheureuſement par le pauvre *Défunct* lui-même, qui le roua de coups. Peu content encore de cette Vengeance, il fut aſſez extravagant pour vomir

mir mille & mille Injures, dans son Almanac suivant, contre le Sieur *Bickerstaf*; & pour déclarer formellement au Public, *qu'il vivoit encore, & qu'il avoit vécu le même jour où l'Imposteur avoit fixé sa Mort.*

Une Déclaration si plaisante donna lieu à l'Auteur de pousser la Plaisanterie plus loin. Il prit le même Air serieux, pour faire son Apologie ; & il se servit de plusieurs Argumens aussi ingenieux, que comiques, pour prouver à *Partrige*, qu'il étoit réellement défunct.

L'Affaire n'en resta pas-là. Toute cette Histoire fournit aux Auteurs du *Tatler* ou *Babillard*, Ouvrage de la même nature que le *Spectateur*, le Sujet du monde le plus particulier, & le plus utile. Ils y font voir qu'un grand nombre de Gens ont le plus grand tort du monde de se ranger parmi les vivans ; & ils soutiennent, que tout Homme inutile à la Société, & à lui même, est réellement mort. J'ai vu dans le Mercure de Paris une de ces Piéces sur cet Article, traduite en François. On la donne comme l'Echantillon d'une Traduction générale de tout cet Ouvrage. S'il en faut juger par ce petit Morceau, le Traducteur est très-capable d'y réüssir, & ce seroit dommage qu'il n'exécutât pas son Projet.

DIS-

DISSERTATION

en forme de Lettre

SUR

L'OPERATION MECHANIQUE

DE L'ESPRIT.

A Monsieur T. H. Ecuïer, dans son Appartement à l'Academie des Beaux-Esprits, *dans la* Nouvelle Hollande.

MONSIEUR,

IL y a déja long-tems que j'ai la tête chargée d'une Nouveauté fort importante pour le Public, & de laquelle il faut que je me délivre au plus vite, si je veux avoir soin de ma santé. Il ne s'agit plus que de savoir dans quelle forme elle paroitra

roitra le plus à ſon avantage. Pour prendre un parti là-deſſus, j'ai employé trois jours entiers à parcourir la *Sale de Weſtmunſter*, *le Cimetiere de St. Paul*, *Fleet-ſtreet*, *& tous les autres Endroits qui fourmillent de Boutiques de Libraires*, pour voir quels Titres ſont le plus à la Mode; & je n'en ai point trouvé qui eut une auſſi grande vogue, que *Lettre à un Ami.*

Rien n'eſt plus commun à préſent que de voir de longues Epitres adreſſées à certaines Perſonnes, & deſtinées pour certains Endroits, ſans qu'on puiſſe s'imaginer la moindre raiſon qui ait porté leurs Auteurs à les écrire.

Telles ſont une *Lettre à mon plus proche Voiſin. Epitre à un Etranger, que je ne connois ni d'Eve ni d'Adam. Lettre à un Homme de Qualité réſident dans les Nuées.* Ces Piéces, d'ailleurs, roulent la plûpart ſur des Sujets, qui naturellement n'ont rien à démêler avec la Poſte. Ce ſont de longs *Syſtémes de Philoſophie*; d'*obſcurs & merveilleux Traitez de Politique*; des *Diſſertations laborieuſes ſur la Critique & ſur les Antiquitez*; des *Avis donnez au Parlement*; & d'autres Ouvrages de cette nature.

Je

Je n'ai pas hésité un moment à imiter de si excellens Modeles; &, puisque je suis persuadé que vous publierez cette Lettre, dès que vous l'aurez reçûë, quelque chose que je puisse dire pour vous en détourner, j'ai une grace à vous demander, sans laquelle il ne me sera pas possible de figurer, comme il faut, avec mes Collegues les Auteurs Epistolaires de nos jours.

C'est, Monsieur, de vouloir bien témoigner en ma faveur, devant le Tribunal du Public, que cette Lettre a été griffonnée à la hâte, que je n'ai commencé à songer à cette matiere que hier, lorsqu'en discourant ensemble de choses & d'autres nous tombâmes par hazard sur ce Sujet; que je ne me portois pas trop bien, quand nous nous séparâmes; & que, pour ne pas manquer la poste, je n'ai pas eu le loisir de bien arranger mes Matériaux, & de corriger mon Stile. Enfin, Monsieur, je vous conjure de ne pas négliger la moindre de ces sortes d'*Excuses modernes*, qui puisse être de quelque usage, pour pallier la Négligence d'un Auteur.

Je vous prie, Monsieur, que, lorsque

que vous écrirez aux *Virtuoſi Iroquois*, vous les aſſeuriez de mes Reſpects, & de la promtitude avec laquelle je leur enverrai l'*Explication des Phenomenes* que vous ſavez, dès qu'elle aura été *réglée* dans notre Collége de *Gresham*.

Je n'ai pas reçû, les trois derniers ordinaires, un ſeul mot de Lettre des Savans de *Topinambou*.

En voilà bien aſſez, Monſieur, pour ce qui regarde les Affaires, & les Formalitez requiſes. Vous ne trouverez pas mauvais, j'eſpere, que j'en vienne au Sujet, en laiſſant-là le Stile Epiſtolaire, juſqu'à la Concluſion de ma Lettre.

SECTION I.

L'Hiſtoire de *Mahomet* nous rapporte, qu'aïant un jour une Viſite à rendre dans le Ciel, il rejeta toutes les Voitures qu'on lui offroit, comme *Chariots enflammez*, *Chevaux ailez*, &c; & qu'il aima mieux y être porté par ſon *Ane*. Ce Choix de *Mahomet*, quelque ſingulier qu'il paroiſſe, a été imité par un grand nombre de Chrétiens dévots,

vots, avec beaucoup de raiſon, à mon avis; car, comme cet Arabe a emprunté des Chrétiens une grande moitié de ſon Syſtême de Religion, il eſt juſte qu'on uſe de Répréſailles ſur lui en tems & lieux. Notre bon Peuple Anglois, ſur-tout, n'y a pas manqué; &, quoiqu'il n'y ait point de Nation dans le Monde ſi bien fournie de toutes ſortes de Voitures pour ce Voïage *, auſſi ſûres que commodes, il y a pourtant beaucoup de Gens parmi nous, qui préférent celle de Mahomet à toutes les autres.

Pour moi, je dois avouer que j'ai une vénération toute particuliere pour l'animal en queſtion, qui, à mon avis, repreſente parfaitement bien la Nature humaine dans toutes ſes qualitez, auſſi bien que dans toutes ſes opérations. Je ne manque jamais de placer dans mon *Recueil de Lieux Communs* tout ce que je trouve dans ma Lecture ſur ſon Chapitre; & quand j'ai occaſion de m'étendre ſur la *Raiſon humaine*, *la Politique*, *l'Eloquence*, &

* Il eſt aparent que l'Auteur recommande ici la Méthode d'aller au Ciel, établie par l'Egliſe Anglicane.

& l'Erudition, j'en trouve l'Aplication la plus aisée, & la plus exacte du monde. Cependant, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans les Anciens, ni dans les Modernes, parmi les qualitez qui composent le Caractere de l'*Ane*, aucune mention faite du *talent de porter son Cavalier au Ciel*, si l'on en excepte les deux exemples que je viens de raporter.

Par consequent, c'est ici une Matiere, qui peut passer pour toute neuve, & je ne doute pas que le public ne souhaite avec ardeur d'être éclairci sur tout ce qui regarde ce merveilleux talent, & sur la maniere dont il doit être mis en œuvre. C'est-là ce que j'ai entrepris de faire dans le Discours suivant. Le sujet est vaste & demande de profondes Recherches; puisque, pour réüssir dans le voïage dont il s'agit ici, il faut un grand nombre de proprietez très-particulieres, tant dans l'Ane, que dans le Cavalier. Je ferai tous mes efforts, pour en donner le détail, avec toute la clarté qu'il me sera possible.

La crainte d'offenser qui que ce soit m'oblige à ne pas continuer la Tractation de cette Matiere aussi littéralement, que

que je l'ai commencée, & à l'envelopper plûtôt dans une Allegorie. Je m'y prendrai pourtant d'une telle maniere, que le Lecteur judicieux ſera toûjours en état de paſſer du ſens figuré au ſens propre & naturel, ſans être obligé de donner long-tems la torture à ſon eſprit. A la place du terme d'*Ane*, j'emploïerai deſormais celui de *Docteur illuminé*, & je troquerai celui de *Cavalier* contre celui d'*Auditoire fanatique*, ou contre quelqu'autre *Denomination* de la même force.

Après avoir aplani ainſi toutes les difficultez preliminaires, le grand point qui reſte à éclaircir eſt la Methode, par laquelle le *Docteur* parvient à ſes *Dons ſpirituels*, ou à *ſon Illumination*, & par quelle route il les communique à ſon Auditoire.

Mon grand But a été dans tous mes Ouvrages, non de les approprier à quelques circonſtances particulieres de tems, de lieux, ou de perſonnes; mais de les deſtiner à l'utilité de tous les ſiécles, & de tous les hommes en général. Pour être perſuadé que la Diſſertation préſente ſera du même genre, on n'a qu'à réflechir ſur la nature du *ſujet*. Il eſt cer-

certain, qu'il n'y a point de disposition du corps, ou de qualité de l'esprit, qui aïent été si fort le centre de toutes les inclinations humaines, qu'une pointe de Fanatisme, & une teinture d'Enthousiasme. Ce Penchant universel, animé & cultivé par de certaines societez d'hommes, a été capable de produire dans l'Univers les Révolutions les plus étonnantes, comme il est connu par tous ceux qui ont une legere idée de ce qui s'est jamais passé de plus remarquable, dans l'*Arabie*, dans la *Perse*, dans les *Indes*, dans la *Chine*, dans le *Maroc*, & dans le *Perou*.

Cette noble Inclination a eu sur-tout de grandes influences sur l'empire du Savoir, où il est difficile d'indiquer une seule Science particuliere, qui ne soit pas relevée par quelque Broderie de Fanatisme. Du nombre de ces Ornemens sont la *Pierre Philosophale*, *le grand Elixir*, *les Mondes Planetaires*, *la Quadrature du Cercle*, *le Souverain Bien*, *les Republiques Utopiennes*, & quelques autres, qui n'ont d'autres usage dans le Monde, que d'entretenir, & d'amuser ce Penchant vers le Fanatisme, dont cha-

chaque individu humain eſt ſi heureuſement animé.

Mais ſi cette *plante* a trouvé un terroir convenable dans les Campagnes de la *Politique & des Sciences*, elle a ſur-tout jetté de profondes racines en *Terre Sainte*, où elle a été connuë ſous le nom general d'*Enthouſiaſme*, quoi qu'elle y ait pouſſé pluſieurs branches d'une nature fort differente, qu'on a pourtant pluſieurs fois confondues.

Le terme, dans ſa ſignification la plus generale, peut être défini, par une *Elevation de l'Ame, ou de ſes Facultez, au deſſus de la matiere.* Si l'on veut l'apliquer particulierement à la Religion, on verra, que par trois differens moïens l'ame prend l'eſſor, & ſe tranſporte au-deſſus de la Sphere des choſes materielles. Le premier ſe fait par un Acte immediat de la Divinité; & elle eſt apellée *Inſpiration*, ou *Eſprit Prophétique.* Le ſecond provient d'un Acte immédiat du Diable; & on le nomme *Poſſeſſion.* Le troiſiéme a ſa ſource dans certaines cauſes naturelles, comme *force d'imagination, ratte, colere, fraïeur, douleur violente*, &c.

Ces trois ſortes d'Enthouſiaſme, trai-

tées à fond par d'autres Auteurs, n'occuperont point ici mes recherches ; mais, il y a une quatriéme methode de donner à l'ame un essor religieux, par une operation artificielle, fondée sur les simples regles du Mechanisme. Ce sujet a été négligé, ou du moins traité fort maigrement jusqu'ici, quoi que ce soit un Art d'une très-grande Antiquité, mais borné pendant long-tems dans un petit nombre de personnes. Il n'a acquis que depuis peu ces rafinemens, & cette vogue, qui le rendent à present si respectable, & si digne de notre curiosité.

C'est cette *Operation Mechanique de l'Esprit*, telle qu'elle est pratiquée dans nos jours par nos Ouvriers Britanniques, qui sera le sujet de la presente Dissertation. Je communiquerai à mes Lecteurs plusieurs Remarques judicieuses, que j'ai faites sur cette matiere ; je développerai avec toute l'exactitude, qui me sera possible, tous les secrets de ce métier ; j'en éclaircirai toutes les particularitez par des exemples paralleles ; & je gratifierai le public de plusieurs belles découvertes, sur ce sujet, qu'un heureux hazard m'a fait rencontrer.

J'ai dit qu'il y a une certaine branche d'*En-*

d'*Enthousiasme Religieux*, qui est un simple effet de la *Nature*; au lieu que celle dont je vais parler provient uniquement de l'*Art*, qui ne laisse pas de travailler avec plus de succès sur certains temperamens, que sur d'autres. Il est vrai qu'il y a plusieurs operations, qui, purement *artificielles* dans leur origine, deviennent *naturelles* par une longue habitude. *Hypocrate* raporte, par exemple, que, parmi nos Ancêtres les *Scythes*, il y avoit un Peuple apellé *Têtes-longues*.

Il commença à mériter cette *dénomination*, par la coutume, qu'avoient les sages-femmes & les nourrices, de changer la forme naturelle des têtes des Enfans nouveau-nez, en les pressant par certains bandages, par lesquels les esprits-animaux, détournez de leur Cours ordinaire, étoient forcez à se pousser en haut, où ils ne trouvoient aucune resistance, & de donner à ces têtes la figure d'un *pain de sucre*.

La Nature aïant été obligée par force de prendre cette route pendant quelques generations, la sût trouver enfin d'elle-même, sans avoir besoin du secours de l'Art. Voilà l'origine des *Scy-*

thes à Tête-longue; & c'eſt ainſi qu'une coutume peut, d'une *ſeconde nature*, devenir la *nature même*.

Il eſt arrivé quelque choſe de fort ſemblable parmi les Anglois modernes, veritable poſterité de cette nation renommée & polie, dont je viens de parler. Du tems de nos Peres, une eſpece d'hommes ſe fit diſtinguer dans cette Ile ſous le nom de *Têtes-rondes*, dont à préſent la race eſt répanduë dans tous les trois Roïaumes †. Elle fut produite au commencement par une pure opération de l'Art: une certaine maniere de leur

† Ceux, qui ont lu avec quelque attention l'Hiſtoire Angloiſe, ou du moins l'Ouvrage de M. Rapin ſur les Whigs & les Torys, entendront facilement ce Paſſage. Pour les autres, je leur dirai en peu de mots, que, pendant les Troubles, qui arriverent en Angleterre, ſous le regne du malheureux *Charles I.*, ceux qui ſuivoient le Parti du Roi furent appellez *Cavaliers*, au lieu que les Partiſans du prétendu Parlement furent appellez *Têtes rondes*. Ce nom leur vint ſans doute de ce qu'étant Presbyteriens pour la plûpart, & ennemis du luxe, ils ſe coeffoient fort uniment, & ſe faiſoient couper les cheveux près de l'oreille; ce qui fait paroitre une tête dans toute ſa rondeur. Les *Torys* d'à-préſent ſont venus des *Cavaliers*, comme les *Whigs*, des *Têtes rondes*.

leur preſſer le viſage, un coup de ciſeau dans les cheveux, & un bonnet noir, en faiſoient l'affaire. Ces têtes ſpheriques s'attiroient dans toutes les Aſſemblées une attention particuliere de la part du beau-Sexe, & il en reçut de ſi fortes impreſſions dans le cerveau, qu'elles influérent ſur toute la poſterité, & que la Nature entrant dans cette idée de l'Art, apprit à la ſuivre d'elle-même. Depuis ce temps-là, une *tête ronde* a été auſſi familiaire à nôtre vuë, qu'une *tête longue* l'étoit autrefois parmi les *Scythes*.

Conformement à ces exemples, & à d'autres, qu'il me ſeroit aiſé de produire, je prie le Lecteur curieux de diſtinguer d'abord entre *un effet ſimplement naturel*, *& un effet*, *qui*, *artificiel dans ſon origine*, *eſt devenu naturel par l'habitude*. En ſecond lieu, *entre un effet abſolument produit par la nature*, *& un effet*, *qui a une baze* naturelle, *ſur laquelle l'art a trouvé à propos de bâtir*.

Ce ſont les dernieres branches de ces deux diviſions, qui doivent être le ſujet de mes recherches; c'eſt-là l'état de la queſtion, que j'ai cru devoir poſer, avec toute l'exactitude imaginable,

pour éviter toutes les objections, qu'on pourroit faire contre ce que j'avancerai dans la suite.

Ceux, qui mettent en pratique cet art admirable, se fondent d'ordinaire sur ce Principe general; *la corruption des Sens est la génération de l'Esprit.* La preuve qu'ils en donnent, c'est que les sens sont autant d'avenuës, qui mènent à la raison humaine, laquelle doit être emprisonnée de necessité, pendant toute l'*operation*, si l'ont veut s'en promettre un heureux succès. Par consequent, il s'agit ici de faire tous ses efforts, pour lier, garotter, détourner, stupéfier, emousser les sens, ou pour les mettre aux mains les uns avec les autres; c'est précisément dans le tems qu'on les a envoïez promener, ou qu'ils font ensemble le coup de poing, que l'esprit entre, & qu'il jouë son rôle.

Pour ce qui regarde la *methode*, dont on se sert, pour mettre les sens dans la situation dont j'ai parlé, je ferai fort exact à la décrire, autant qu'il m'est permis. J'ai eu autrefois l'honneur d'être initié dans ces mysteres, & par consequent, je dois être excusable, si je n'en raporte pas certaines particularitez, qui

qui doivent reſter cachées aux *Profanes*.

Mais, avant que d'aller plus loin, il eſt bon, que je réponde à une objection, qui merite bien qu'on s'y arrete. Certains Critiques ſoutiennent à cors & à cris, que l'eſprit ne ſauroit être introduit dans une Aſſemblée de *Béats modernes*; puiſque, dans pluſieurs circonſtances eſſentielles, ils ſont ſi éloignez de la ſituation, dans laquelle ſe trouvoient les *Saints* honorez de l'*Inſpiration primitive*. Nous ſommes informez, que ces derniers *étoient tous d'accord dans un même lieu*: ce qui ſignifie qu'il régnoit parmi eux une parfaite harmonie, tant par raport aux opinions, qu'à l'égard du culte & du cérémonial; au lieu que, parmi les Illuminez modernes, à peine y a-t-il deux têtes remplies des mêmes idées.

En ſecond lieu, les *Saints de la primitive Egliſe* reçurent le don des langues, au lieu que les *modernes* n'entendent pas ſeulement la proprieté des mots dans leur langue maternelle. Enfin, les derniers ſemblent faire tous leurs efforts, pour défendre l'entrée à l'*Eſprit*, en ſe couvrant la tête avec tout le ſoin poſſi-

ble : & ceux, qui font cette objection, prétendent que les *langues fenduës* ne s'arrêterent jamais sur des têtes enfoncées dans des chapeaux †.

Je réponds, que toute la force de l'objection ne consiste, que dans les differens sens, qu'on peut donner au terme *Esprit*. Si l'on designe par-là un *secours surnaturel*, qui vient de dehors, l'objection est fondée: mais, elle tombe d'elle-même, quand on entend par-là une *Inspiration*, qui vient de dedans; & c'est-là le cas dont il s'agit ici. C'est justement pour cette raison, que nos *Ouvriers* trouvent absolument nécessaire de ne rien négliger, pour se bien couvrir la tête, afin d'empêcher par-là la transpiration, qui est capable de faire emporter toute la force de l'*illumination méchanique*, comme je le ferai voir dans son lieu.

Pour pénétrer plus avant dans la nature de ce *Méchanisme spirituel*, il faut re-

† L'Auteur badine ici sur la coûtume des Presbyteriens & d'autres Nonconformistes, qui sont toûjours à l'Eglise le chapeau sur la tête; ce qui ne paroit pas fort respectueux aux Anglicans, & à d'autres honnêtes gens.

remarquer que dans cette operation l'Aſſemblée joüe un rôle conſiderable, auſſi bien que le Docteur.

Tout le ſecret par raport aux Auditeurs conſiſte en ceci. Ils tournent de toute leur force leur prunelle en dedans, & ferment à moitié leurs paupieres. Enſuite, ils ſe dandinent perpetuellement ſur leurs chaiſes, faiſant en même tems un long bourdonnement toûjours entretenu à peu près à la même hauteur; ils le finiſſent, & recommencent, à certaines periodes, à meſure que la *marée de l'Eſprit* eſt haute, ou baſſe, dans le cerveau du Docteur. Cette pratique n'eſt pas ſi ſinguliere & ſi deſtituée de ſens commun, qu'on n'en puiſſe trouver des exemples chez d'autres Nations. Les *Yanguis*, ou Saints illûminez des *Indes*, ſe mettent en état d'avoir des viſions, en tournant & en comprimant leurs yeux de la même maniere *. D'ailleurs, l'art de ſe procurer des *extaſes artificielles*, en ſe dandinant ſur une poutre ſuſpenduë, ou ſur une corde, eſt encor fort en vogue parmi les *Femmes Scythes* †: &

* *Bernier*, Memoires du Mogol.
† *Gaguini* Hiſt. Sarm.

& il eſt très-poſſible que les *ſecouſſes methodiques*, que nos *Saints* ſe donnent dans la même intention, ſoient dérivées de cette Nation juſqu'à Nous leur Poſterité.

Les Irlandois naturels ont encor rafiné là-deſſus; auſſi eſt-ce un fait conſtant, que cet illuſtre Peuple a moins dégénéré que tout les autres de la *Pureté des anciens Tartares* *. On y voit ſouvent une troupe d'Hommes & de Femmes *arracher leur ame de la matiere*, *étourdir tous leurs ſens*, *devenir viſionaires*, *& ſpirituels*, par l'influence d'une pipe de Tabac, qui fait le tour de la Compagnie. Chacun garde la fumée dans la bouche, juſqu'à ce que ſon tour revienne, & qu'il en puiſſe prendre de fraiche. En même tems, on entend un concert de bourdonnement interrompu & renouvellé de tems en tems, par un pur inſtinct, & l'on voit continuellement leur corps, tantôt ſe baiſſer, & tantôt ſe lever aſſez haut, pour que la tête & les pieds ſoient paralleles à l'Horiſon. Vous voïez leurs paupieres tournées

* Tartares & Scythes, c'eſt la même Nation.

nées en haut, avec la même contrainte qu'on remarque aux yeux d'un homme, qui fait tous ſes efforts pour ne pas ſuccomber au ſommeil. Par tous ces Symtomes, il paroit évidemment, que la Faculté de raiſonner eſt alors entierement ſuſpenduë dans leurs ames, & que l'Imagination s'étant rendu Maîtreſſe du cerveau y répand par-tout une foule de chiméres.

Je laiſſe-là cette Digreſſion, pour décrire les degrès, par leſquels l'*Eſprit* approche, peu à peu, vers la region ſuperieure des cerveaux aſſemblez dans un même lieu. Dès que vos yeux ſont dans la diſpoſition requiſe, vous ne voïez rien d'abord; mais, après un court intervalle, une petite lumiere tremblante commence à paroitre, & ſemble dancer dans l'air devant vous. Enſuite, à force de hauſſer & de baiſſer votre corps, les vapeurs commençent à monter vers le cerveau avec rapidité, à un tel point que vous vous ſentez appeſanti, & étourdi, comme un homme qui a trop bu à jeun. Le Docteur commence ſon operation en même tems, & il débute par un bourdonnement d'un *beau-creux*, qui vous perce l'ame de part en part. L'Auditoire le lui

rend auſſi-tôt, pouſſé à l'imiter par un motif dont il n'eſt pas le Maitre, & qui le force à agir, ſans ſavoir ce qu'il fait. Les intervalles de ce bourdonnement reciproque ſont remplis par le Docteur, afin que par une trop longue pauſe l'*Eſprit* ne vienne pas à languir, & à ſe diſſiper.

Voilà tout ce qui m'eſt permis de découvrir du progrès de l'eſprit, autant que ce myſtere eſt relatif à l'operation de l'auditoire; mais, je ſerai plus étendu, & j'entrerai dans un plus grand détail, à l'égard du rôle que joue le *Docteur* dans cette affaire.

SECTION II.

SI vous voulez lire avec attention les Livres de ces hommes véritablement éloquens appellez *Voyageurs modernes*, vous y verrez cette Obſervation remarquable, que la difference eſſentielle de notre Religion, & de celle des Indiens, conſiſte en ce que nous *adorons Dieu*, & qu'ils *adorent le Diable*.

Il y a pourtant certains Critiques, qui ne veulent en aucune maniere admettre cet-

cette distinction, soutenant que toutes les Nations, quelles qu'elles puissent être, adorent *la véritable Divinité*, parce qu'elles adressent toutes leur culte à quelque puissance invisible, qui a toute la bonté, & tout le pouvoir nécessaire, pour subvenir à leurs besoins; Notion, qui renferme en effet les plus glorieux attributs de l'Etre suprême. Il y a d'autres Auteurs, qui nous enseignent, que ces Idolatres adorent deux *Principes*, l'un *comme source de tout bien*, l'autre *comme origine de tout mal.* Et, certainement, voilà ce qui me paroit l'idée la plus naturelle, que les hommes puissent concevoir des choses invisibles, par les simples lumieres de la nature. La maniere dont les Indiens & les Habitans de l'Europe ont manié cette idée, & les differentes consequences qu'ils en ont voulu tirer les uns & les autres à leur avantage, c'est à mon avis un point, qui mérite un examen très-serieux.

La principale distinction, qu'il y a à faire là-dessus, selon mon petit jugement, consiste en ce que les prémiers sont plus souvent portez à la devotion *par leurs craintes*, que les autres, *par leurs désirs*; & que le mauvais Principe

arache des *Prieres* aux Idolatres, & à nous des *Imprécations*. Mais, ce que j'aprouve extrémement dans les *Indiens*, c'eſt leur exactitude à renfermer chacune de leurs Divinitez dans les bornes de leurs differentes juriſdictions; à ne jamais confondre l'amour, qu'ils doivent à l'une, avec les fraïeurs, que l'autre leur inſpire; & à ne jamais mêler la Liturgie, qui concerne leur *Dieu blanc*, avec celle, qui regarde leur *Dieu noir*. Nous ſommes bien éloignez d'une conduite ſi prudente, nous, qui, graces à nos lumieres acquiſes, étendant les domaines d'une de ces puiſſances inviſibles, & reſſerrant celles de lautre, avons, par une ignorance impardonnable, confondu groſſierement les frontiéres du *bien* & du *mal*.

Nous avons élevé le Trône de notre Dieu, juſqu'au *Ciel Empyrée*: nous avons orné cet *Etre* de tous les attributs, & de toutes les perfections, que nous conſiderons comme les plus eſtimables. En même tems, nous avons rabaiſſé le *Principe du mal* juſqu'au centre de l'univers: nous l'avons accablé de chaines, chargé de malédictions; &, après l'avoir fourni de toutes les abominables qualitez,

tez d'un Scelerat de distinction, nous lui avons donné une *queuë*, *des cornes*, *des griffes*, *& des yeux horribles.* Cependant, ce qu'il y a de risible au suprême degré, nous disputons fort sérieusement tous les jours, pour savoir si *certains chemins*, & *certaines routes*, sont du Territoire de *Dieu*, ou *du Diable*; si telles ou telles influences viennent dans notre ame *d'en haut*, ou *d'en bas*; si certaines passions, & certaines dispositions du cœur, sont guidées par le *bon Principe*, ou *par le mauvais*?

Dum fas atque nefas exiguo fine libidinum
Discernunt avidi. . . . . . .

C'est ainsi que ces beaux raisonneurs confondent Christ avec Belïal, & broüillent ensemble les *pieds fendus* & les *langues fenduës.*

Du nombre de ces points disputez est le sujet que j'ai à-présent entre les mains: depuis plus de cent ans on s'est batu à forces égales sur les *gestes emportez*, & sur le *jargon*, de nos *Orateurs Enthousiastes*, sans qu'il soit decidé jusqu'ici si c'est *possession*, ou *inspiration*; & les armées de *Syllogismes*, qu'on a mises en Cam-

Campagne, pour vuider cette querelle, ſe ſont en vain diſputé la victoire.

On veut abſolument, que ce ſoit l'un ou l'autre, quoique dans la Vie humaine, tout comme dans une Tragedie, ce ſoit un grand défaut de juſteſſe d'eſprit, & d'imagination d'emploier le ſecours de quelque être ſurnaturel, ſans une neceſſité abſoluë. Notre vanité mène pourtant-là tout droit. Il n'y a point d'individu humain ſi vil & ſi mepriſable, qui ne s'imagine que tout l'univers s'intereſſe dans le moindre accident, qui lui arrive. S'il a le bonheur de ſauter un ruiſſeau, ſans ſe crotter les bas, il ne faut pas douter, qu'un Ange ne ſoit déſcendu du Ciel exprès, pour avoir ſoin de la propreté de ſes habits. S'il ſe coigne la tête contre un poteau, il eſt certain que l'Enfer a lâché quelque petit Diable poliſſon, pour lui faire piece. En verité, il ne ſe peut rien de plus ſot, qu'une pareille imagination. Comment peut-on ſe mettre dans l'eſprit avec un ſeul grain de bon ſens, que quand un chetif Mortel ſe démène, crie, réve, au milieu d'une multitude, le Ciel, ou l'Enfer, doivent ſe donner la peine de ſe mêler de ſes extravagan-

gances ? Pour moi, je ne donnerai jamais dans une abſurdité ſi riſible ; & je ne negligerai rien, pour déraciner cette impertinence de l'eſprit des hommes, en faiſant voir clairement, que tout le Miſtere de communiquer à un Auditoire les *Dons ſpirituels* n'eſt rien qu'un Métier, qu'on apprend, & qu'on exerce, comme tous les autres. On n'en doutera pas un moment, quand j'aurai arrangé par ordre toute la ſuite de cette Operation, ſelon les Methodes differentes qu'on y employe.

. . . . . .
. . . . . Ici étoit expoſé tout le Plan
. . . . . du Mechaniſme ſpirituel,
. . . . . avec toute la parade néceſ-
. . . . . ſaire d'une grande lecture &
. . . . . d'une force ſuperieure de
. . . . . raiſonnement ; mais, des rai-
. . . . . ſons très-fortes l'ont em-
. . . . . pêché de voir le jour. . . . . .
. . . . . .

Je ne ferai pas mal, je crois, de dire ici quelque choſe de la loüable Coutume de nos Saints du prémier ordre, de

de porter des *Calottes matelaſſées**. Ce n'eſt pas-là uniquement une mode, comme des gens ſuperficiels pourroient le penſer : c'eſt une invention d'une grande utilité ; & celui qui en eſt l'Auteur merite de grands éloges, par ſa ſagacité & par ſon induſtrie. Ces Calottes, duement humectées par la Sueur, empêchent la tranſpiration, en fermant tout paſſage par en haut à la chaleur de l'eſprit ; &, par là, elles le forçent à ne s'évaporer que par la bouche : tout de même qu'on couvre le deſſus d'un fourneau d'un torchon mouillé, pour faire ſortir toute la chaleur par en bas.

On verra encore plus évidemment les grands uſages, qu'on tire de ces ſortes de *Couvre-chefs*, ſi l'on veut bien examiner avec attention certain Syſtême formé par quelques *virtuoſi* du premier ca-

* Les Presbyteriens, & d'autres Sectes encore plus bigottes, ont en horreur tout ce qui ſert d'ornement au corps,

Et de péché mortel traitent chaque perruque.

Cependant, pour défendre une tête chenue contre les injures de l'air, il faut quelque Couvre-chef ; & ils en trouvent un fort bon & fort devot dans une Calotte double.

calibre. Ils croïent, que le cerveau n'eſt autre choſe, qu'une grande quantité de petits animaux, armez de dents & de griffes extrémement aigues, leſquels par ce moïen s'atachent les uns aux autres, comme s'ils ne faiſoiènt tous enſemble qu'un ſeul & même corps; ſemblables, à un eſſai d'abeilles qu'on découvre ſur un arbre, ou bien, à une charogne changée en vermine, qui ne laiſſe pas de conſerver ſa figure primitive. Toute *invention*, ſelon l'opinion de ces illuſtres, procéde de la morſure de quelques-uns de ces *Animalcules* ſur certains *nerfs capillaires*, qui répandent deux de leurs petites branches dans la langue, & un troiſiéme dans la main droite*. Ces animaux ſont d'une Conſtitution extrémement froide: Leur nourriture eſt l'air, que nous reſpirons. Les *flegmes* ſont leur excrement; & ce que nous apellons d'ordinaire *Rhûme* n'eſt autre choſe, qu'un cours de ventre épidemique, auquel ce petit Peuple eſt

* Une des grandes parties de la Rhétorique devote, c'eſt le ſimple mouvement de la langue, & de la main droite, dirigées l'un & l'autre uniquement par le hazard.

eſt extrémement ſujet, à cauſe du Climat, ſous lequel il habite. Il n'y a qu'un degré de chaleur extraordinaire, qui puiſſe décramponer ces petites *beſtioles*, & leur donner la vigueur néceſſaire, pour imprimer dans leſdits *nerfs capillaires* les marques de leurs petites dents pointues. Selon ces mêmes Naturaliſtes, ſi la morſure eſt *hexagonale*, elle produit la Poeſie : eſt-elle *circulaire*, elle cauſe l'Eloquence ; &, quand ſa figure eſt *conique*, elle excite la perſonne, qui en ſent les impreſſions, à ſe perdre en profondes Spéculations ſur les Affaires d'Etat *.

Il eſt tems à préſent de décrire en peu de mots l'artifice, par lequel la voix doit être gouvernée, pour la communication & l'augmentation de cet eſpéce d'*eſprit*, qui eſt le ſujet de tout ce grave diſcours. La choſe eſt de la derniere importance : car, ſans l'art de donner le ton, & la cadance néceſſaire, à

* J'avoüe, que je n'entends rien dans le ſentiment de ces Naturaliſtes ; & je ne vois dans ces morſures hexagonales, circulaires, & coniques, aucun raport naturel avec la Poeſie, l'Eloquence, & les Spéculations politiques.

à chaque Mot, à chaque Syllabe, à chaque Lettre, toute l'Operation eſt incomplette; elle manque les organes de l'Auditeur, & elle force l'artiſan lui-même à mille contorſions inefficaces, pour y ſuppléer.

Il faut ſavoir, que, dans le *langage ſpirituel*, un certain *chant*, & un certain *bourdonnement*, tiennent la place qu'occupent, dans le langage humain, le bon-ſens, & la raiſon; & que, dans les harangues ſanctifiantes, la diſpoſition des termes conforme aux regles de la grammaire n'eſt d'aucune utilité. Toute la Rhetorique y conſiſte dans le choix & dans l'harmonie des ſyllabes; & l'Orateur s'y doit prendre de la même maniere, qu'un profond Muſicien, qui, pour faire un air ſur des paroles, en change tellement l'ordre, qu'il en fait du Galimatias, avant que d'en faire une chanſon. Auſſi y a-t-il d'habiles gens, qui ſoutiennent, que l'art de produire ce *chant ſpirituel* n'eſt jamais dans toute ſa perfection, que quand il eſt conduit & dirigé par l'ignorance. Ils pretendent même, que *Plutarque* s'eſt expliqué là-deſſus d'une maniere enigmatique, en diſant, que les meilleurs

leurs instrumens de Musique se font d'os d'*Ane*. Le mot dont il se sert désigne, selon sa signification propre & naturelle, une *Machoire*, quoique d'autres avancent, que dans ce passage il s'agit de l'*os pubis*. Je ne suis pas assez temeraire, pour décider d'un point de Critique si délicat, & si épineux ; & je laisse au Lecteur pénétrant à suivre l'opinion, qu'il trouvera la plus probable.

Le prémier ingredient, qui doit entrer dans la composition de ce chant devot, est une grande doze de *lumiere interieure*. C'est-à-dire, en stile ordinaire, une vaste Memoire, richement assortie de Phrases Theologiques, & des Textes les plus mysterieux del'Ecriture Sainte, appliquez, & digerez, par les Opérations Mechaniques, dont j'ai déja fait mention. Les Porteurs de cette lumiere doivent ressembler parfaitement à ces lanternes faites de feuilles de vieilles Bibles de *Geneve*, & si fort recommandées par le Chevalier *Humphry Edwin* de Sainte memoire, qui, pendant qu'il étoit *Lord Maire*, ne négligea rien, pour en introduire l'usage, sous prétexte d'accomplir par-là à la

la Lettre le Texte que voici : *Ta Parole eſt une lanterne à mes pieds & une lumiere à mes ſentiers* †.

Quand on eſt bien & duement fourni de cette proviſion, il ne s'agit plus, comme je l'ai déja inſinué, que d'ajuſter le ton de la voix à chaque parole que l'*eſprit* dicte, afin qu'elle frape les oreilles de l'Auditoire, par la cadence la plus ſignificative. La force & l'énergie de cette ſorte d'Eloquence ne conſiſte pas, comme dans les Harangues des anciens Orateurs, dans le tour concis & laconnique d'une ſentence, ni dans le nombre harmonieux qu'on ménage à des periodes entieres; mais, ſe conformant aux roulemens rafinez, & ſavans, de la Muſique moderne, elle s'atache à repandre du pathetique ſur des Lettres, & ſur des Syllabes. Vous voïez ſouvent une ſeule voyelle aracher de profonds ſoupirs des entrailles de tous les Auditeurs : ſouvent

† Il eſt fort naturel de croire qu'effectivement ce Lord Maire pouſſoit l'Extravagance devote, juſqu'à ſanctifier les lanternes, & qu'il alleguoit le paſſage cité ici, pour y fonder ſa biſarrerie.

vent la musique touchante d'une seule *liquide* fait sanglotter tout un Peuple ; & même on observe, que des sons inarticulez ne produisent pas des effets d'une moindre force. Quelquefois, un *Maître Artisan* se mouche le nez avec ses doits, d'une maniere si efficace, qu'il perce l'ame de tous ses Auditeurs portez à recevoir, avec un respect également religieux, les excremens & les productions de son cerveau : *éternuer*, *cracher*, *rotter*, défauts si marquez de l'Eloquence humaine, sont les ornemens, les figures, & les fleurs de cette Rhetorique spirituelle. C'est toûjours le même esprit, qui se communique par-là, à la multitude ; & il n'importe, par quel vehicule il y passe.

Ce seroit une affaire d'une difficulté qui aprocheroit de l'impossible, que d'entreprendre de renfermer les principes de cet Art fameux, dans les bornes de quelques regles convenables. Cependant, je pourrois bien un jour favoriser le Public de mon *Essay sur le jargon devot considéré Physiquement Philosophiquement, & Musicalement* *.

Par-

* Voyez, devant la I. Partie, le Catalogue des livres, que l'Auteur promet au Public.

Parmi tous les secours, que l'Esprit tire de la voix, il n'y en a point, qui puisse être comparé à l'Art de faire passer les sons par le nez ; Art merveilleux, qui a eu une reception si favorable dans le monde, sous la dénomination de *Nasillonnement*. L'origine de cette pieuse institution est fort ténébreuse ; mais, comme j'ai été initié dans ce Mystere, & qu'on m'a donné permission d'en instruire le public, je vais en donner la Relation la plus exacte, qu'il me sera possible.

Cet Art, comme plusieurs autres inventions celebres, doit sa naissance, ou du moins sa perfection, au hasard ; mais, il ne laisse pas d'être fondé sur des raisons très-solides, qui l'ont fait fleurir dans toute notre Ile, depuis qu'il a été connu, jusques à présent. Tout le monde convient, que l'Epoque de sa naissance est la décadence des *Musettes*, qui, après avoir soufert long-tems sous la persécution des *Freres spirituels*, chancelérent à la fin, & tombérent entiérement avec la Monarchie †.

Avant

† On a déja vu dans le *Conte du Tonneau*, que

Avant que le Saint *Naſillonnement* fût encore en réputation, il arriva un jour, qu'un Béat de la premiere Claſſe, s'étant engagé fort avant, parmi les *Tabernacles des Méchans*, ſentit ſon *Homme exterieur* ému par des agitations violentes, & fortement excité même par l'*Homme intericur* : Symtome aſſez ordinaire aux *Inſpirez modernes*; car, on prétend que l'*Eſprit* eſt capable de ſe jetter ſur la Chair, comme des guepes affamées ſur la viande crue. D'autres s'imaginent que l'*Eſprit*, & la *Chair*, jouent enſemble, ſans diſcontinuer, *à porter l'Ane*; & qu'ils font tour à tour tantôt le Cheval, & tantôt le Cavalier †. Ils y ajoutent, que quand *la Chair*

la Muſique eſt la choſe du monde, qui choque le plus les Oreilles devotes des Enthouſiaſtes. L'Auteur dit ici, que les Muſettes tomberent en Angleterre avec la Monarchie. Il veut parler du Regne du Fanatiſme, qui fut preſque deſpotique, dans la Grande-Bretagne, ſous *Olivier Cromwel*, apres la mort de *Charles Premier*, qui entraina avec elle celle de l'Egliſe Anglicane.

† C'eſt un Jeu fort uſité parmi les jeunes Garçons, qui ſautent les uns ſur les autres, & qui de cette maniere font tour à tour *les Chevaux*, & *les Cavaliers*.

Chair monte l'Esprit, elle est armée d'énormes éperons; & que, lorsque c'est son tour de porter, elle a la bouche prodigieusement dure.

Quoi qu'il en soit, il arriva, que, par un effet naturel d'une forte Inspiration, le *Béat* sentit son *Vaisseau* s'étendre terriblement de tous côtez; & le tems & le lieu se trouvant également peu convenables, pour évaporer l'*Esprit superflu*, par en haut, moïennant la *lecture*, *la priere*, *& la repetition*, il fut forcé de lui ouvrir un passage d'un autre côté. En un mot, il lutta si long-tems contre sa chair rebelle, qu'il la domta à la fin, & qu'il sortit victorieux du combat avec des blessures glorieuses. Le Chirurgien vint bientôt à bout de guerir les parties affectées: mais, le *mal*, chassé de son poste, monta dans la tête; &, semblable à un habile Général, qui, battu en raze Campagne, se retire avec rapidité vers la Ville capitale, pour y faire tête à l'ennemi, il se fortifia tout auprès du cerveau. Voïant qu'on faisoit des préparatifs pour l'attaquer par le nez, il abatit le pont, boucha le passage, & se retira dans les conduits

les plus reculez du cerveau même.

Or, les Naturaliſtes obſervent, qu'il y a dans les nez humains une eſpece d'*Idioſyncraſie*, par la vertu de laquelle, plus ils ſont bouchez, & plus la voix ſe delecte à y chercher un paſſage; tout de même que la muſique ne paſſe par une flute, que lorſque pluſieurs trous en ſont exactement fermez. C'eſt par-là que ce *bourdonnement* de nez reſſemble parfaitement à celui d'une muſette, & qu'il flatte auſſi agréablement les oreilles Britanniques, que faiſoit jadis le ſon de cet inſtrument diſgracié.

Le *Béat* en queſtion en fut bientôt convaincu par ſa propre experience; &, dans l'Operation Mechanique de l'Eſprit, il emploia avec tout le ſuccès imaginable l'heureuſe faculté qu'il venoit d'aquerir. En peu de tems aucune Doctrine ne merita les Epithetes de ſaine, & d'orthodoxe, à moins de paſſer par le nez; bientôt chaque Artiſan ſe mit à copier ce bienheureux original: & ceux, qui ne pouvoient pas atteindre à ce haut degré de *Naſillonnement* par l'Art ſeul, pouſſez par un noble zèle, eurent recours

à

à la Nature, & imitérent exactement la Sainte Lute du premier Inventeur. C'eſt ainſi, qu'on peut ſoutenir à la Lettre, que les Spiritualiſez ont acquis l'Empire de la Sainteté, par le *Naſillonnement* d'un animal, comme *Darius* acquit celui de *Perſe*, par le Hanniſſement d'un autre †. La comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que la Bête Perſienne avoit couvert une Cavalle le jour avant l'élection, & que par-là il avoit atrapé la Faculté de hannir à propos.

Je mettrois ici des bornes à cette Diſſertation auſſi curieuſe qu'importante,

† *Herodote* & d'autres Hiſtoriens nous apprenent, qu'après la mort des Mages, qui par fourberie avoient placé un d'entreux ſur le Trone de *Cyrus*, ſous le nom de *Smerdis*, Frere de *Cambyſe*, *Darius*, Fils d'*Hyſtaſpe*, & ſix autres Seigneurs, qui avoient délivré leur Patrie de cette Tyrannie infame, reſolurent de donner la Royauté à celui des ſept, dont le Cheval auroit hanni le premier. Pour abandonner de cette maniere ce choix important au ſort, ils devoient s'aſſembler tous hors de la Ville au lever du Soleil. L'Ecuier de *Darius*, inſtruit de cette convention, y mena, le ſoir avant l'election, le Cheval de ſon Maitre, & le fit aprocher d'une Cavalle; ce qui porta la Bête à faire de grands Hanniſſemens, des que le lendemain il fut arrivé dans le même endroit.

te, ſi je n'étois pas convaincu que tout ce que j'ai avancé ſur ce ſujet doit être de neceſſité defendu, contre une Objection des plus fortes. En ſupoſant vrai tout ce que j'ai dit, on peut ſoutenir que l'*Enthouſiaſme artificiel* ne ſauroit réüſſir, ſans quelques Diſpoſitions naturelles dans la Conſtitution de certains individus, qui ne ſe trouvent pas dans le temperamment de certains autres.

Cette Objection ne paroit pas entierement deſtituée de ſolidité. Obſervez le geſte, l'action, le mouvement, & la contenance, de quelques Artizans du premier ordre, même dans les circonſtances ordinaires de la vie, vous les prendrez pour une race differente du reſte des créatures humaines. Je dis plus: jettez les yeux ſur les prétendans les plus communs de la *Lumiere interieure*; voïez comme ils ſont ſombres, ténébreux, & ſales en dehors. Ils ſont comme ces Lanternes, qui, plus elles ſont illuminées en dedans, plus elles répandent de la fumée, & plus le dehors en eſt couvert de ſuie, & d'autres matieres *fuligineuſes*. Prêtez l'oreille à leurs diſcours les plus ordinaires, & exa-

examinez la maniere, dont ils les prononcent, vous croirez entendre un ancien Oracle, & vous en deviendrez tout auſſi ſavant.

Par ces raiſons, & par d'autres ſemblables, on prétend prouver d'une maniere invincible, qu'une ſource naturelle de l'*Eſprit* doit précéder l'*Art*, & occuper déja la tête des *Saints*, avant qu'ils commencent l'opération. Il y en a même qui ſoutiennent, que ce fond naturel n'eſt autre choſe, que la chaleur du zèle, qui fait ſortir l'Eſprit de la lie de l'ignorance, comme de certaines lies on ſait tirer d'autres Eſprits, par la chaleur du feu.

Pour placer ce ſujet dans ſon veritable jour, je deduirai ici d'une maniere conciſe toute l'Hiſtoire du Fanatiſme des tems les plus anciens, juſques à l'âge préſent. Si nous y trouvons quelque point fondamental, ſur lequel tous les Profeſſeurs de cet Art merveilleux s'accordent unanimement, je penſe que nous pouvons nous en ſaiſir ſans ſcrupule, & le prendre hardiment, pour la ſemence, ou pour le principe, de l'*Eſprit*.

C'eſt parmi les *Egyptiens*, que les Hiſtoires anciennes nous decouvrent les

prémieres traces du Fanatiſme. Ils ont inſtitué ces fêtes connues dans la *Grece* ſous les noms *d'Orgyes*, *Panegyres*, & *Dionyſies*. Si elles ont été introduites par *Orphée*, ou par *Melampus*, c'eſt ce que nous n'examinerons pas pour le préſent, & que probablement nous n'examinerons pas non plus dans la ſuite. Elles étoient celebrées à l'honneur d'*Oſyris*, que les Grecs appelloient *Dionyſius*, & qui eſt le même que *Bacchus*, ce fameux Conquerant des *Indes*. De-là quelques Lecteurs ſuperficiels ont conclu mal-à-propos, qu'il ne s'agiſſoit dans ces ceremonies, que des extravagances d'une troupe de bruïants yvrognes. Mais, c'eſt-là une erreur groſſiere jettée à la tête des hommes, par quelques Auteurs modernes, qui, croïant que l'Antiquité doit être ſaiſie par la queuë, liſent à la maniere des *Juifs*, en commençant par la fin.

Ces gens, d'un entendement trop litteral, prétendent conquerir tout un Livre, en battant l'eſtrade dans l'*Index*; tout comme ſi un Voyageur vouloit nous donner la deſcription d'un Palais dont il n'auroit vu que les *privez*. Qu'ils ſachent, ces ignorans-là, que lors de l'in-

l'inſtitution de ces Myſteres, l'uſage qu'on pouvoit tirer du fruit de la vigne n'étoit pas encore connu dans l'Egypte, & que les gens du Païs ne buvoient que de la groſſe bierre, qui a ſervi de boiſſon aux hommes long-tems avant le vin. Cette liqueur, non ſeulement doit ſon origine aux *Egyptiens*, mais à *Oſyris* ou *Bacchus* lui-même, qui, dans ſa fameuſe expédition, en avoit la *recepte* dans ſa poche, & la communiquoit genereuſement aux Nations, à meſure qu'il les ſoumettoit à ſon pouvoir.

D'ailleurs, *Bacchus* ne doit pas avoir été fort ſouvent yvre, parce qu'il étoit l'inventeur de la *Mitre*, qu'il portoit toûjours auſſi bien que tous ſes compagnons, pour prévenir par-là les vapeurs, & les maux de tête, qui ſuivent d'ordinaire l'uſage exceſſif des liqueurs fortes. C'eſt pour cette raiſon, ſelon quelques Auteurs, que la *grande Paillarde*, quand elle enyvre les Rois de la Terre de ſa *Coupe d'Abomination*, ne ſe ſoule pas elle-même, quoiqu'elle ne refuſe jamais de vuider le verre à ſon tour. Elle ſe ſoutient, & elle demeure

ferme ſur ſes pieds, par la vertu de ſon *triple Diademe.*

Quoiqu'il en ſoit, ces fêtes appellées *Bacchanales* ont été inſtituées en memoire de cette fameuſe expedition de *Bacchus*, & toutes les Ceremonies de ces fêtes en étoient autant de Symboles, & d'Images. Il eſt clair par conſequent, que les Rites fanatiques de ces *Bacchanales*, au lieu d'être mis ſur le compte de la vigne, doivent être attribuez à une ſource plus profonde, & plus difficile à déterrer.

Pour y réüſſir, il eſt bon de prendre garde à quelques circonſtances de ces fameux Myſteres, il faut remarquer d'abord, que, dans ces *Proceſſions cérémonielles*, il y avoit un mélange confus des deux Sexes, qui affectoient de courir enſemble par les montagnes, & par les deſerts. Ils étoient couronnez de Guirlandes faites de Lierre & de Pampre, emblêmes de l'union & de l'atachement, & quelquefois auſſi de branches de ſapin, proche parent du *Therebinthe* ſi reconnu par ſa chaleur. Ils imitoient les Satyres, ils avoient des Boucs à leur ſuite, & ils montoient des Anes, qui ſont tous des drôles renommez pour leurs

leurs talens en matiere de galanterie. Au lieu de drapeaux, ils portoient certaines machines très-curieuſes, dreſſées au haut de quelques perches, & très-ſemblables aux Armes du Dieu des Jardins, avec leurs dépendances. C'étoient autant d'ombres, ou de figures, de tout le Myſtere amoureux, ou bien autant de trophées érigés par le beau Sexe en memoire de ſes triomphes. Une autre circonſtance plus remarquable encore, c'eſt que dans une certaine Ville de l'*Attique*, toute la Ceremonie ſe dépouilloit de tout ce qu'elle avoit d'emblematique, & de figuré. On les celebroit *in puris naturalibus*; & les Pelerins ne s'arrangeoient pas en differentes bandes, mais en differens couples.

On peut tirer la même concluſion de la Mort d'*Orphée*, un des Fondateurs de ces Rites, qui fut dechiré par les Femmes, parce qu'il refuſoit de leur communiquer ſes *Orgyes*, ou, comme diſent les autres, parce qu'il s'étoit privé des témoins des plaiſirs qu'il avoit goutez avec ſa Femme, pouſſé à cette inhumanité par la douleur de l'avoir perdue.

Sans m'arrêter plus long-tems aux Fanatiques du Paganiſme, je remarque-

rai, que les premiers Euthousiastes de distinction, qu'on a trouvez parmi les Chrêtiens, ont été ces Sectes nombreuses d'Hérétiques, qui ont paru dans les cinq premiers Siécles, depuis *Simon le Magicien*, jusqu'à *Eutichès*. J'ai rassemblé leurs Systêmes differens par le travail d'une lecture infinie; &, en les comparant avec ceux qui ont suivi leurs traces dans les tems plus modernes, je trouve que les irregularitez & les extravagances même de l'Esprit humain ont leurs bornes, & que s'éloignant les uns des autres dans la plûpart de leurs reveries, ils ne laissent pas de se rencontrer dans un point capital, savoir la Communauté des Femmes. Plusieurs de leurs idées se sont toûjours abouties-là; & il y a dans tous leurs Systêmes quelques articles, qui tendent à établir cette agréable confusion.

Les derniers Fanatiques de marque furent ceux, qui se leverent en *Allemagne* comme des Champignons, peu de tems après la Réformation de *Luther*. Tels furent *Jean de Leyden*, *David George*, *Adam Neuser*, & plusieurs autres, dont les Visions & les Revelations se ter-

terminoient toutes à la liberté de mener chacun avec ſoi une demi-douzaine de *Femmes-Sœurs*, & à faire de cette pratique une partie eſſentielle de leur Syſtême.

La vie humaine eſt une navigation perpetuelle : &, ſi nous voulons que nos *Vaiſſeaux* paſſent en ſureté, au travers des vagues & des tempêtes de ce monde orageux, il faut de neceſſité faire une bonne proviſion de ce qu'on appelle, en langage devot, *la Chair*; comme les Mariniers, qui ont à faire un Voyage de long cours, ſe fourniſſent d'une ample quantité de Bœuf ſalé.

Je laiſſe-là les *Mahometans*, & d'autres, qui pourroient donner une nouvelle force à mon Argument, & je paſſe encore ſous ſilence pluſieurs ſubdiviſions de Sectes parmi nous, comme la *Famille de l'Amour*, les *doux Chantres d'Iſrael*, & d'autres †. Il me ſuffit du court Examen que je viens de faire des principales Sectes de Fanatiques anciennes, & modernes, pour conclure, du

† Ce ſont de petites Sectes ſubdiviſées de Fanatiques dans la Grande-Bretagne.

du point de doctrine fondamental, dans lequel ils se sont tous acordez unanimement, que le principe ou la semence des visions, touchant les matieres invisibles, a toujours été d'une nature corporelle : aussi les plus profonds Chymistes nous asseurent, que les *Esprits* les plus forts peuvent être tirez de la chair humaine. D'ailleurs, la moëlle spinale n'étant autre chose, que la continuation du cerveau, doit de necessité faire une communication fort libre entre les facultez superieures & inferieures de l'homme ; & par-là l'éguillon *dans la Chair* peut devenir un *éperon* pour animer l'*Esprit*.

Ajoûtons à toutes ces veritez inconteſtables, que tous les Medecins conviennent, que rien n'affecte d'avantage le cerveau, que les Esprits amoureux détournez de leur Cours ordinaire, & renvoïez vers la tête ; & qu'ils y causent souvent la Frénésie, & la Fureur.

Un illustre Membre de la Faculté m'asseura un jour, que, quand les *Quakres* commencérent à paroitre dans notre Ile, il lui vint des Patiens Feminins en

en foule, toutes très-propres à ocuper les petites Maiſons de *Cythere*. Il n'y a rien-là d'étonnant: en general, il n'y a point de perſonnes d'une complexion plus amoureuſe, que les Dévots viſionnaires de l'un & de l'autre Sexe. Le Zêle emprunte ſa chaleur bien ſouvent de la même cauſe, que l'Amour; &, de la Tendreſſe fraternelle, à la Galanterie, il n'y a que la main. Il eſt certain même, que rien ne reſſemble mieux à la conduite des *Spiritualiſés*, que le procedé des Amans. Le commencement de la Galanterie conſiſte d'ordinaire dans une maniere devote de tourner les yeux; le ton des amants eſt un eſpece de chant plantif entrecoupé, par intervalles bien compaſſez, de ſoupirs & de gèmiſſemens. Leur Stile eſt un Galimatias éloquent, un tas de paroles confuſes, & très-ſujettes à la repetition. Ce ſont-là certainement les manieres les plus propres à gagner les cœurs des Femmes; & tout le monde conviendra, je croi, que les *Béats* les ſavent emploïer avec plus de dexterité, que les Galans les plus ſtilez à conter fleurettes au beau Sexe.

Si

Si, après tant de demonſtrations d'une force invincible, quelqu'un eſt encore aſſez ſtupide, pour douter de ma Theſe, je lui dirai, que je ſuis informé moi-même par quelques *Freres Sanguins* de la premiere Sainteté, qu'il leur eſt arrivé frequemment, dans le plus haut degré de leur *orgaſme* ſpirituel, de..... ....., & de ſentir auſſi-tôt que l'eſprit s'affoibliſſoit avec les nerfs ; ce qui les forçoit à ſe hâter de conclure leurs diſcours.

Cette experience eſt encore confirmée par le penchant merveilleux, & ſurprenant, que tout le beau Sexe en général a pour les Prédicateurs fanatiques, quelque deſagréables qu'ils puiſſent être, dans leur figure, & dans leurs airs. On ſuppoſe d'ordinaire, que cette eſpece de tendreſſe n'eſt fondée, que ſur des vuës purement ſpirituelles, ſans aucun mélange de la *Chair*: mais, mille petits accidens ſont capables de prouver le contraire; & je ſuis perſuadé quant à moi, que les Femmes jugent des talens des Hommes par certaines marques caracteriſtiques, dont nous n'avons pas la moindre idée nous mêmes, nous autres mâles.

Sans

Sans aller à la recherche des causes de cette habileté dans le beau Sexe, je conclurai de toutes mes preuves précedentes, que les *Intrigues spirituelles* finissent généralement comme toutes les autres; & que la Tendresse devote, quoi qu'elle pousse quelque branches vers le Ciel, ne laisse pas d'avoir sa racine dans la terre. Une contemplation trop forte n'est pas l'affaire de la chair & du sang: elle a beau s'atacher à l'esprit; en peu de tems, elle est obligée de lâcher prise, & de tomber dans la matiere. Ceux qui s'aiment, sous prétexte d'un Commerce spirituel qui n'a que le Ciel en vuë, ne sont qu'une Secte de *Platoniques*, qui croient voir le Firmament & les Etoiles dans les yeux des Belles, sans songer seulement à des Vuës plus basses. Mais, le même puits s'ouvre sous la *sublimité d'Esprit* des uns & des autres: ils representent parfaitement bien ce Philosophe, qui, pendant que ses yeux & son esprit étoient fixez sur des Constellations, fut entrainé dans une fosse par la pesanteur de ce qu'il avoit de materiel.

Je m'étendrois d'avantage sur cette par-

partie de mon Sujet; mais, la Poſte va partir, & je ſuis contraint de mettre des bornes à ma Lettre. Je ſuis, &c.

Je vous prie de brûler cette Lette dès que vous l'aurez lue.

RE-

RECIT
VERITABLE, ET EXACT,
D'UNE
BATAILLE
ENTRE LES LIVRES
ANCIENS ET MODERNES,
Donnée Vendredi passé
DANS LA
BIBLIOTHEQUE
DE
St. JAMES.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

LE Discours suivant est incontestablement du même Auteur, que les Ouvrages qui précedent : & il a vu le jour pour la prémiere fois à peu près dans le même tems que les autres ; je veux dire l'an 1697, lorque la fameuse Dispute sur les Anciens, & sur les Modernes, étoit dans son plus haut point de chaleur. Cette Controverse tira son Origine d'un Essay du Chevalier *Guillaume Temple* sur ce sujet. *M. Wotton* y répondit, & le fameux *M. Bentley* ajoûta à cette Réponse un Appendix, dans lequel il s'efforce de décrediter *Æsope* & *Phalaris*, que le Chevalier avoit extrémement louez dans son Essay. Cet *Appendix* se jette avec fureur sur une nouvelle Edition de Phalaris, publiée par Monsieur *Charles Boyle*, à présent Comte d'Orery, qui refuta le Docteur vertement, mais avec beaucoup d'Esprit & d'Erudition. M. Bentley *rispoſta* par un grand Volume, où le Chevalier ne fut

fut pas épargné, non plus qu'il l'avoit été par la Diſſertation du Sieur Wotton.

Tout le monde ſavant & poli fut offenſé de voir un homme du Caractere du Chevalier Temple traité avec tant de rudeſſe, de ces deux Champions des Modernes, ſans jamais avoir reçu la moindre offenſe de cet homme illuſtre; & l'on ſouhaita ardemment, que quelque bonne plume les fit répentir de leur groſſiereté. Notre Auteur l'entreprit, & l'éxécuta avec tout le ſuccès imaginable.

Il nous dit que les Livres de la Bibliotheque de *St. James*, ſe conſiderant comme parties extrémement intereſſées dans cette Diſpute, entreprirent eux-mémes de la décider par le ſort des armes, & qu'ils en vinrent à une Bataille déciſive. Il en décrit pluſieurs Particularitez; mais, malheureuſement, le Manuſcrit, n'importe par quel accident, eſt tellement gâté, qu'il y a pluſieurs Lacunes conſiderables, & que le Lecteur curieux ne ſauroit aprendre pour quel parti la Victoire s'étoit déclarée.

Je

Je ſuis obligé en conſcience d'avertir ici le Public, que tout ce qui ſe dit ici doit être apliqué, dans le ſens le plus litéral, au Caractere des Livres, dont il s'agit, & non pas à celui de leurs Auteurs. Quand, par exemple, il eſt parlé de *Virgile*, il ne faut pas entendre par-là le fameux Poëte, qui a porté ce Nom; mais, uniquement, certaines feuilles de Papier reliées, qui contiennent ſes Ouvrages. Le But de l'Auteur n'eſt que de perſonaliſer les Livres, & de les faire agir d'une maniere conforme au tour d'Eſprit qu'on y trouve.

PRE-

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

LA Satyre eſt une eſpece de Miroir, où l'on voit les viſages de tout le monde, ſans y découvrir ſes propres traits; c'eſt-là la raiſon principale de la reception favorable, qu'elle rencontre, dans le monde, & du peu de chagrin, qu'elle y donne à ceux-là même, qui en ſont les objets. Si ce que je donne ici au public n'a pas le même heureux ſort, contre la regle generale, je m'en mettrai fort peu en peine. J'ai appris par une longue experience, qu'il n'y a pas de grands inconveniens à craindre, de la part de certains genies, tels que ceux que j'ataque ici. La colere & la fureur, quoi qu'elles ajoutent de nouvelles forces au corps, ne font qu'affoiblir l'Eſprit & rendre tous ſes efforts vains, & inutiles.

Il y a tel cerveau, qui ne ſauroit, pour ainſi dire, être écrémé, *qu'une ſeule fois; ſon proprietaire fait bien d'aſſembler cette heureuſe créme avec ſoin, & de l'emploïer avec œconomie; mais, qu'il ne ſe ha-*

hazarde pas à l'éxpoſer aux coups de fouët de plus habiles gens que lui, s'il ne veut pas qu'elle tourne toute en impertinences, ſans qu'il ait le moindre moïen d'y ſupléer de nouveau.

L'eſprit, ſans l'érudition, n'eſt effectivement qu'une eſpece de créme, qu'une ſeule nuit peut faire ſurnager ſur la ſuperficie du cerveau; mais, fouettée par une main habile, elle ſe met bientôt entierement en vent & en écume, ſous laquelle, il n'y a que du petit lait, qui n'eſt bon qu'à être jetté aux cochons.

RE-

RECIT FIDELLE
ET EXACT DE LA
BATAILLE
DES
LIVRES.

PLusieurs Livres, remplis de Philosophie & de Morale, débitent gravement, que la *Guerre est l'Enfant de l'Orgueil, & que l'Orgueil est celui de la Richesse.* On peut en quelque sorte souscrire à la prémiere partie de cette *Proposition sententieuse*; mais, la seconde est certainement très-contraire à l'expérience. L'*Orgueil* est apparenté de près au *Besoin*, & à la Mendicité, tant du coté paternel, que du coté maternel: &, pour parler naturellement, la Guerre s'excite rarement parmi les gens, qui

croïent avoir tout ce qu'il leur faut; elle étend d'ordinaire sa course du Nord vers le Sud, c'est-à-dire, *de la Pauvreté vers l'Abondance.*

Les sources les plus anciennes, & les plus naturelles, des querelles, & des combats, sont l'*incontinence*, & l'*avarice*, qu'on peut apeller Sœurs de l'*orgueil*, & qui sont sans contredit Filles du *besoin.* Pour parler ici le langage des Auteurs Politiques, on peut observer dans la République des Chiens, qui paroit être originairement une Democratie, que tout l'Etat est en pleine Paix après un bon dîner, & que la Guerre Civile s'y allume dès qu'il arrive qu'un Os succulant, & de bonne taille, est saisi par quelque *Chien à grand Collier.* S'il en fait part à quelques-uns de ses Camarades, le Gouvernement se change en *Oligarchie* *; &, s'il garde tout le butin pour lui seul, il introduit le *Despotisme*, ou la *Tyrannie.*

On peut faire la même remarque sur les dissensions qui se levent parmi eux à l'occasion de quelque belle du quartier,

* C'est le Gouvernement d'un *petit nombre.*

tier, que la nature porte à la propagation de l'Eſpece. Dans un cas ſi délicat, il n'eſt pas poſſible d'établir le moindre titre de poſſeſſion; & il vaut mieux ſoutenir, que tous les chiens voiſins ont ſur elle des prétentions également bien fondées; ce qui excite parmi tous les rivaux tant de ſoupçons, & une ſi grande jalouſie, que la *République Canine* de toute cette ruë eſt reduite à un état de Guerre ouverte, où chaque citoïen a tout à craindre de tous les autres. Ces troubles & cette émeute dure, juſqu'à ce qu'un membre de cette Societé, plus heureux, plus brave, ou plus fin, que les autres, ſaiſiſſe la proïe, & en faſſe ſes Choux gras; ce qui attire à ce galant favori la jalouſie & les *grogneries* de tous les amans diſgraciez.

Si nous jettons les yeux ſur de pareilles Républiques engagées dans une Guerre étrangere, offenſive, ou défenſive, nous y découvrirons les mêmes motifs; la pauvreté ou le beſoin réel ou imaginaire, car c'eſt la même choſe par raport aux effets, y influë toûjours, tout autant que l'orgueil, du moins du coté de l'aggreſſeur.

Si l'on veut bien apliquer ce Syſtême à un *Etat intelligent*, *ou République de Lettres*, on découvrira bientôt la ſource de la Guerre, qu'on pouſſe à préſent avec tant de vigueur de coté & d'autre; & l'on pourra juger ſans peine, quel parti a la cauſe la plus juſte. Il eſt vrai que la victoire ne panche pas toûjours du même coté que la juſtice:

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Et il eſt difficile de deviner, juſqu'à préſent, à quoi aboutiront tant de cruels combats. Chaque parti voit à ſa tête des Chefs tellement animez, & les prétenſions reciproques ſont ſi exorbitantes, qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles de la moindre ouverture d'accommodement.

Le ſujet de la querelle n'eſt autre choſe qu'un terrain de petite étenduë, ſitué ſur une des collines du *Parnaſſe*. Celle, qui eſt la plus ſpacieuſe, & la plus haute, a été de tems immemorial dans la poſſeſſion de certaines gens nommez les *Anciens*; & la plus baſſe eſt

poſ-

poſſedée par ceux, qui prennent le titre de *Modernes*. Ces derniers, mécontens du poſte, qu'ils ocupoient, s'aviſérent un jour d'envoïer des Ambaſſadeurs aux *Anciens*, pour ſe plaindre, comme d'un grief conſiderable, de ce que la hauteur de la partie du Parnaſſe ocupée par leurs voiſins, leur bornoit la vuë, principalement du coté de l'Eſt †. Pour éviter tout ſujet de querelle, ils leur propoſérent cette alternative gracieuſe; ou de déloger de cette colline élevée, & de ſe tranſporter, avec tous leurs effets, ſur le coupeau le plus bas, que les Modernes leur cederoient avec plaiſir; ou bien, de permettre auxdits Modernes, de venir avec des *pelles* & des *beches*, pour abaiſſer la colline la plus élevée, comme ils le trouveroient à propos.

Les Anciens répondirent aux Ambaſſadeurs, qu'ils ne s'étoient attendus à rien moins, qu'à une pareille propoſition de la part d'une Colonie, à qui, par pure grace, ils avoient donné la liberté

* C'eſt du coté de l'Orient, que les Arts, les Sciences, & le Bel-Eſprit, ſe ſont répandus dans le Monde.

berté de s'établir dans leur voisinage ; que rien n'étoit plus absurde, que de prétendre, qu'ils délogeassent d'un endroit, qui avoit été la Patrie de leurs Ancêtres, depuis la naissance du monde ; & que si la hauteur de leur colline bornoit trop la vuë des *Modernes*, c'étoit un inconvenient, où ils ne pouvoient pas rémedier ; mais, que lesdits Modernes devoient considérer, qu'ils en étoient suffisamment dédommagez par l'ombre, dont cette même hauteur les favorisoit. Que pour ce qui régardoit l'offre, qu'ils faisoient d'abaisser le *coupeau*, dont la hauteur leur étoit importune, il y avoit de la folie & de l'ignorance à le proposer, puisque toute cette colline étoit d'un roc si dur, qu'ils ne feroient qu'y user en vain leurs outils, & leurs forces ; que par conséquent les *Modernes* feroient mieux de songer à élever leur propre terrain ; & que tout le Peuple des *Anciens* ne le permettroit pas seulement, mais qu'il s'offroit à y contribuer de tout son pouvoir.

Cet expédient fut rejetté avec beaucoup de mépris par les Modernes, qui continuoient toujours à insister sur leur al-

alternative, que les Anciens n'avoient garde d'accepter.

Là-dessus, on en vint à une rupture ouverte, suivie d'une Guerre cruelle & opiniâtre, soutenue, du coté des Anciens, par la valeur des chefs, & par le secours de quelques braves Alliez; &, du coté des Modernes, par la superiorité du nombre, qui, par des recruës continuelles, réparoit en moins de rien les pertes, qu'ils soufroient dans les combats. Peu de jours se passent, qu'il n'y ait quelque rencontre; & déja on a répandu des ruisseaux entiers d'Encre, qui n'ont fait qu'augmenter l'aigreur & l'animosité des deux partis.

Je suis obligé d'avertir ici le Lecteur, que ce qui sert de fleches & de javelots dans les *Combats savans*, c'est cet *Encre*, qu'on fait sortir avec violence de certaines machines nommées *Plumes*, qui sont lancées sur l'ennemi, par les Heros des deux Armées, avec force, & avec adresse; ce qui fait ressembler leurs Batailles aux Combats des *Porc-Epcis*.

Cette liqueur dangereuse a été composée, par l'Ingenieur qui l'inventa, de deux Ingrédiens, de *Noix de Galle* &

de *Couperose*, qui, par leur amertume, & leur venin, sont convenables au caractere des Combattans, & propres à enflammer leur Bible & leur Animosité.

C'étoit une coutume, parmi les Grecs, après un combat, dont la victoire pouvoit en quelque sorte passer pour douteuse, de dresser des trophées, de coté, & d'autre; ceux, qui avoient réellement eu le dessous, vouloient bien faire cette dépense, aussi bien que les vainqueurs, pour ne pas abatre le courage de leur parti. Il y avoit dans cette coutume quelque chose de si noble, & de si prudent, qu'on l'a fait revivre depuis peu, & qu'on en a fait un Article important de l'Art militaire.

Nos Savans guerriers ont trouvé bon de l'adopter, & d'y rafiner encore. Après une dispute opiniatre & sanglante, chaque parti dresse des trophées à sa prétenduë victoire, avec de magnifiques inscriptions contenant les preuves de la justice de sa cause, avec un recit fidelle & impartial de la Bataille, & de toutes les particularitez, qui doivent le faire passer pour *vai queur*. Les tro-

trophées de ceux, qui ont été batus, ſont toujours les plus pompeux, & les plus chargez d'oſtentation. On leur donne les titres d'*Argumens*, de *Diſputes*, de *Conſiderations briéves*, de *Reponſes*, de *Repliques*, de *Remarques*, de *Reflexions*, d'*Objections*, & de *Refutations*. On les érige en Original *, & quelquefois auſſi en *Abrégé* dans toutes les Places publiques †, pour les expoſer à la curioſité & à l'admiration de tous ceux qui paſſent. De-là les principaux, & les plus grands, ſont tranſportez dans certains Magazins, qu'on apelle *Bibliotheques*, où on leur aſſigne un quartier à part, dans lequel ils commencent à briller ſous le Nom de *Livres de Controverſes*.

Ces Livres conſervent, d'une maniere preſque miraculeuſe, le Caractere & l'Eſprit, qui a animé les Heros eux-mêmes, pendant qu'ils étoient en vie; ſoit que l'ame de ces Guerriers s'y vienne loger après leur mort, par une Metampſicoſe aſſez naturelle, comme c'eſt l'opinion la plus generalement recûë,

* Les Ouvrages mêmes.

† Les Titres affichez aux coins des Ruës.

çûë; ſoit qu'il arrive dans les Bibliotheques ce qui eſt ordinaire dans les autres *Cimetieres*, où l'on prétend qu'un certain Eſprit, ou une certaine Ombre, rode autour du Monument, juſqu'à ce que le Cadavre ſoit entierement réduit en pouſſiere §.

Ces

§ Toute cette Allégorie eſt pleine de Beautez; & il eſt difficile de trouver aucune Production de l'Eſprit humain, où il y ait tant de feu, tant de force d'imagination, & une ironie auſſi fine. Il faut pourtant avoüer, qu'elle eſt extrémement forcée, & que l'Imagination du Lecteur a de la peine à ſe prêter à des Livres, qui ſont armez de Cuiraſſes, de Javelors, &c., qui montent à Cheval, qui ont des bras, des jambes, une tête. La Vraiſemblance eſt l'Ame de la Fiction. On pourroit pourtant diminuer un peu cet Inconvenient, ſi l'on vouloit ſupoſer, que toutes ces Actions guerrieres, & tout cet Equipage, eſt attribué ici a ces *Ombres*, qui hantent les Bibliotheques, à ce que dit l'Auteur, comme les Ombres des Corps humains rodent autour des Cimetieres. S'il avoit voulu un peu mieux développer cet Expedient, l'Imagination du Lecteur en auroit été extrémement ſoulagée. C'eſt dommage que dans certains endroits il paroit boucher lui-même l'ouverture, qu'il nous donne ici, en mettant un Livre veritable à la place d'un Cavalier, avec tout ſon équipage. J'ai trouvé bon de tourner ces endroits un peu autrement, pour ne pas choquer la Critique délicate du Public François.

Ces *Esprits*, qui hantent les Bibliotheques, sont généralement d'un naturel fort inquiet: &, sur-tout, ceux, qui appartiennent aux livres de controverses, sont d'une violence, & d'une fougue si épouvantable, que les Bibliothecaires sont obligez de les releguer dans quelque coin à part; la prudence de nos Ancêtres est allé même jusqu'à les lier de Chaines de fer †, pour empêcher leurs violences, & pour les forcer à la Paix. Voici le motif qui leur inspira cette pensée salutaire. Dès que les Ouvrages de *Scot* parurent dans le monde, on les plaça dans une certaine Bibliotheque très-fameuse, & on leur assigna leur quartier; mais, à peine cet Auteur fut-il établi dans ce séjour, qu'il alla faire une visite à son Maitre *Aristote*. Après les complimens ordinaires ils firent une Conspiration contre *Platon*, qu'ils résolurent de saisir par force, & d'aracher du poste qu'il avoit occupé parmi les Theologiens, depuis plus de

† Les Livres, dans les Bibliotheques publiques en Angleterre, sont atachez aux planches par de petites Chaines, afin qu'on ne les emporte pas.

de huit cens ans, ſans avoir jamais été troublé dans cette poſſeſſion.

L'entrepriſe réüſſit; &, depuis ce tems-là, ces Uſurpateurs ont joüi paiſiblement du fruit de leur crime; mais, pour empêcher de pareilles violences à l'avenir, on prit la reſolution d'enchainer tous les *Ouvrages Polemiques* d'une taille un peu au-deſſus de la médiocre.

Par cet expédient, la Paix auroit pu être maintenue dans les Bibliotheques, s'il ne s'étoit pas levé depuis peu une nouvelle eſpece de livres de controverſe, animez de l'eſprit le plus brouillon, à cauſe de la diſpute ſuſdite entre les Savans touchant la colline la plus élevée du Parnaſſe.

Je me ſouviens, que lorſque ces Ouvrages furent admis dans les Bibliotheques publiques, je dis à pluſieurs perſonnes intereſſées dans cette affaire, que j'étois perſuadé, qu'ils exciteroient des troubles, de quelque coté qu'on les placât, à moins qu'on ne le prevint, avec tout le ſoin imaginable. Mon avis étoit qu'on enchainât enſemble les chefs de chaque parti, afin que par ce mélange leurs exhalaiſons malignes

gnes s'émouſſaſſent, & ſe détruiſiſſent à la fin, ſans nuire à perſonne ; comme on voit des poiſons d'une differente nature perdre leurs forces, quand on les mêle enſemble. Je ne fus, dans cette occaſion, ni faux Prophete, ni mauvais Conſeiller ; & ce n'eſt que faute de cette précaution, que s'eſt donnée Vendredi paſſé cette terrible Bataille, entre les *Anciens* & les *Modernes*, dans la Bibliotheque de Sa Majeſté.

Ce combat eſt devenu le ſujet general de toutes les converſations de la Ville ; & comme on eſt dans une impatience extraordinaire d'en ſavoir toutes les particularitez, me trouvant les qualitez requiſes à un bon Hiſtorien, & n'étant aux gages d'aucun des partis, je me ſuis laiſſé aller à l'importunité de quelques Amis très-conſiderables, & j'ai reſolu d'en faire un *Recit exact & impartial.*

Le Chatelain de la Bibliotheque Roïale †, un Chevalier renommé par ſa grande valeur, & ſur-tout par ſa politeſſe, & par ſes belles manieres, s'étoit declaré pour les *Modernes*, & en avoit

† Le Dr. *Bentley.*

avoit été un des plus fiers champions. Dans une Eſcarmouche, qui étoit arrivée ſur le *Parnaſſe*, il avoit fait vœu de terraſſer de ſes propres mains deux chefs du parti oppoſé, qui gardoient un défilé au haut du roc: mais, en s'efforçant de grimper juſque-là, il avoit été extrémement traverſé par ſa Peſanteur, & par ſa *Force centripete*; qualité fort ordinaire parmi ceux, qui ont embraſſé le parti des Modernes.

Comme ils ont la tête fort legere, ils ont une grande vivacité dans leurs ſpeculations. Il n'y a rien de ſi élevé, où ils ne s'imaginent pouvoir atteindre ſans peine; mais, quand ils veulent mettre leurs ſpeculations en pratique, ils ſentent un poids extraordinaire autour de leur talons, & de toutes les parties inférieures de leur corps.

Aïant manqué de cette maniere un deſſein ſi glorieux, le Heros diſgracié de la fortune, en eut une rancune prodigieuſe contre les *Anciens*. Il ne négligea rien pour en donner des marques, en plaçant dans les apartemens les plus magnifiques du Château les Ouvrages de leurs Adverſaires, dans le tems que tout Livre, qui oſoit ſe déclarer

rer fauteur des Anciens, étoit enterré tout vif dans quelque reduit obscur, & menacé d'être jetté par les fenêtres, dès qu'il donneroit la moindre marque d'être mécontent d'un traitement si inhumain.

Il arriva environ le même tems, que parmi tous les Livres de cette fameuse Bibliotheque il regnoit une grande confusion de rang, dont on donnoit plusieurs raisons differentes. Quelques-uns l'attribuoient à une bonne quantité de *poussiere savante*, qu'un tourbillon de vent avoit enlevé d'une planche remplie de Modernes, & jettée dans les yeux du *Seigneur Chatelain.*

D'autres asseuroient, qu'il se faisoit un plaisir *d'éplucher les vers des Auteurs Scolastiques*, & de les manger tout en vie à son déjeuner; & que, par malheur, quelques-uns de ces insectes s'étoient glissez dans sa ratte, dans le tems que d'autres étoient montez dans son cerveau : ce qui ne pouvoit que causer de grands troubles dans l'une & dans l'autre de ces parties. Il y en avoit enfin, qui soutenoient, qu'à force de se promener dans les ténébres, par les Galeries de la Bibliotheque, il en avoit ab-

absolument oublié la situation; & que, par-là, quand il s'agissoit de remettre les Livres dans leurs niches, il étoit sujet à se méprendre, & à placer *Des-Cartes* à côté d'*Aristote*. C'est ainsi que le pauvre *Platon* se trouvoit entre *Hobbes*, & entre l'*Histoire des sept Sages*; & que *Virgile* avoit, pour plus proches voisins, *Dryden* d'un côté, & *Withers* de l'autre.

Les affaires se trouvant dans cette situation, les Livres, qui s'étoient déclarez les patrons des Modernes, choisirent un d'entr'eux pour faire le tour de la Bibliotheque, afin d'examiner le nombre & la force de ceux de leur parti.

Le Deputé s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse, & aporta avec lui une liste de tous leurs Partisans qui étoient en état de porter les armes. Ils étoient en tout cinquante mille, la plûpart Chevaux-legers, Infanterie pesamment Armée, & Troupes Mercenaires. Il est vrai que les Fantassins avoient d'assez mauvaises armes, & de plus mauvais habits. Les Cavaliers étoient d'une grande taille, mais sans vigueur, & sans feu, excepté quelques-uns, qui étoient devenus d'assez

ſez bons Guerriers, en voïageant parmi les Anciens.

Tout étoit alors dans une grande criſe. La Diſcorde, qui poſe ſes pieds à terre, & qui leve ſon front juſques dans les Cieux, s'étoit ſaiſi du cœur des Heros; le ſang leur bouillonnoit dans les veines, & leur haine commença à éclater par des invectives.

Dans ces circonſtances, un Ancien, ſe trouvant tout ſeul de ſon parti ſur une planche, qui ſe courboit ſous les Modernes, offrit avec beaucoup de moderation, de plaider la cauſe de ſon parti, & de faire voir par de bonnes preuves, qu'il méritoit le premier rang, par ſa longue poſſeſſion, par la prudence de ſa conduite, par ſon antiquité, & ſur-tout, par les bienfaits, dont il avoit comblé les Modernes. Les autres niérent hardiment toutes ces propoſitions: ils s'étonnerent ſur-tout de ce que les Anciens oſoient inſiſter ſur leur *Antiquité*, pendant qu'il étoit de la derniere évidence, que c'étoient préciſement les *Modernes*, *qui étoient les plus anciens. D'ailleurs*, continuerent-ils, *vous avez grand tort de parler des obligations, que nous avons à ceux de votre parti. Il eſt vrai*

vrai que nous ſommes informez, que quelques-uns, d'entre nous, ont été aſſez laches, pour vous emprunter leur ſubſiſtance; mais les autres, qui ſont le plus grand nombre ſans comparaiſon, & ſur-tout nous autres Anglois *&* François, *nous ſommes ſi éloignez d'imiter un exemple ſi honteux, qu'à peine avons-nous eu jamais un quart d'heure de converſation avec vous autres. Nos Chevaux ſont nourris dans nos propres haras, nos armes ſortent de nos propres forges, & c'eſt à notre propre adreſſe, que nous devons l'étoffe & la façon de nos habits.* Par haſard, *Platon* ſe trouva ſur la planche voiſine; & voïant que ceux, qui venoient de parler, étoient tout en *guenilles*, comme je l'ai tantôt inſinué; que leurs Chevaux, n'étoient que des haridelles, que leurs Armes n'étoient que de bois pourri; & que la rouille couvroit leurs cuiraſſes d'un bout à l'autre; il ſe mit à rire: &, prenant cet air ironique qu'il avoit herité de *Socrate*, il jura par le Génie de ſon Maître, *qu'il étoit de leur ſentiment.*

Les *Modernes* ne s'étoient pas conduits, dans leurs brigues, avec aſſez de ſecret, pour en dérober la connoiſſance

ce à leurs adversaires. Ceux, qui avoient commencé la querelle, en voulant disputer le rang aux *Anciens*, avoient parlé si haut d'en venir à une Bataille, que *Temple* l'ayant entendu en avoit averti ses bons Amis, qui là-dessus rassemblerent leurs forces dispersées, dans l'intention d'agir défensivement ; ce qui fit deserter plusieurs Modernes, & entre autres *Temple* lui-même, pour se ranger sous les Étendarts des *Anciens*. Il avoit été élevé parmi eux, & les habitudes, qu'il avoit contractées avec leurs chefs, avoient établi entre eux & lui un Commerce d'amitié étroite. Aussi leur rendit-il dans cette célébre action des services signalez.

Dans ces entrefaites, il arriva par hasard un Accident très-remarquable. Au haut d'une grande Fenetre vivoit une certaine *Araignée* enflée jusqu'à la *premiere grandeur*, par la destruction d'un nombre infini de mouches, dont les dépouilles étoient répanduës devant la porte de son Palais, comme les os de plusieurs corps humains déchirez sont étalez devant la caverne de quelque Geant. Les Avenuës de son Château étoient toutes fortifiées à la moderne,

&

&renduës de difficile aproche, par un grand nombre de *Piquets*, *& de Paliſſades*. Après avoir paſſé par differentes Cours, on venoit au centre de la Citadelle, où l'on voïoit l'Heroïne elle-même dans ſon apartement, dont les fenêtres répondoient à chaque avenuë, & où il y avoit force portes, par leſquelles elle pouvoit faire des ſorties, pour aller à la petite Guerre, où pour repouſſer ſes ennemis.

Dans cette demeure, elle avoit vécu long-tems au milieu de la Paix & de l'Abondance, ſans avoir rien à craindre des attaques des hyrondelles, & des balais. Elle étoit encore dans cette agréable ſituation, quand l'aveugle Fortune conduiſit de ce côté-là le vol d'une *Abeille*, qui, voïant une vitre caſſée offrir une ouverture à ſa curioſité, ſe gliſſa dans l'apartement, &, après l'avoir traverſé pluſieurs fois d'un bout à l'autre, ſe percha par haſard ſur un Ouvrage de dehors de la Citadelle que je viens de dépeindre. Le foible édifice pliant ſous ce poids ſuperieur fut ébranlé juſqu'aux fondemens. Trois fois l'Abeille emploïa toutes ſes forces pour ſe fraïer un paſſage, & trois fois le Châ-

teau

teau menaça de crouler sur sa baze. L'*Araignée*, qui étoit placée dans le centre, sentant ces terribles secousses, s'imagina que l'Univers alloit rentrer dans le Cahos, ou que Lucifier, avec toutes ses Legions, étoit venu pour vanger le meurtre de tant de milliers de *Cousins*, & de *Mouches*, qui, par les maux qu'ils causent à la race humaine, peuvent fort bien passer pour *ses Amis & ses Alliez.*

La guerriere ne laissa pas de ramasser tout son courage, & de sortir vaillamment de son apartement, pour aller à la rencontre de sa destinée; mais, l'ennemi étoit déja bien loin : l'*Abeille* s'étant enfin tirée de ce labyrinthe, s'étoit postée à quelque distance de-là, ocupée à se débarasser les ailes des restes du piége qu'elle avoit brisé, & dont elle avoit emporté une grande partie. L'*Araignée* étoit sortie cependant de sa niche, &, voïant le désordre & les ruines de ses fortifications, pensa perdre l'Esprit. Elle se mit à renier avec beaucoup d'Emphaze, & fut sur le point de créver à force d'enfler sa bedaine. Jettant à la fin les yeux sur l'*Abeille*, & devinant la cause par l'effet,

fet, comme une perſonne d'une grande Sageſſe: *La peſte t'étouffe*, dit-elle, *double Fille de Chiénne*; *c'eſt toi aparemment qui a cauſé ici tout ce Diable de fracas. Ne pouvois-tu pas voir où tu allois, impertinente étourdie, que tu ès? Crois-tu que je n'ai rien à faire qu'à reparer tes ſottiſes? Tout doucement, tout doucement, ma grande Amie*, répondit l'*Abeille*, qui étoient déja netoïée, & que la ſatisfaction de s'être tirée des Pates de Dame *Araignée* rendoit fort diſpoſée à la Raillerie: *je vous donne ma parole d'honneur, que de ma vie je ne mettrai plus les pieds dans votre magnifique Palais; foi d'honnête Abeille, ma curioſité eſt pleinement ſatisfaite. Malheureuſe*, repliqua l'Araignée, *ſi ce n'étoit pas une coutume inviolable de toute notre illuſtre Maiſon de ne pas ſervir en raze Campagne, pour combattre un ennemi, j'irois t'aprendre à être plus circonſpecte dans ta conduite. Fi donc, Madame, ne vous fachez pas*, repartit l'Abeille: *ſi la colere vous enfle de cette force-là, vous perdrez abſolument tous les materiaux, dont votre ventre eſt le Magazin; & je crois que vous n'en aurez pas trop, pour reparer votre Chateau,*

& pour lui rendre ſon premier éclat. Comment donc , Scelerate ! dit la Fille d'Arachné. *Tu as encore l'effronterie de faire la railleuſe ? Tu ferois bien d'avoir un peu plus de reſpect pour une perſonne , qui t'eſt ſi fort ſuperieure , de l'aveu de tout le monde. En verité , Madame ,* dit l'Abeille , *le Parallele entre vous & moi ſeroit une piéce d'eſprit des plus divertiſſantes. Vous m'obligeriez fort , ſi vous vouliez bien l'entreprendre , & me communiquer les raiſons , qui portent tout le monde à vous mettre ſi fort au-deſſus de moi.*

A ce diſcours , l'*Araignée* s'étant donné , à force de s'enfler , le veritable volume d'un Diſputeur ardent & impetueux , commença à argumenter dans le veritable eſprit de la controverſe , bien réſoluë de pouſſer ſes preuves avec toute la *ſcurrilité* d'une harangere , de n'avoir aucun égard aux objections , & de ne point changer de ſentiment à quelque prix que ce fût.

Je crains bien , dit-elle , *de me faire tort , en me comparant à une malheureuſe comme toi. Tu n'ès qu'une vagabonde , une gueuſe , qui n'as ni feu , ni lieu , ni proviſions , ni heritage ; tes parens ne t'ont*

t'ont donné qu'une paire d'ailes, & un impertinent baſſon *dont le bourdonnement te fait donner au Diable. Tu ne trouves ta ſubſtance, que dans un brigandage univerſel; tu n'ès que la* flibuſtiere *des Campagnes & des Jardins; & tu as tant de panchant pour le larçin, que tu dérobes les orties comme les violettes, ſimplement pour le plaiſir de dérober. Pour moi, je ſuis une heritiere conſiderable, enrichie par la nature même; &, c'eſt de mon propre corps, que je tire tout ce qui m'eſt néceſſaire, pour ma ſubſiſtance. Mon habileté égale mes thréſors, & pour te faire voir quel progrès j'ai fait dans les Mathematiques †, examine bien ce Château. Non ſeulement tous les materiaux en ſont emanez de ma ſubſtance même; mais, mes propres mains l'ont bâti : j'en ſuis l'Architecte moi-même.*

Je ſuis bien aiſe, repartit l'Abeille d'une maniere gaie & tranquille, *que vous daigniez avoüer, que j'ai acquis mes ailes, & ma muſique, par des voies legitimes; & que je n'en ſuis redevable, qu'à la*

† C'eſt le grand Fort des Modernes. C'eſt au Public à juger ſi l'Auteur a raiſon de les turlupiner là-deſſus.

la Nature. Il eſt à croire pourtant, que la Providence ne m'auroit pas accordé ces deux dons conſiderables, ſans les deſtiner aux fins les plus nobles.

Je vous avoue volontiers, que je vais chercher ma ſubſiſtance dans les Campagnes, & dans les Jardins, & que je n'en épargne par les moindres fleurs; mais, ce que j'en recueille m'enrichit, ſans leur rien faire perdre de leur beauté, de leur gout, & de leur odeur. Je dirai peu de choſe de votre habileté dans l'Architecture, & dans les Mathematiques. Je vois aſſez que dans cet Edifice, dont vous êtes ſi fiere, il y a du travail & de la methode; mais, il eſt évident par une ſeule Experience, également facheuſe pour vous & pour moi, que les materiaux n'en valent rien: & j'eſpere que deſormias vous aurez autant d'égard à la ſolidité de la matiere, qu'à la Methode, & à l'Art. Vous vous vantez avec beaucoup d'oſtentation, que vous n'avez pas la moindre obligation à aucune autre créature, & que vous tirez de vous même tout ce qui vous eſt néceſſaire. S'il eſt permis de juger de la liqueur contenuë dans un Vaiſſeau, par celle qui en ſort, tout ce Diſcours pompeux veut dire ſeulement, que votre poi-

trine eſt un magazin d'ordure & de poiſon: &, quoique je n'aie pas le moindre intérêt à diminuer la proviſion, que vous poſſedez, de l'une & de l'autre de ces richeſſes, je doute pourtant, que, pour les entretenir toujours dans une abondance égale, vous n'aiez beſoin de quelque ſecours étranger. Les exhalaiſons, qui viennent de la Terre, ſuppléent indubitablement aux Vilenies, que vous diſſipez continuellement; & la mort d'un inſecte vous fournit du poiſon pour en détruire quelque autre.

Pour ne me pas étendre beaucoup ſur un ſujet auſſi déſagreable, je vous dirai que toute la diſpute entre nous ſe réduit à ceci: Quel Etre doit paſſer pour le plus noble, ou celui, qui, enflé d'un ſot orgueil, s'amuſe à une contemplation, qui ne s'étend qu'à l'eſpace de quatre pouces à l'entour de lui, & qui, tirant tout de ſoi-même, convertit tous les alimens en excremens & en venin, & ne produit rien qu'une toile ſale & inutile; ou bien celui, qui, par le moien d'une agitation continuelle, d'une recherche penible, d'une aplication aſſidue, d'un jugement ſolide, & d'un diſcernement délicat, enrichit ſa maiſon de Cire & de Miel?

Ce

Ce ſujet fut débatu avec tant de chaleur, & d'un ton de voix ſi haut, & ſi aigre, que les deux partis qui étoient en armes au-deſſous de ces animaux, ſuſpendirent leurs animoſitez, pour attendre la fin de cette diſpute. Elle ne fatigua pas leur patience; car l'*Abeille*, ménagére du tems, n'eut pas plûtôt fini ſon plaidoïé, qu'elle s'envola vers un bocage de roſiers, ſans attendre la replique de ſon Antagoniſte, qui étoit alors préciſement dans la ſituation d'un Avocat, qui médite une réponſe à des raiſons, qu'il ne s'eſt pas donné la peine d'écouter.

Les deux partis ennemis ſe remirent à ſonger là-deſſus à leurs propres affaires, dont ce qui venoit de ſe paſſer étoit dans le fond une image aſſez reſſemblante. *Æſope* fut le prémier, qui rompit le ſilence. Il avoit été fort maltraité depuis peu par un étrange effet de la politeſſe du *Chatelain*, qui avoit déchiré ſon Titre, effacé la moitié de ſes Pages, & qui l'avoit enchaîné, dans cet état déplorable, au milieu d'une grande troupe de Modernes †.

Pré-

† On a vu dans la Préface du Libraire, que

Prévoïant qu'on en viendroit bientôt aux extrémitez les plus fâcheuſes, il ſe ſervit de toute ſon induſtrie, & il revetit mille formes differentes, pour échaper de ſes fers. A la fin, aïant emprunté la figure d'un Ane, il fut pris par le Seigneur Châtelain pour un *Moderne*; &, par-là, il trouva l'occaſion de s'échaper, & d'aller joindre ſes Compagnons les *Anciens*, juſtement dans le même inſtant que l'Araignée, & l'Abeille, entroient en matiére ſur la ſuperiorité de leur rang, & de leur mérite. Il leur prêta l'attention la plus forte, & écouta leurs Harangues avec tout le plaiſir imaginable. Quand elles furent finies, il jura qu'il n'avoit jamais vû deux ſujets auſſi exactement paralleles, que celui qui ſe traitoit au haut de la fenêtre, & l'autre dont il s'agiſſoit dans les Galeries. *Les Antagoniſtes que nous venons d'entendre ont admirablement bien fait valoir leurs avantages*, dit-il, *& ils n'ont rien négligé de tout ce qui étoit capable de donner de la vraiſemblance à leurs*

Bentley avoit extrémement maltraité *Æſope* & *Phalaris*. Il avoit fait tous ſes efforts, pour dégrader Æſope, pour lui ôter ſa grande Antiquité, & pluſieurs Ouvrages, qu'on lui a toujours attribuez.

*leurs preuves; on peut dire qu'ils ont épuisé la matiere : il ne s'agit que d'apliquer leurs raisonnemens à notre querelle, & de comparer ensemble les travaux, & les productions de ceux de notre parti & de ceux du parti contraire. Si nous voulons bien suivre cette methode judicieuse de l'*Abeille, *notre plaidoïer est fait, & la Sentence peut être prononcée dans le moment même.*

*Dites-moi, Messieurs, je vous prie, peut-on s'imaginer quelque chose, qui represente mieux les Modernes, que l'*Araignée, *& qui en atrape mieux les manieres, le tour d'esprit, & les pardoxes? Elle plaide pour elle-même, & pour ses bons Amis les Modernes, en faisant une grande parade de ses trésors naturels, de son grand Genie, & de son talent à tirer d'elle-même tout ce qui lui est nécessaire, sans être obligée du moindre secours à qui que ce soit : elle étale encore sa grande habileté dans l'Architecture, & les progrès qu'elle a faits dans les Mathematiques.* L'Abeille, *Avocat de nous autres Anciens lui répond, que s'il faut juger du Génie & de l'Invention des Modernes par leurs productions, il n'est pas possible de ne pas éclater de rire, en entendant de pareille.*

*Gaſconnades. Dreſſez les plus beaux plans du monde, avec tout ce que l'Art & la Methode peuvent fournir de plus exact & de mieux arrangé. Cependant, ſi vous n'employez à vos édifices, que des ordures tirées de vos propres entrailles, ou des chimeres émanées de votre propre cerveau moderne, tout ce beau plan n'aboutira qu'à une toile d'*Araignée ; *&, ſi elle n'eſt pas d'abord détruite, il ne faudra l'attribuer qu'a l'oubli, à la négligence, ou à l'obſcurité de l'endroit qui lui tient lieu d'Aſyle. Voilà tout ce qu'on peut attendre du grand Génie des Modernes, ſi l'on y ajoute une riche veine de Chicanes, & de Satyres, qui ne répond pas mal à la ſource abondante de venin, dont ſe glorifie* Dame Araignée. *Ils prétendent, comme elle, ne devoir à perſonne ce fond inépuiſable de poiſon; &, comme elle, ils l'entretiennent continuellement par la nouriture, qu'ils tirent des inſectes & de la vermine du ſiécle. Pour nous autres Anciens, nous ſommes contens, comme l'*Abeille, *de n'avoir à nous, que nos aîles & nos voix, c'eſt-à-dire, nos courſes & notre langage; tout ce que nous acquerons d'ailleurs nous coute des travaux, des recherches, & des voïages penibles dans toute l'étenduë de la Natu-*

Nature : mais, au lieu de ne nous fournir par-là que de Venin, nous rempliſſons nos Ruches de Miel & de Cire ; &, ainſi, nous communiquons au genre humain ce qu'il a de meilleur & de plus noble, la Douceur & la Lumiere.

Il eſt très-difficile d'exprimer le tumulte horrible, qui ſuivit ce long Commentaire d'*Æſope* : les deux differens partis, quoique les impreſſions, qu'ils en reçûrent, fuſſent d'une nature fort differente, furent par-là également excitez à decider la Querelle par une Bataille. D'abord, tous les Guerriers ſe rangérent ſous leurs drapeaux, dans les deux extrémitez opoſées de la Sale, où l'on ſe mit à déliberer, de coté & d'autre, ſur les moïens de remporter l'honneur de cette grande & importante journée.

Les Modernes avoient toutes les peines imaginables à s'acorder ſur le choix de leurs Commandans, & rien n'étoit capable d'empêcher des mutineries parmi eux, ſi-non le péril prochain, dont les menaçoit un ennemi puiſſant. La diſcorde ſur ce ſujet fut terrible, ſur-tout dans la Cavallerie, où le moindre Guer-

rier prétendoit à la dignité de Generaliſſime, depuis le *Taſſe* & *Milton*, juſqu'à *Dryden* & *Withers* *. Ces troubles furent enfin apaiſez: la Cavalerie légere fut confiée à la prudence & à la valeur de *Cowley* & de *Perrault* †; le Commandement des Archers fut donné à *Des-Cartes*, *Gaſſendi*, & *Hobbes*, Chefs d'une bravoure & d'une conduite experimentées. Leur force étoit ſi grande, qu'ils pouvoient faire voler leurs fleches, au-deſſus de l'Athmoſpere de la Terre, ſans qu'elles y retombaſſent jamais. A cette hauteur, elles ſe changeoient en *Meteores*, ſemblables à la fle-

* Le *Taſſe*, & *Milton*, ſont deux Poëtes Epiques modernes, dont l'Auteur fait le plus de cas; au lieu qu'il mépriſe fort *Dryden*, & *Withers*, qui ont écrit dans le même genre. Milton a fait un Poëme intitulé le *Paradis perdu*, Sujet biſarre, qu'il n'a pas laiſſé de manier avec une très-grande habileté. Il y a de merveilleuſes beautez dans ce Poëme.

† *Cowley* eſt un fameux Poëte Anglois, célébre par ſa Poëſie lyrique, & ſur-tout par ſes Odes tendres. Dans l'Original on lui donne pour Compagnon *Deſpreaux*: j'ai mis *Perrault* à la place; parce que je conjecture qu'il doit être dans le MS. *Deſpreaux* a pris trop de peines pour défendre les Anciens, pour qu'il ne doive pas avoir pris leur parti auſſi bien que *Temple*.

fleche d'*Evandre*, ou aux fusées, qui dans l'air se metamorphosent en étoiles *. *Paracelse* menoit, des Montagnes de la Rhétie, toûjours couvertes de nege, un Bataillon fort adroit à jetter des Carcasses très-puantes †; & un grand Corps de Dragons, composé de differens Peuples, suivoit les enseignes de leur Capitaine *Harvey* §. Ils étoient armez en partie de faux, les armes de la mort, en partie de lances, & de longs couteaux tous trempez dans le poison; & en partie ils tiroient des Balles d'une nature très-pernicieuse ‡: ils ne se servoient que de Poudre blanche, qui tuoit infailliblement tous ceux qu'elle tou-

* Virgile dit dans l'Enéïde, que, dans les Jeux celebrez à l'honneur d'Anchise, la Fleche d'*Evandre* fut changée en Astre. L'Auteur turlupine ici le Systême des Tourbillons.

† *Paracelse*, fameux Medecin Chimiste de Suisse: il a pris toute une autre methode, que celle de Galien, & il a fait tous ses efforts pour le décréditer. Ces *Carcasses puantes* indiquent ici les *Remedes Chimiques*.

§ *Harvey* étoit Medecin du Roi Charles I. On lui attribue généralement d'avoir découvert la *Circulation du Sang*.

‡ Pilulles.

touchoit *. Il y avoit encore plusieurs gros Bataillons de Fantassins pesamment armez, tous étrangers & mercenaires, commandez par les Capitaines *Guicciardin*, *Davila*, *Polydore Vergile*, *Buchanan*, *Mariana*, *Camden*, & d'autres de la même reputation. Les Ingenieurs avoient pour Chefs *Regiomontanus* & *Wilkins* †. Il y avoit encore de grandes Troupes, qui dans le fond n'étoient qu'une multitude confuse menée par *Scot*, *St. Thomas*, & *Bellarmin* §. C'étoient des Gens d'une taille énorme, mais destituez d'armes, de courage, & de discipline militaire. Le reste de l'Armée ne consistoit que dans une foule mal reglée de Valets & de Marodeurs, conduits par *l'Estrange* ‡.

Ce

* Cette Poudre blanche est de la mort-aux-rats. L'Auteur traite ici les Medecins modernes d'Empoisonneurs & d'Assassins: c'est pour cette raison, qu'il les arme de faux, de couteaux envenimez, &c.

† Mathematiciens de réputation.

§ Les Scolastiques, Auteurs confus, & qui donnent dans le Verbiage.

‡ C'est un Traducteur de plusieurs Ouvrages de Morale. On parle ici des Livres de ces sortes de gens comme indignes de la relieure; & on les

Ce n'étoit que des Faquins, qui suivoient le Camp, uniquement pour faire quelque butin: à peine avoient-ils quelques lambeaux pour se couvrir.

L'Armée des *Anciens* étoit beaucoup inferieure en nombre. *Homere* commandoit la Cavallerie, & *Pindare* les Chevaux-legers. *Euclide* étoit Ingenieur general. *Platon* & *Aristote* commandoient les Archers, *Herodote* & *Tite-Live* les Fantassins, & *Hypocrate* les Dragons *. Les Alliez avoient pour Chef *Vossius*; & le Corps de reserve étoit sous le commandement de *Temple*.

Dans le tems qu'on se préparoit à en venir aux mains, la Renommée, qui faisoit autrefois son séjour d'un grand appartement de la Bibliotheque Roïale, voila à tire-d'ailes vers le Palais de *Jupiter*, à qui elle fit un raport fidelle de tout ce qui s'étoit passé entre les deux par-

les apelle Marodeurs, parce qu'ils ne se parent que des dépouilles d'autrui.

* Par la *Cavallerie* l'Auteur entend les Poëmes Epiques. Par les *Chevaux-legers*, les Odes, & dautres Pieces de petite étenduë. Par les *Archers*, les Philosophes. Par les *Dragons*, les Médecins. Par les *Ingenieurs*, les Geometres. Par les *Fantassins*, les Historiens.

partis ennemis. Cette Déesse, quoiqu'accoutumée à semer de faux-bruits parmi les hommes, dit toujours la verité, quand elle parle aux Dieux. Le Pere des Dieux & des Hommes, consterné de cette mauvaise nouvelle, assemble aussitôt dans la voïe lactée le Conseil des Divinitez du prémier ordre: il leur déclare le motif, qui le portoit à les assembler, & les instruit de la cruelle Bataille, qui étoit sur le point de se donner entre des Créatures anciennes & modernes, apellées *Livres*; affaires de la derniere importance, où l'Olympe devoit prendre le plus grand intérêt. *Momus*, Patron des Modernes, fit une Harangue excellente en leur faveur, qui fut aussi-tôt réfutée par la sage *Minerve*, Protectrice des Anciens.

La discorde alloit diviser toute l'Assemblée en deux factions differentes, quand *Jupiter* ordonna qu'on apportât le *Livre des Destinées*. *Mercure* mit aussitôt devant le Maître du Monde quatre grands volumes, qui contenoient tous les Evenemens passez, présens, & futurs. Dès que *Jupiter* eut lû tout bas le Decret, qui regardoit cette fatale journée, il referma le Livre, sans communiquer

à

à qui que ce fut ce qu'il venoit d'apprendre.

Hors des portes du Palais, où se tenoit le Conseil, il y avoit une grande troupe de Divinitez légeres, Domestiques du Pere des Dieux. C'est par leurs moïens, qu'il regle toutes les affaires sublunaires; ces Dieux voïagent d'ordinaire ensemble en guise de Caravane, tantôt plus tantôt moins nombreuse. Ils sont atachez ensemble, comme une Troupe de Galeriens, par des chaines extrémement deliées, qui sont atachées au grand orteuil de *Jupiter*. Quand ils lui font quelque raport, ils n'aprochent jamais que jusques au degré le plus bas de son Trône, & ils ne lui parlent que par un long tuiau, afin que leur Maître seul puisse enrendre ce qu'ils ont à lui dire. Ces Divinitez sont nommées par les hommes *Accidens*, ou *Hazards*; mais, les Dieux les appellent *Causes secondes*.

Jupiter ayant instruit de ses ordres quelques-uns de ces Ministres de ses volontez absolues, ils s'envolérent avec rapidité, & se poserent sur le faite de la Bibliotheque Roïale, d'où, après avoir consulté ensemble pendant quelques mi-

nutes, il se glisserent, sans être vûs, dans les Galeries, & se préparérent à executer les commandemens du Souverain du haut Olympe.

Momus, saisi d'aprehension, & se rapellant dans l'esprit une ancienne Prophetie, qui ne prognostiquoit rien de bon à ses chers Enfans les Modernes, dirigea son vol vers le séjour d'une Divinité maligne apellée *Critique*. Elle a son Palais dans la *Nouvelle Zemble*, au haut d'une Montagne couverte de Neges éternelles. Il la trouva étenduë dans sa Caverne, sur les dépouilles d'un nombre infini de volumes à moitié devorez. A sa droite étoit assis le Dieu de l'*Ignorance*, son Pere, & en même tems son Epoux, aveuglé par l'age. Elle avoit à sa gauche l'*Orgueil* sa Mere, qui ornoit la tête de sa Fille d'une coeffure de papier qu'elle avoit déchiré elle-même. Près d'elle étoit sa Sœur l'*Opinion* au pied leger : elle a les yeux bandez, la tête dure, & pesante; & cependant elle est pleine de vivacité, & dans un mouvement perpetuel.

Il vit badiner autour d'elle ses Enfans, *le bruit* & l'*impudence*, la *stupidité* & la *vanité*, la *décision*, la *pedanterie*, &

& la *groſſiereté*. La Déeſſe avoit des griffes ſemblables à celles d'un chat. Sa tête, ſa voix, & ſes oreilles, repreſentoient celles d'un Ane: & ſa prunelle étoit tournée en dedans, comme ſi elle ne ſe plaiſoit qu'à ſe conſiderer elle même. Elle avoit pour nourriture les écoulemens de ſa propre bile, & ſa ratte étoit d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'elle cauſoit une élevation, de ce côté de ſon corps, égale à une mamelle de la prémiere grandeur. Sur le dehors de cette eſpece de boſſe, il y avoit pluſieurs *bouts*, que quelques monſtres afreux venoient ſucer, avec une grande avidité, & ce qu'il y a de difficile à concevoir, c'eſt que cette ratte prodigieuſe ſe rempliſſoit de nouveau, plus vite que ces monſtres n'étoient capables de la vuider. *Déeſſe*, lui dit *Momus*, *à quoi ſongez vous? Avez-vous le cœur de vous plonger ici dans l'indolence, dans le tems que vos chers Adorateurs, les* Modernes, *vont entrer dans une cruelle Bataille? Que dis-je? Peut-être dans cet inſtant même tombent-ils déja ſous le glaive redoutable de leurs fiers ennemis. Quel homme voudra à l'avenir dreſſer des autels, & faire des ſacrifices, à l'honneur de nos Divinitez? Hâ-*

*Hâtez-vous Déeſſe, précipitez votre vol vers l'*Ile Britannique, *& prévenez, s'il eſt poſſible, la deſtruction de nos favoris; tandis que je remplirai tout l'Olympe de brigues, & que je ne négligerai aucun artifice, pour mettre les Dieux dans notre parti.*

Momus, s'étant expliqué de cette maniere, ne s'arrêta pas pour atendre une reponſe; mais, il livra la Déeſſe à ſes propres réfléxions. Furieuſe, elle ſe leve précipitamment; &, comme il eſt ordinaire dans ces ſortes de cas, elle évapore ſa colere dans le Soliloque ſuivant.

C'eſt moi, qui donne la Sageſſe aux Enfans & aux Idiots. Par mon ſecours, les Fils ſont plus habiles que leurs Peres; par moi, les Petits-Maîtres deviennent profonds Politiques, & les Ecoliers Arbitres de la Philoſophie; par moi, des Sophiſtes diſputent & décident ſur les profondeurs des Sciences; les beaux-Génies des Cafez, inſpirez par moi, ſavent corriger le ſtile d'un Auteur, & développer ſes moindres mepriſes, ſans entendre, ni ſon ſujet, ni ſon langage. Animez de mon Eſprit, les jeunes gens dépenſent leur jugement, comme ils dépenſent leur heritage, avant que

d'en

*d'en avoir la poſſeſſion. C'eſt moi, qui ai arraché à l'Eſprit & à l'Erudition l'Empire, qu'ils exerçoient ſur la Poëſie, & qui ai ſu me placer & me maintenir ſur leur Trône... Et un petit nombre d'*Anciens *ſeditieux oſera ſe ſoulever contre mon pouvoir deſpotique? Allons, chers Auteurs de mes jours, chaſſez pour un moment l'indolence de la vieilleſſe, qui vous accable; venez, mes Enfans cheris, & vous ma charmante Sœur; montons ſur mon Char, & volons au ſecours des* Modernes, *qui ſe ſont devouez abſolument à mon ſervice, & qui dans ce même moment s'ocupent à m'offrir une* Hecatombe, *dont l'agréable odeur frape déja mes narines.*

Elle dit; & ſe jettant rapidement ſur ſon Char tiré par des Oiſons aprivoiſez, elle vole par deſſus une grande étenduë de Païs, en répandant ſes influences partout où elle les croïoit néceſſaires. Elle arriva bientôt à ſon Ile cherie; &, en perçant l'Atmoſphere épais qui en couvre la Capitale, elle répandit ſes faveurs les plus précieuſes ſur ſes deux Seminaires de *Gresham* & de *Covent-garden* *.

Elle

* Aſſemblées de Beaux-Eſprits & de Savans modernes.

Elle aprocha juſtement de la plaine fatale de la Bibliotheque de *St. James*, dans le tems que les deux Armées alloient ſe choquer avec fureur. Elle y entra avec tout ſon train ſans être apperçûë, & ſe perchant ſur une planche alors deſerte, mais habitée autrefois par une Colonie d'*Illuſtres* du prémier rang, elle s'occupa pendant quelques momens à obſerver la poſture des deux Armées.

Auſſi-tôt, la tendreſſe maternelle commença à troubler ſon imagination, & à remplir ſon cœur des paſſions les plus vives. A la tête d'une Troupe d'Archers modernes, elle vit ſon Fils *Wotton*, pour lequel les Parques filoient une trame trop courte : tels étoient les ordres de la deſtinée. Ce jeune Heros devoit la naiſſance aux embraſſemens derobez de la Déeſſe & d'un Pere de race mortelle. Elle cheriſſoit ce fruit de ſes amours clandeſtins plus que tous ſes autres Enfans, & elle reſolut d'aller verſer dans ſon ame la valeur & l'allegreſſe; mais, avant que d'en aprocher, elle trouva bon, ſelon la noble coutume des Divinitez, de changer ſa figure, de peur que l'éclat de ſa Majeſté n'éblouit les yeux

yeux mortels du Heros, & ne lui ota l'uſage de tous ſes autres ſens. Elle ramaſſa toute ſa perſonne divine dans les bornes étroites d'un volume in Octavo. Sa peau devint blanche & aride, & tout ſon corps ſe fendit & ſe ſepara en cent & cent pieces †, comme la ſechereſſe de l'été ride la ſurface de la terre alterée. Sa Chair ſe convertit en Carton, & ſes Membranes en Papier. Ses Enfans y verſérent adroitement une décoction de noix de galle & de ſuïe, en guiſe de Lettres. Sa ratte ſe repandit par tout; la peau, qui l'avoit couverte auparavant, continua à la couvrir, & ſa voix reſta ce qu'elle fut autrefois.

Sous ce déguiſement elle avança vers les Modernes, en tout ſemblable au divin *Bentley*, uni à ſon Fils *Wotton* par les liens les plus étroits de la ſainte Amitié. *Brave Wotton*, dit la Déeſſe, *pourquoi nos Troupes ſe tiennent-elles ici dans l'inaction ? Pourquoi conſument-elles leur vigueur dans l'indolence ? Faut-il qu'elles perdent lachement la Gloire qui les atend dans cette grande journée ? Courage, précipitons nos pas vers les Chefs de nos*

† Les feuilles d'un Livre.

nos Troupes, pour leur conseiller de donner au plûtôt le signal de la Bataille.

Ayant parlé ainsi, elle saisit le plus afreux de ces monstres qui s'enflent du suc de sa ratte, & le lui jetta dans la bouche d'une maniere invisible. Dans le même moment, les yeux du Heros s'enflent ; les prunelles semblent lui sortir de la tête ; elles ne lancent que des regards furieux ; des nuages noirs & épais couvrent son cerveau, où le monstre, qui s'y étoit glissé, avoit fait des ravages épouvantables. Peu contente encore du secours, qu'elle venoit de lui donner, la Déesse ordonna à deux de ses Enfans *Stupidité* & *Grossiereté*, de suivre par-tout les pas du Guerrier, & de l'assister dans toutes les rencontres. Aïant pris de cette maniere tout le soin possible de sa chere *Progeniture*, elle s'évanouit dans un brouillard, & le Heros la reconnut pour la Déesse sa Mere.

L'Heure fatale étant enfin arrivée, le combat s'engagea ; mais, avant que d'oser entreprendre d'en raporter les évenemens differens, & les revolutions merveilleuses, je dois, à l'exemple de plusieurs autres fameux Auteurs, demander

der aux Dieux cent langues, & autant de plumes. Encore n'y en auroit-il pas aſſez, pour executer, comme il faut, une pareille entrepriſe.

Dis-moi, Déeſſe qui préſide ſur l'Hiſtoire, dis-moi, qui fut le premier qui s'avança au milieu du champ de Bataille.

Paracelſe, étant à la tête de ſes Troupes, aperçut *Galien* dans l'aîle qui lui étoit opoſée. Il ſaiſit un *javelot noüeux*, & le lui lance avec une force preſque ſurnaturelle. Le vaillant Ancien le reçoit ſur ſon bouclier, & la pointe ſe briſe dans la ſeconde doublure, faite du cuir d'un puiſſant taureau. . . . .

. . . . . .

Hic pauca deſunt. . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ils portérent leur Chef dangereuſement bleſſé dans ſon Char.

. . . . . .

Deſunt nonnulla. . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ariſtote voïant *Bacon* †, qui ſe pouſſoit

† C'eſt ce fameux Chancelier d'Angleterre.

ſoit dans la plaine d'un air furieux, place ſur ſon arc une fleche bien acerée ; il aproche la fatale corde juſqu'à ſa tête ; la fleche aîlée fend l'air avec la rapidité de la foudre ; elle manque le brave Moderne, & vole par-deſſus ſa tête en ſiflant, mais elle frape le grand *Des-Cartes*. La pointe trouve le défaut de ſon caſque ; elle perce le cuir, qui l'atache, & lui entre dans l'œil droit. La violence de la douleur fait pirouetter, le vaillant *Archer*, comme une tempête agite les branches d'un jeune ſapin. Il accuſe les aſtres de ſa deſtinée, juſqu'à ce que la mort, comme une étoile d'une force ſuperieure, l'envelope dans ſon tourbillon.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . *Ingens hiatus hic in M S.* . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Homere parut alors à la tête de la Cavalerie, monté ſur un Cheval fougueux, que le Cavalier lui-même avoit de la peine à gouverner, mais dont un autre mortel n'oſeroit aprocher ſeulement. Il

ſe

ſe jette au milieu des rangs les plus ſerrez des ennemis, & renverſe tout ce qui s'opoſe à ſon paſſage, comme un tourbillon d'eau, pouſſé par un ouragan, abat une foible digue qu'on lui opoſe. Raconte-moi, Déeſſe, qui fut le prémier qui tomba ſous ſa main foudroïante, & qui fut le dernier qui eut la gloire de perir par ſes armes invincibles. *Gondibert* eut la temerité de vouloir l'arrêter. Ce Guerrier, couvert d'une Cuiraſſe peſante, montoit un foible Hongre, moins fameux par ſon agilité, que par la docilité qu'il montroit en ſe mettant à genoux toutes les fois que ſon Maître vouloit monter ou deſcendre. Il avoit fait vœu à la Guerriere *Pallas* de ne pas quitter le Champ de Bataille, avant que d'avoir dépouillé *Homere* de ſes armes. Inſenſé ! il ne connoit pas celui qui les porte, il n'a pas la moindre idée de ſa force. *Homere* le renverſe avec ſon cheval dans la pouſſiere, où il eſt foulé aux pieds des Courſiers. Saiſiſſant enſuite une puiſſante lance, il abat *Denham*, un Moderne plein de courage: il étoit deſcendu d'*Apollon* du coté paternel; mais, ſa Me-

re

re étoit de race mortelle §. Le Dieu en prend la partie celeſte, & en fait une étoile; mais, ce qu'il y avoit de terreſtre dans ce malheureux Heros ſe vautre à terre dans ſon propre ſang.

Tandis que le cheval d'*Homere* tue *Weſtley* * d'un coup de ſon pied nerveux, le Guerrier lui-même ſaiſit *Perrault*, l'arrache de deſſus ſon cheval, le jette contre *Fontenelle*, & du même coup il leur fait ſauter la cervelle à l'un & à l'autre.

A l'aile gauche, *Virgile* parut à la tête de la Cavallerie, vétu d'armes d'un éclat extraordinaire, & admirablement bien proportionnées à ſes membres. Il preſſoit les flancs d'un puiſſant Courſier gris-pommelé, qui marchoit d'un pas lent, mais dont la lenteur n'étoit qu'un effet de fierté & de vigueur †. Ce Heros jetta les yeux ſur l'Eſcadron qui lui étoit opoſé, impatient d'y découvrir un objet digne de ſa valeur

§ Denham, Poëte aſſez fameux, mais qui a des endroits très-foibles. C'eſt pour cette raiſon qu'on lui donner une Mere mortelle, & *Apollon* pour Pere.

* Poete mépriſable.

† Le Caractere de *Virgile* moins fougueux & plus exact qu'*Homere*.

leur. Bientôt il vit ſur un Hongre d'une taille monſtrueuſe un Guerrier ſortir des Eſquadrons les plus épais de l'Armée ennemie. Il avançoit lentement, mais avec un bruit effroïable. Son cheval vieux & maigre conſumoit la lie de ſes forces dans un grand trot, qui, ſans faire beaucoup de chemin, faiſoit réſonner les armes du Cavalier, de la maniere la plus terrible.

Deja les deux Guerriers s'étoient aprochez juſqu'à la portée du javelot, quand l'inconnu demanda une tréve, & fit ſigne, qu'il ſouhaitoit de parler à ſon illuſtre ennemi. Il leve auſſi tôt la viſiere de ſon caſque, au fond duquel on aperçut à peine un viſage, qui, après un long examen, fut enfin reconnu pour celui de *Dryden*. A ce ſpectacle, le brave Ancien parut ſaiſi d'étonnement; car, le caſque avoit neuf fois plus de volume que la tête*, qui, dans cet enfoncement, avoit l'air d'une ſouris placée ſous un dais, ou du front ridé d'un vieux Petit-Maître enterré dans le vaſte contour d'une Perruque quarrée. La voix

* Stile magnifique de Dryden, qui cache un Sens fort mince.

voix de ce Champion répondoit à ſon viſage; le ſon en étoit maigre & foible. Il fit une longue Harangue, pour s'inſinuer dans l'eſprit de ce bon Ancien; &, par une longue ſuite de Généalogies, il lui fit paroître avec évidence, qu'ils étoient unis enſemble par les liens reſpectables du ſang. Il propoſa enſuite un troc d'armes, comme une marque éternelle d'*Hoſpitalité* entre eux.

Virgile y conſentit; car, une Divinité ennemie vint, d'une main inviſible, répandre devant ſes yeux un noir brouillard; & il donna des armes d'or, de la valeur de cent Bœufs, pour des armes de fer mangées par la rouille *. Il eſt vrai, que cette Cuiraſſe brillante convenoit encore moins aux foibles membres du Moderne, que celle qu'il venoit de quitter.

Ils convinrent enſuite de faire un échange de leurs chevaux; mais, quand *Dry-*

* *Dryden* a traduit *Virgile*; &, en troquant, pour ainſi dire, ſon Eneïde Angloiſe contre l'Original, il donne des armes de Fer contre des armes d'Or. Cet endroit eſt une Imitation d'un Paſſage d'*Homere*, où *Glaucus* troque ſes armes d'Or contre les armes d'Airain de *Diomede*.

Dryden voulut monter celui de *Virgile*, il fut effrayé ; une sueur froide. . .

. . . . . .
. . . . . *alter hiatus in*
. . . . . *MS.* . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Lucain poussa au devant de son Escadron, lachant la bride à un cheval plein de feu & d'une beauté parfaite, mais si indocile, que souvent n'obéissant point à la main de son Maitre il le portoit à travers la Campagne, comme s'il avoit pris le mords aux dents *. Il fit un carnage terrible, dans la Cavalerie ennemie ; & il auroit détruit des Troupes entieres, si *Black-more* †, fameux Moderne, ne s'étoit jetté au devant de lui, pour empêcher la destruction totale de son Escadron. Ce fier Guerrier lança à *Lucain* un javelot, qui, bien que dardé d'u-

* Par les *Chevaux* il faut entendre le Génie ou l'Imagination des Auteurs. *Lucain* a le Génie beau ; mais, il n'est pas assez judicieux, pour en retenir toujours la fougue.

† Poëte estimé : il a fait un Poëme de la Création du Monde, où il détruit les Principes de *Lucrece*.

d'une main vigoureuſe, ne parvint pas juſqu'au but, mais entra bien avant dans la terre *. Le Heros ancien lance ſon javelot à ſon tour; mais *Eſculape*, caché dans un nuage, détourne la pointe terrible du corps de ſon favori. *Brave Moderne*, dit Lucain, *je vois que quelque Divinité vous protege, car, jamais mon bras ne m'a trompé de cette maniere. Mais, que peut un foible mortel contre une Divinité? Ne pouſſons pas le combat plus loin, & donnons-nous des preſens mutuels.* Là-deſſus, il donna à ſon ennemi une paire magnifique d'Eperons; & *Black-more* lui fit preſent d'une Bride très-artiſtement faite †. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . *Pauca deſunt*

. . . . . .

Creech; mais, la Déeſſe *Stupidité* ſe ſervit d'un nuage, auquel elle donna la

* L'Auteur veut indiquer ici, que *Black-more* n'a pas dans l'Eſprit aſſez de force & d'élevation.

† Rien n'eſt plus ingenieux que ce Paſſage. *Lucain* manque d'Exactitude & de Juſteſſe: *Black-more* n'a pas aſſez de Feu de Vivacité. *Lucain* reçoit une *Bride*, & il donne à ſon Antagoniſte des *Epérons*.

la figure d'*Horace* ; & elle le plaça devant le Moderne, dans la posture d'un fuïard §. Le Guerrier, charmé d'entrer en combat avec un ennemi qui lui tournoit le dos, poursuivit cette vaine image, avec vigueur, en l'accablant de menaces, jusqu'à ce qu'elle l'eut conduit jusqu'à la *Ferme paisible* de son Pere *Ogleby* *, par lequel il fut desarmé, & placé sur un lit, pour se refaire de la fatigue de cette journée.

Pindare tua . . . . & . . . . , & *Oldham*, & l'Amazone *Afra* au pied leger †. Il n'alloit jamais à l'ennemi, en ligne directe,

§ *Creech* a passé pour un fort bon Poëte. Il s'étoit acquis de la reputation par une Edition Latine de *Lucrece*, & sur-tout par une Traduction du même Auteur, qui fut admirée de tous ses Compatriotes. Encouragé par ce succès, il entreprit de traduire *Horace* en Vers Anglois. N'y aïant pas réüssi, il se pendit de desespoir.

* Il a traduit Homere & Virgile. L'Auteur l'apelle le Pere de *Creech*, parce qu'il a écrit avant lui. Par la *Ferme paisible* d'Ogleby, on entend le *Tombeau*.

† C'est indubitablement quelque Dame Angloise, qui s'est mêlée de faire des *Odes* : il s'en est trouvé plus d'une en Angleterre ; & j'ignore qui est celle que l'Auteur a ici en vue.

te; mais, caracollant avec une agilité étonnante †, il fit un terrible carnage parmi la Cavalerie legere de l'Ennemi. Quand *Cowley* remarqua ſes grandes actions, le ſang lui bouillonna dans les veines, & ſon cœur genereux s'anima d'un feu nouveau. Il pouſſa ſon Courſier vers le fier Ancien; &, imitant ſes Détours, & ſes Caracolles, autant que la vigueur de ſon Cheval & ſon habileté le lui permettoient, il s'en aprocha bientôt de la longueur de trois javelots. *Cowley* darda ſa lance le prémier; mais, il manqua ſon ennemi, & le javelot tomba ſans effet aux pieds des Chevaux. Alors *Pindare* ſaiſit un dard ſi grand, & d'une peſanteur ſi prodigieuſe, qu'à peine dix Cavaliers, tels que notre âge les produit, ſeroient capables de le lever de terre. Cependant, il le lança ſans peine; & la *poutre*, dirigée d'une main ſure, auroit indubitablement accablé le Moderne, s'il n'avoit pas heureuſement opoſé au coup le Bouclier qu'il avoit reçû de ſa Mere *Venus* §.

Là-

† Le beau Deſordre qu'on admire dans les Odes de *Pindare*.

§ Cowley a brillé ſur-tout dans ſes Odes amoureuſes.

Là-dessus, les deux Heros mirent l'Epée à la main; mais, le Moderne étoit dans un tel desordre, qu'à peine étoit-il le maître de ses actions. Le bouclier échapa de ses doits tremblants. Trois fois il voulut fuir, & trois fois son ennemi lui coupa le passage. A la fin, il fit ferme; &, levant vers son ennemi ses mains suppliantes, *O Pindare, semblable à un Dieu*, lui dit-il, *épargnez ma vie; & soiez le Possesseur de mon Cheval, & de mes armes. Mes Amis ne manqueront pas de vous donner une rançon considérable, quand ils sauront que je suis en vie, & votre Prisonnier.*

Pindare lui répondit ainsi: *Que ta rançon reste avec tes Parens; ton cadavre va servir de proye aux Chiens, & aux Vautours.* Il dit, &, levant son épée invincible, il separa, d'un coup afreux, le Corps de son ennemi en deux parties: l'une tomba à terre toute palpitante, exposée aux pieds des Chevaux; & l'autre fut emportée au travers de la plaine par le coursier effraïé. *Venus* la prit, elle la lava sept fois dans l'Ambroisie, & la frotta trois fois d'une branche d'Amarante. Aussi-tôt, le cadavre mutilé prit la figure d'une co-

lombe, & la Déeſſe l'attela à ſon Char. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . *Hiatus valdè deflendus*
. . . . . *in MS.* . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le Char du blond Phébus penchoit déja vers la Mer, & les forces des Modernes ſembloient ſe préparer à la retraite, quand, d'un Bataillon épais de leur Infanterie péſamment armée, ſortit un Capitaine dont le nom étoit *Bentley*, le mortel le plus difforme d'entre tous les Modernes. Il étoit grand ſans taille, épais ſans force & ſans proportion: ſes armes étoient un amas de mille piéces incapables d'être jointes enſemble avec exactitude. Quand il marchoit, elles donnoient un ſon affreux & ſec, ſemblable à la chute d'un morceau de plomb, qu'une tempête précipite du haut d'un Clocher. Son caſque étoit d'un fer tout rouillé; mais, la viſiere étoit d'un Airain, qui, empoiſonné par ſon haleine, s'étoit changé en *couperoſe*. Quand le Guerrier étoit haraſſé par le travail,

vail, ou agité par la colere, on lui voïoit découler des levres une espece d'encre d'une nature très-maligne. De sa main droite il saisit un Torchon ; &, pour ne pas manquer d'armes offensives, il munit sa gauche d'un Vaisseau rempli d'Ordures *. Se trouvant de cette maniere armé dans les formes, il avança, d'un pas lourd & tardif, vers l'endroit, où les Chefs des Modernes consultoient ensemble. Quoi qu'ils fussent dans un terrible embaras, ils ne purent pas néanmoins s'empêcher de rire, en voïant ses jambes cagneuses, & son épaule haute, qui étoient exposées à la vuë, malgré ses Guêtres & sa Cuirasse forcées à prendre le pli de son corps.

Les Généraux de son Parti l'estimoient pour son talent d'*invectiver*, qui, lorsqu'il restoit dans certaines bornes, étoit souvent d'un très-grand service pour la cause commune, mais qui, dans d'au-

* Il en fait les armes de *Bentley*, parce que ce savant a un Talent particulier pour *effacer* les Ouvrages des Anciens ; je veux dire, pour leur ôter les Livres, qu'on leur a attribué de tout tems. Par le Vaisseau plein d'Ordures, il faut entendre les Invectives dont il accable ses *Antagonistes*.

d'autres occaſions leur faiſoit plus de mal que de bien. A la moindre offenſe, & quelques fois même ſans aucun motif, ſemblable à un Elephant bleſſé, il tournoit ſa fureur contre ſes Conducteurs mêmes.

Il étoit alors préciſement dans cette diſpoſition. Aigri de voir l'avantage du côté des ennemis, & mécontent de la conduite de tout le monde, hormis de la ſienne, il déclara à ſes Généraux, d'une maniere auſſi gracieuſe que ſoumiſe, qu'ils n'étoient qu'un tas de *Marauts*, *de Fous*, *de Fils de Chiennes*, *de Poules mouillées*, *de Têtes dures*, *& de Faquins deſtituez de Sens-commun. Si l'on m'avoit établi Generaliſſime*, continua-t-il, *les* Anciens, *ces Chiens préſomptueux*, *auroient été bientôt forcez à chercher leur ſalut dans la fuite. Vous reſtez ici, vous autres, les bras croiſez; &, quand moi, ou quelqu'autre vaillant* Moderne, *nous tuons quelque ennemi, d'abord vous vous en appropriez les dépouilles : mais, ſoïes ſurs, que je ne marcherai pas, ſi vous ne me jurez tous, que vous m'accorderez la poſſeſſion tranquille des armes de tous ceux que je ferai Priſonniers, ou que j'enverrai dans le noir Tartare.* Quand il eut parlé de cette ma-

maniere, *Scaliger*, lui jettant un regard mépriſant: *Miſerable Babillard*, dit-il, *unique Admirateur de ton propre Merite, ſache que dans tes invectives, il n'y a, ni eſprit, ni prudence, ni verité: la malignité de ton temperamment paſſe les bornes de la nature même; ton érudition te rend plus barbare, & les humanitez plus inhumain. Par ton Commerce avec les Poëtes, tu n'as attrapé que plus de baſſeſſe & de ſtupidité; tout ce qui civiliſe les autres hommes te rend farouche, & intraitable. La Cour t'a donné de la groſſiereté, & la converſation des gens polis t'a affermi dans la Pédanterie: d'ailleurs, tu és un poltron fieffé, s'il y en a un dans l'Armée. N'aïe pas peur qu'on t'envie le fruit de tes victoires; je te réponds, que toutes les dépouilles, que tu prendras, t'appartiendront: mais, je m'attends bientôt à voir ta vile Carcaſſe devenir la Proïe des Corbeaux & des Vers.*

Bentley n'oſa pas repliquer: mais, crevant de dépit & de rage, il ſe retira, dans la réſolution de faire parler de lui par quelque haute entrepriſe. Il prit pour ſon Compagnon d'armes ſon cher *Wotton*, & ils formérent enſemble le

deſſein de tomber ſur quelque quartier négligé du Camp ennemi. Ils marchent ſur les cadavres de leurs Amis maſſacrez; & enfin, par pluſieurs detours tortueux, ils parviennent tout tremblans aux Gardes avancées des *Anciens*. Ils jettent les yeux de tous cotez, pour voir s'ils ne découvriroient pas quelques Guerriers bleſſez, ou quelque Heros que la laſſitude ait enſevelis dans un profond ſommeil. Tels deux Chiens Domeſtiques, que leur Gourmandiſe naturelle & la Diſette de la maiſon aſſocient, ſe preparent, malgré leur lâcheté, à attaquer pendant les tenebres de la nuit le bercail de quelque riche Paſteur. La Lune, témoin de leur deſſein criminel, darde perpendiculairement ſes raïons ſur leurs têtes coupables. Quoique de tems en tems ils en découvrent le brillant viſage dans quelque Bourbier, ils n'oſent pas y aboïer; mais, taciturnes, & la queuë baſſe, ils avancent vers la proïe, d'un pas lent & circonſpect. L'un s'arrête, pour voir s'il ne découvre rien dans la plaine d'alentour; pendant que l'autre va reconnoître par-tout, eſperant trouver à quelque diſtance du bercail les membres de quelqu'agneau à demi devoré,

ré, reſtes mépriſables des Loups affamez, ou des Corbeaux ſiniſtres.

Avec la même crainte, & la même circonſpection, marchoit ce couple de tendres Amis, quand de loin il découvrit deux Cuiraſſes brillantes ſuſpenduës à un Cheſne, & près de-là leurs Poſſeſſeurs enſevelis dans un agréable ſommeil. Les deux Amis décidérent par le ſort, à qui cette entrepriſe tomberoit en partage; & la deſtinée ſe déclara pour *Bentley*. Il ſe met auſſi-tôt en marche : devant lui vont la confuſion & l'étonnement; l'horreur & la fraïeur ſuivent ſes pas. Quand il fut tout près du butin, il vit *Phalaris* & *Æſope* *, deux Héros de marque parmi les Anciens, profondement endormis. Il bruloit d'envie de les dépêcher l'un & l'autre, & déja il ſe préparoit à lancer vers la poitrine de *Phalaris* ſon redoutable *Torchon* attaché à une longue perche : mais, la Déeſſe *Fraïeur* retint ſon favori entre ſes bras glacez; &, voïant le danger qui menaçoit ſes jours, elle le força à ſe retirer au plus vite. Dans le même moment, les deux Guerriers, ſans ſe reveiller, ſe tourne-

* Voïez l'Avertiſſement du Libraire.

nerent avec impetuosité; le mouvement de leurs corps répondant aux images trompeuses qui les amusoient pendant le sommeil. *Phalaris* songeoit qu'un vil Poëtereau l'aïant satirisé, il l'avoit enfermé dans son Taureau d'airain, où le malheureux rempliſſoit l'air de ses meuglemens. Pour *Æsope*, il révoit qu'il étoit étendu à terre avec d'autres Chefs des *Anciens*; & qu'un Ane, s'étant détaché, les fouloit aux pieds, & les ataquoit par des ruades redoublées. Le divin *Bentley*, effraïé du mouvement involontaire de ces deux Capitaines, n'osa rien entreprendre contre eux: il se contenta de saisir leurs armes; & il se retira, pour aller rejoindre son cher *Wotton*.

Ce jeune Heros, cependant, avoit traversé les Campagnes, pour chercher quelque Avanture digne de lui. Il parvint à la fin au bord d'un petit ruisseau, dont la source n'étoit pas éloignée. Les mortels l'apellent *Hypocrene*. Il s'y arrêta; &, pressé de la soif, il voulut l'apaiser dans ce cristal liquide. Trois fois ses mains portérent l'eau sacrée à sa bouche, & trois fois elle s'écoula à travers ses doits. Il se jette à terre, pour ne plus tromper sa cruelle soif; mais, ses levres

vres n'avoient pas encore baisé cette onde pure, quand *Apollon* arriva près de-là. Ce Dieu plaça son bouclier entre la source & le *ruisseau*; & *Wotton*, plongeant sa tête jusqu'au fond, ne se remplit la bouche que d'une bouë épaisse.

Quoiqu'aucune fontaine de l'univers n'ose comparer la pureté de ses eaux, avec celle de ses ondes sacrées, il ne laisse pas d'y avoir au fond une espece de sediment de limon & de bouë *. *Jupiter* a donné cette qualité à *l'Hypocrene*, à la priere d'*Apollon*, afin que la punition fût toute prête pour ceux, qui oseroient y toucher d'une bouche impure; & pour les imprudens, qui se hazarderoient à s'y plonger trop avant.

Près de la source même, *Wotton* apperçut deux Heros d'entre les ennemis. Il ne reconnut pas le premier, mais il distingua clairement les traits de *Temple*, Général des Alliez des Anciens. Il étoit ocupé

a

* L'Auteur prétend ici turlupiner l'exacte Critique des Modernes, qui creusent trop dans la Poësie des Anciens, & qui l'examinent avec beaucoup de rigueur par les Regles stériles du Bon-Sens.

à puiſer cette onde pure dans ſon caſque, & à la boire à coups redoublez. A cette vûë, *Wotton* ſentit ſes mains trembler, ſes genoux chancellerent, & cependant il ſe parla ainſi à lui-même : *O ! ſi je pouvois terraſſer ici ce Deſtructeur fatal de nos Troupes, quelle ne ſeroit pas ma réputation parmi nos Chefs ! Mais, de l'ataquer de front, d'opoſer poitrine à poitrine, bouclier à bouclier, lance à lance, quel Moderne oſeroit y penſer ſeulement ; car, il combat comme un Dieu :* Apollon, *ou la guerriere* Pallas, *ſe trouvent toûjours à ſes côtez. O ! ma Mere*, continua-t-il, *ſi la Renommée ne trompe pas les foibles mortels, en publiant que je ſuis fils d'une ſi grande Déeſſe, acordez-moi d'atteindre* Temple *avec ce javelot. Que le coup l'envoye ſur les rives du noir Cocyte, & que chargé de dépouilles je retourne triomphant à l'Armée que vous favoriſez.*

Les Dieux éxaucérent une partie de ſa priere, par l'interceſſion de ſa Mere & de *Momus* ; mais, un vent excité par la deſtinée diſſipa le reſte dans les airs.

Wotton ſaiſit ſon javelot, & après l'avoir branlé avec toute la force dont il étoit capable, & que ſa Mere augmentoit

toit encore, il le lance au Heros, qui ne s'y attend pas. Le dard perce l'air en siflant, parvient à peine jusqu'au baudrier du grand *Temple*, & tombe à terre comme un fardeau inutile. Le Heros ne sentit pas seulement que le javelot le touchoit : il ne l'entendit pas même tomber ; & *Wotton* auroit pu regagner ses Troupes, avec la gloire d'avoir lancé impunement son dard contre un Chef de cette reputation. Mais *Apollon*, courroucé de ce qu'un javelot, lancé par l'assistance d'une Divinité si infame, avoit profané les bords de sa fontaine, prit la figure d'un. . . . . Il aprocha d'une démarche lente du jeune *Boyle*, qui se trouvoit auprès de *Temple* : il lui montra le javelot & le Moderne, qui avoit eu l'audace de le jetter ; & ordonna au jeune Guerrier d'en prendre une promte vengeance.

Boyle, couvert d'Armes, que les Habitans du haut Olimpe lui avoient données d'un commun acord, avance aussitôt sur l'ennemi tremblant, qui n'ose l'attendre de pied ferme. Tel un jeune Lion des plaines de la *Lybie*, que son Pere accablé d'âge envoïe à la chasse, ou pour chercher de la proïe, ou pour exer-

exercer sa vigueur, & pour augmenter ses forces, traverse d'une course impetueuse les Collines & les Vallons ; il souhaite avec ardeur de voir descendre des montagnes quelque Tigre carnassier, ou quelque Ours furieux. Par hazard, la voix importune d'un Ane sauvage choque l'oreille de l'animal magnanime. Quoique peu avide de tremper ses griffes dans un sang si vil, fatigué pourtant de ce bruit desagreable, que l'*Echo*, aussi peu judicieuse que le reste de son Sexe, repete avec plus de plaisir que le chant de *Philomele*, il se resoud à vanger l'honneur de la forêt ; &, d'un seul coup de ses griffes invincibles il déchire la Bête bruïante. Tel *Boyle* poursuivit *Wotton*, qui, fuïant devant lui, auroit souhaité d'égaler la rapidité du vent. Mais, accablé d'armes pesantes, & lourd de son naturel, il commença à rallentir sa course, quand il apperçut son cher *Bentley* chargé des dépouilles des deux Heros Anciens, dont la valeur étoit ensevelie dans le sommeil. *Boyle* le vit venir : &, remarquant d'abord le Casque & le Bouclier de son Ami *Phalaris*, que le jeune

jeune Heros avoit depuis peu poli & doré de ſes propres mains †, il s'anima d'une noble fureur; &, les yeux enflammez de colere, il laiſſa-là *Wotton*, pour ſe jetter ſur ce nouveau venu. Il deſiroit ardemment de vanger ſes Amis offenſez ſur tous les deux; mais, ils avoient pris leur fuite de differens cotez. C'eſt ainſi qu'une Femme ruſtique, à qui la quenouille fournit dans ſa cabane une maigre ſubſiſtance, ſi par hazard ſes oyes ſont répandus par le village, court tantôt d'un coté & tantôt de l'autre, pour forcer ces animaux vagabonds à rentrer dans la hute. Ils rempliſſent l'air de leurs cris, ſe jettent dans la Campagne, & en remuant leurs aîles ils s'efforcent à rendre leurs corps plus legers pour leurs pieds chancellans. C'eſt ainſi que *Boyle* pourſuivit; c'eſt ainſi que ce Couple d'Amis ſe conduiſit dans leur fuite. Voïant à la fin, que leurs efforts étoient vains, ils ſe joignent courageuſement, s'arrêtent, & attendent le terrible ennemi. D'abord, *Bentley* lui lance un javelot de toutes ſes forces; mais,

† Voïez l'Avertiſſement du Libraire. *Boyle* avoit publié une nouvelle Edition de *Phalaris*.

mais, *Minerve* en aïant araché la pointe d'acier, au milieu de l'air, y en mit à la place une autre de plomb, qui, après avoir choqué le bouclier du Heros, tomba à terre toute émouſſée. Alors *Boyle*, prenant ſon tems avec beaucoup de juſteſſe, ſaiſit un dard d'une longueur & d'un poids extraordinaire; &, comme ce couple d'Amis étoit ſerré cote contre cote, il tourna du coté droit, & avec une force ſurnaturelle il lança le javelot fatal. *Bentley* voit aprocher ſa malheureuſe deſtinée : il couvre ſes cotés de ſes bras, dans l'eſperance de ſauver du moins ſon corps de ce coup terrible ; mais, la pointe entre, elle paſſe par les bras & par le flanc, & ne perd pas ſa force, avant qu'elle ait auſſi percé de part en part le vaillant *Wotton*, qui, voulant ſoutenir ſon ami expirant, partage ſon triſte ſort. Tel un habile Cuiſinier perce d'un ſeul coup de ſa broche aigue les corps d'une couple de cocqs de bruiere, dont les ailes ſont fermement atachées à leurs tendres flancs. De la même maniere la lance du divin *Boyle* traverſe les deux amis : ils tombent à terre avec un bruit horrible, unis dans leur mort, comme ils l'avoient été

été dans leur vie. Ils étoient tellement atachez l'un à l'autre, que, ne paſſant que pour un ſeul corps, ils auront ſauvé ſans doute la moitié du paſſage de l'avarice de *Caron*. Adieu, couple lié par les plus ſaints nœuds de l'amitié mutuelle ; adieu, *Oreſte* & *Pylade* de notre âge ; vous quittez un ſejour où peu d'amis vous reſſemblent. Si l'Eſprit & l'Eloquence ont encore quelque force, vous ſerez heureux, vous ſerez immortels. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . *Deſunt cætera.*

RE-

REFLEXION

SUR UN

BALAY.

Dans le goût des Meditations de Meſſire Robert Boyle.

COntemplez ce *Balay* jetté ignominieuſement dans un coin. Je l'ai vu autrefois dans un état floriſſant. Il ocupoit une place honorable dans une grande forêt. Il étoit plein de ſuc, couvert d'une verdure riante, & de rameaux épais. En vain l'induſtrie de l'homme veut combatre la nature, en atachant à ce trône deſeché l'ornement étranger de quelque branches fletries. Ce n'eſt tout au plus qu'un arbre renverſé, qui porte ſes branches vers la terre, & ſa racine en l'air.

l'air. Il eſt manié à préſent par les ſervantes les plus mauſſades, condamné à ſervir d'inſtrument à leurs viles occupations; &, par le ſort le plus capricieux, il eſt deſtiné à ſe ſalir, dans le tems qu'il nettoïe toute autre choſe. Uſé à la fin dans ce triſte ſervice, il eſt jetté dans la ruë, ou bien il eſt mis en piéces, pour allumer le feu. Quand je l'examine, je ſoupire, & je ne ſaurois m'empécher de me dire à moi-même: *Certainement, l'Homme mortel n'eſt qu'un Balay.*

La nature envoïe l'homme dans le monde, vif & robuſte, ſa tête eſt ornée de ſes propres cheveux, branches naturelles des *végétaux raiſonnables*, juſqu'à ce que la hache de l'intemperance coupe ces rameaux ſi gais & ſi riants, & le laiſſe un tronc déſeché. Alors, il a recours à l'Art; il ſe charge le front d'un vil amas de cheveux étrangers tous couverts de poudre; il en paroit fier, comme d'une dépouille glorieuſe. Si ce *Balay*, que nous voïons-là, vouloit ſe donner des airs ſur ce faiſſeau de branches, qui ne ſont pas de ſon cru, & qui ſont tous couverts de pouſſiere, quoi qu'elles ſervent peut-être à donner de

de la propreté à la chambre de la plus belle Dame, ſa vanité ne nous paroitroit-elle pas ridicule, & mépriſable au ſuprême dégré ? Nous ſommes des juges également aveugles, de notre propre mérite, & des défauts d'autrui.

Mais, dira-t-on, un *Balay* eſt l'embleme d'un Arbre appuïé ſur ſa tête. Eh! je vous prie, qu'eſt-ce que l'homme, qu'une créature toûjours tournée ſens deſſus deſſous? Ses facultez animales ont toujours le deſſus ſur ſa raiſon; ſa tête eſt placée où devroient être ſes pieds, elle ſe vautre toujours dans la terre. Avec tous ces défauts, il veut être le Réformateur general des erreurs & des vices, il fouille continuellement dans tous les égouts de la nature, il met en lumiere des villenies cachées, il excite une épaiſſe pouſſiere où l'on n'en voïoit point auparavant, & en même tems il ſe plonge dans les ordures, dont il veut débaraſſer les autres. Ses derniers jours ſont conſumez dans l'eſclavage des femmes, & d'ordinaire de celles, qui le meritent le moins, juſqu'à ce qu'uſé juſ-

juſqu'au bout, comme ſon Frere le *Balay*, il ſoit chaſſé de la maiſon, à moins qu'il n'ait dequoi allumer un feu, auprès duquel les autres s'échauffent. †

† C'eſt ici une Satyre des Vieillards amoureux, qui, comme on dit, donnent les Violons, pour faire danſer les autres.

PENSÉES DETACHÉES,

MORALES

ET

DIVERTISSANTES.

1. NOus avons juſtement autant de Religion, qu'il nous en faut, pour nous haïr les uns les autres ; nous n'en avons pas aſſez, pour nous porter à la tendreſſe mutuelle.

2. Quand nous réfléchiſſons ſur les évenemens paſſez, les *Guerres*, les *Emeutes*, les *Negociations*; nous nous étonnons de ce que les hommes ſe ſont donné tant de mouvemens, pour des choſes ſi paſſagéres : ſi nous conſiderons le tems préſent, nous voïons préciſement la même humeur intrigante, qui

qui s'occupe ſur les mêmes Evenemens; & nous ne nous en étonnons point du tout.

3. L'Homme ſage tire des conjectures & des concluſions de l'examen de toutes les circonſtances des choſes; mais, le moindre incident, qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir, eſt capable de donner aux affaires, des tours ſi peu attendus, & traine après lui des revolutions ſi ſurprenantes, que le ſage eſt ſouvent auſſi peu en état de juger des évenemens, que l'homme du monde le plus ignorant, & le moins expérimenté.

4. L'Eſprit déciſif eſt une excellente qualité pour les Prédicateurs & pour les Avocats, parce que celui qui veut *obtruder* ſes penſées & ſes raiſons à une multitude, n'en peut perſuader les autres, qu'à proportion qu'il en paroit fortement convaincu lui-même.

5. Comment peut-on s'atendre à voir les hommes recevoir de bonne grace les Conſeils qu'on leur donne ſur leur con-

 duite,

duite, quand on les voit rejetter avec dédain les avertiſſemens qui regardent un danger préſent qui les menace.

6. J'ai oublié, ſi parmi les choſes qui ſont perduës ſur la Terre, & qui ſe conſervent dans la Lune, *Arioſte* met les *Conſeils*; il auroit du les y placer auſſi bien que le *Tems*.

7. Le ſeul Prédicateur, dont on profite, c'eſt le Tems. Il nous donne préciſement le même tour d'eſprit, que les gens d'âge ſe ſont efforcez en vain de nous inſpirer.

8. Quand nous deſirons ou recherchons certaines choſes, notre ame ne s'attache qu'à leur face lumineuſe, & riante: quand nous les poſſedons, nous ne les conſiderons, que de leur coté ſombre & ténébreux.

9. On remarque dans une verrerie, qu'un artiſan, qui jette quelques poignées de charbons froids dans le feu, ſemble l'étouffer; mais, un ſeul moment après, la flamme ſe ranime, & prend une nouvelle vigueur. Ce Phenomene peut être

être une Emblême juſte de l'utilité des paſſions, qui, judicieuſement atiſées, ſemblent traverſer les operations de l'ame, quoique dans le fond elles l'empêchent de tomber dans une langueur lethargique.

10. Il ſemble que certaines gens croïent que la Religion eſt tombée en enfance, & qu'elle doive ſe nourrir de *Miracles*, comme du tems qu'elle étoit encore au *Berceau.*

11. Tous les accès du plaiſir ſont contrebalancez par un degré égal de chagrin, & de douleur; celui, qui s'y abandonne, reſſemble à un prodigue, qui dépenſe pendant l'année courante la moitié du revenu de celle qui ſuit.

12. Les derniers jours de l'homme ſage ſe paſſent entierement à ſe guerir des folies, des préjugez, & des fauſſes opinions, qu'il a contractées dans ſa jeuneſſe.

13. Si un Auteur veut ſavoir, par quelles routes il ſe rendra agréable à la poſterité; qu'en examinant les Livres

nos Prédeceſſeurs, il prenne garde à ce qui l'y charme le plus, & à ce qu'il y regrette davantage.

14. Que les Grands Seigneurs ne ſoient pas les dupes des magnifiques Promeſſes des Poëtes. Il eſt certain qu'ils ne donnent l'Immortalité qu'à eux-mêmes. Nous admirons *Homere* & *Virgile*, & non pas *Achille* ou *Ænée*. Il en eſt tout autrement des Hiſtoriens : nos penſées s'occupent entierement des Evenemens, des Actions, des Perſonnes, dont ils nous parlent ; à peine avons-nous le loiſir de ſonger à celui qui nous les dépeint.

15. Une marque certaine qu'un homme, qui paroit avec éclat dans le Monde, eſt véritablement un grand Genie, c'eſt la Conſpiration, que tous les petits Eſprits trament contre lui.

16. Les perſonnes, qui poſſedent tous les avantages de la vie humaine, ſont dans un état, où un grand nombre d'accidens peuvent les troubler & leur donner du chagrin, & où peu de choſes ſont capables de leur donner du plaiſir.

17. Il

17. Il eſt ridicule de punir les Poltrons par l'Infamie: s'ils l'avoient crainte, ils n'auroient pas été poltrons. Le ſupplice qui leur convient, c'eſt la mort; puiſqu'il n'y a que la mort qu'ils craignent.

18. Les plus belles Inventions ſont trouvées d'ordinaire dans les ſiècles les plus ignorans; tels ſont *l'uſage de la Bouſſole*, *de la Poudre-à-canon*, *& l'Imprimerie*, qui ont été tirez des ténébres de l'Ignorance, par la Nation la plus ſtupide, les *A* . . . . . .

19. Une preuve, qui eſt ſeule capable de faire voir la fauſſeté de ce qu'on débite d'ordinaire ſur les ſpectres, & ſur les apparitions, peut être tirée de l'opinion generale, qui veut, que les Eſprits ne ſe montrent jamais, qu'à une ſeule perſonne à la fois. Si on explique ces paroles par une interprétation ſenſée, elles ne veulent dire, ſi-non qu'il arrive rarement, que dans une Compagnie il ſe trouve plus d'une perſonne hypocondriaque à un certain degré.

20. Je m'imagine qu'au jour du Jugement, il y aura peu de connivence pour les gens éclairez, qui auront manqué du coté de la Morale, & pour les ignorans qui auront failli du coté de la Foi. C'eſt ainſi que les avantages de l'habileté & de l'ignorance ſeront égaux. Je crois encore que quelques doutes, dans les habiles gens, & quelques vices, dans les ignorans, ſeront facilement pardonnez à la force de la tentation.

21. La valeur de pluſieurs circonſtances dans l'Hiſtoire eſt extrémement diminuée par l'éloignement des Epoques. Il y en a pourtant de très-petites en aparence, qui répandent un grand jour ſur les évenemens; & il faut un Eſprit très-judicieux dans l'Hiſtorien, pour en faire un bon choix.

22. Cet *Age Critique* eſt une Expreſſion devenue auſſi fort en vogue parmi les Auteurs, que ce *Siecle Corrompu* l'eſt parmi les Théologiens.

23. Il y a quelque choſe de comique, à obſerver les obligations, que le ſiecle pré-

préſent impoſe aux ſiécles futurs. *Les ſiecles futurs parleront de ce fait. C'eſt une affaire qui s'attirera l'attention de toute la poſterité.* On ne ſonge pas, que la poſterité ſera comme nous, & qu'elle n'emploïera ſon tems & ſes penſées, qu'aux choſes préſentes.

24. Le Camaleon, qui, ſelon les ſentimens des Naturaliſtes, ne ſe nourrit que d'air, a de tous les animaux la langue la plus deliée, & la plus vive dans ſes mouvemens.

25. Il arrive dans les Diſputes ce qui eſt ordinaire dans les Armées. Le Parti le plus foible étale des lumieres trompeuſes, & fait un bruit exceſſif, pour donner à l'ennemi une haute idée de ſes forces.

26. Quand quelqu'un en Angleterre eſt fait *Pair ſpirituel* du Roïaume, il perd ſon *Nom de Famille:* ſi quelqu'un devient *Pair temporel*, il perd ſon Nom de Batéme.

27. Certaines gens, ſous prétexte

d'extirper les préjugez, déracinent la vertu, la probité, & la religion.

28. Dans plusieurs Républiques bien reglées, on a eu soin autrefois de borner par des Loix les Possessions des Particuliers. Plusieurs fortes raisons y ont porté les Legislateurs ; une entr'autres, à laquelle on fait le moins d'attention. Quand on renferme les desirs des hommes dans certaines bornes, il arrive que, dès qu'ils ont acquis tout ce que les loix leur permettent de posseder, leur intérêt particulier n'ocupe plus leurs passions ; & ils sont obligez de leur donner pour objet l'interêt public.

29. L'Homme n'a que trois moïens de se vanger de la Censure du Public ; de la mepriser, d'user de répréfailles, & de se conduire avec tant de précaution qu'il n'y donne desormais aucune prise. On fait ostentation de la prémiere de ces methodes ; la derniere est presque impossible ; c'est la seconde qui a la vogue.

30. *Herodote* nous dit que, dans les païs froids, les Animaux ont rarement des

des *Cornes*; mais que, dans les païs chauds, ils en ont de fort grandes : on pourroit faire de cette remarque une application aſſez plaiſante.

31. Ceux qui ſont la ſatire la plus fine de tout ce qui regarde les Procès, ce ſont les Aſtrologues, quand, par les regles de leur Art, ils prétendent déterminer, quand ils ſeront finis, & à l'avantage de quel parti ils ſeront décidez. De cette maniere, il ſont dépendre tout le ſuccès de l'influence des étoiles, ſans avoir le moindre égard à la juſtice de la cauſe.

32. J'ai fort ſouvent entendu tourner en ridicule ce qui eſt dit dans les Livres *Apocryphes*, touchant *Tobie*, & ſon Chien qui le ſuivoit. Cependant, *Homere* s'exprime plus d'une fois de la même maniere à l'égard de *Telemaque*. *Virgile* dit encore quelque choſe de fort aprochant d'*Evandre*; & je m'imagine, que le Livre de *Tobie* eſt en partie écrit en vers.

33. J'ai vû des hommes, qui avoient d'excellentes qualitez, être d'un grand

ge pour les autres, & très-inutiles pour eux-mêmes. C'eſt ainſi qu'un quadran, placé au frontiſpice d'une maiſon, fait ſavoir quelle heure il eſt à tous les voiſins d'alentour, ſans rendre le même ſervice aux proprietaires, qui ſont dans la maiſon même.

34. Si quelqu'un avoit fait un Catalogue exact de toutes les opinions, qu'il a euës depuis ſon enfance juſqu'à ſa vieilleſſe, ſur l'*Amour*, la *Politique*, la *Religion*, & le *Savoir*, quel afreux Cahos de Contradictions n'y trouveroit-il pas ?

35. Nous ne ſavons rien de ce qui ſe fait dans le Ciel, mais nous ſavons ce qui ne s'y fait pas. *On ne s'y marie point, & l'on n'y donne point en mariage.*

36. Quand on obſerve le choix de nos Dames, & leur maniere de diſpoſer de leurs faveurs, on ne ſauroit que reſpecter la memoire de ces *Cavalles*, dont parle *Xenophon*. Tant qu'elles conſervoient leur *criniere*, c'eſt-à-dire leur beauté

&

& leur jeuneſſe, elles ne vouloient pas ſoufrir les careſſes d'un Ane.

37. La ſituation la plus miſerable, c'eſt d'être ſuſpendu entre l'Eſperance, & la crainte: c'eſt vivre dans une perpetuelle incertitude; c'eſt-là le triſte état auquel fut condamnée *Arachné* changée en Aragnée par *Minerve*. *Vive quidem, pende tamen, improba, dixit.*

38. Vouloir trouver le moïen de ſuppléer à ſes beſoins, en retranchant ſes paſſions, c'eſt ſe couper les pieds quand on a beſoin de ſouliers.

Les Médecins ne devroient point opiner ſur les matieres de Religion, par la même raiſon qui nous oblige, en *Angleterre*, de ne point admettre les Bouchers parmi les *Juges jurez*, quand il s'agit de la vie ou de la mort de quelqu'un *.

40. La

* On ſait peut-être, qu'en *Angleterre*, quand il s'agit de condamner quelqu'un à mort, on choiſit douze Perſonnes d'entre le Peuple, qu'on appelle

40. La raiſon, pourquoi il y a ſi peu de mariages heureux, c'eſt que la plûpart des jeunes Dames s'apliquent à faire des *Filets*, & non à faire des *Cages*.

41. Un homme, qui prête quelque attention aux objets qui frapent ſes yeux dans les ruës, trouvera les viſages les plus gais dans les caroſſes de deuil.

42. Rien ne rend un homme plus incapable d'agir avec prudence, qu'un deſaſtre accompagné de crime & d'infamie.

43. Le

pelle des *Jurez*, parce qu'ils font ſerment de juger ſelon leur conſcience. On leur expoſe le Fait dans toutes ſes circonſtances, & on le confronte avec les Loix du Païs. Enſuite, on les laiſſe enſemble, juſqu'à ce qu'ils ſoient tous du même ſentiment. On n'admet pas les Bouchers au nombre de ces *Jurez*, à cauſe de la cruauté qu'ils contractent par le Sang, qu'ils répandent journellement. L'Auteur ne veut pas, par une Raiſon ſemblable, qu'on permette aux Médecins de décider ſur la Religion, où il s'agit de la Vie & de la Mort éternelle; parce qu'il les conſidere comme les Bouchers du Genre-humain. D'ailleurs, l'habitude de voir ſoufrir des miſerables les rend durs: & la ſenſibilité eſt une excellente diſpoſition du cœur, pour adherer à la Religion.

43. Le pouvoir de la fortune n'eſt reconnu que par les miſerables. Les gens fortunez attribuent tout leur bonheur à leur *prudence*, *ou à leur merite.*

44. On s'acquite quelquefois des emplois les plus bas & les plus vils, par un principe d'Ambition. C'eſt ainſi qu'un homme qui *monte* eſt préciſement dans la même attitude, qu'un homme qui *rampe.*

45. Les Amis d'un mauvais caractere reſſemblent aux chiens, qui ſaliſſent le plus ceux à qui ils veulent marquer le plus de tendreſſe.

46. La cenſure eſt une taxe qu'un grand homme païe au public pour la ſuperiorité de ſes lumieres & de ſon merite.

ESSAY

DANS LE GOUT LE PLUS MODERNE

SUR LES

FACULTEZ DE L'AME,

EN FORME DE LETTRE.

MONSIEUR,

VOus êtes un si grand Amateur des Antiquitez, que je crois pouvoir supposer raisonnablement, qu'on ne sauroit que vous faire plaisir, en vous offrant quelque chose de nouveau. Irrité depuis long-tems contre ces petits Auteurs, qui, dans leurs Essays, & dans leurs Discours Moraux, se jettent dans les Lieux-communs, s'égarent loin de leur sujet, & cachent leurs Livres tout entiers sous les Citations les plus usées, j'ai reso-

resolu de faire un Essay debarassé de toutes ces Fautes, & propre à servir de modelle aux jeunes Ecrivains. Vous verrez ici des Pensées & des Remarques absolument neuves, des Citations ou aucun autre n'a touché seulement, enfin un sujet de la plus grande importance traité avec toute la methode & avec toute la clarté possibles. Cet Ouvrage m'a couté un tems considerable : je vous conjure de le recevoir & de le regarder comme le dernier effort de mon Genie.

Les Philosophes disent que l'Homme est un Microcosme, ou petit Monde en miniature, qui represente le grand dans toutes ses parties. Je suis encore persuadé, que le *Corps naturel* peut parfaitement bien être comparé au *Corps Politique*. Et si cette Comparaison est juste, comment est-il possible que les *Epicuriens* disent la verité, en soutenant que l'Univers a été formé par un concours fortuit d'Atomes ? Je serai prêt à embrasser leur opinion, quand je verrai les Lettres de l'Alphabet, jetées à tout hazard, former un Traité de Philosophie aussi savant qu'ingenieux. *Risum teneatis amici.* Hor.

Cette

Cette fauſſe opinion en doit de neceſſité produire pluſieurs autres, de la même maniere, qu'une mauvaiſe *digeſtion* eſt ſuivi d'autres digeſtions plus mauvaiſes.

Tout batiment, qu'on s'eforce à élever ſur une baze foible, doit crouler néceſſairement. C'eſt ainſi que les aveugles mortels ſont conduits d'erreur en erreur, juſqu'à ce qu'enfin, avec *Ixion*, ils embraſſent un Nuage, au lieu d'une Déeſſe, ou qu'avec le Chien de la Fable ils prennent la réalité pour l'ombre. Des opinions de cette nature n'ont aucune *cohérence*; mais, ſemblables à la terre & au fer, unis enſemble dans les pieds de la Statue de *Nabucodonozor*, elles doivent ſe ſéparer, & tomber en pieces.

J'ai lû dans un certain Auteur, qu'*Alexandre* pleura un jour, parce qu'il n'y avoit qu'un Monde à conquerir; & il auroit fort bien pu s'épargner ces larmes, ſi le concours fortuit des Atomes étoit capable de produire des Mondes. Auſſi, ce ſentiment ridicule eſt plus à la portée du vulgaire, cette Hydre à pluſieurs têtes, qu'à celle d'un Homme auſſi ſage qu'*Epicure*: & je croi fort, que

que les plus corrompues de sa Secte n'ont fait qu'emprunter le nom de leur illustre maître, pour donner cours à cette opinion impertinente; semblables au singe, qui se servoit des griffes du chat, pour tirer les chataignes des cendres chaudes.

Cependant, le premier pas qu'il s'agit de faire pour guérir un malade, c'est de bien connoître la nature de son indisposition: &, quoique la Verité soit difficile à trouver, parceque, selon le sentiment d'un Philosophe, elle demeure au fond d'un Puits, il n'est pas necessaire de se fermer les yeux de propos déliberé; & il me sera permis, j'espere, d'offrir ma pite au milieu d'un si grand nombre de personnes, qui me surpassent en Erudition. Quelquefois un Spectateur voit mieux les coups, que les Joueurs eux-mêmes. D'ailleurs, je ne croi pas, qu'un Philosophe soit obligé de rendre compte de tous les Phenomenes de la Nature, ou de se noïer avec *Aristote*, faute de savoir expliquer le flux & le reflux. Sa meilleure sentence n'est pas celle, à coup seur, qu'il s'apliqua à soi-même dans cette facheuse conjoncture: *Quia te non capio, tu capies me.* On peut

peut dire, qu'il fut dans cette occaſion le *Juge & le Criminel*, *l'Accuſateur & le Bourreau.*

Sa faute fut d'autant plus grande, que *Socrate* oſa bien avouer, qu'il ne ſavoit rien; lui, que l'Oracle avoit declaré le Sage par excellence.

Pour finir cette longue Digreſſion, je dirai qu'il me paroit auſſi clair qu'une Démonſtration d'*Euclide*, que la Nature ne fait rien en vain. Si nous étions capables de fouiller dans ſes tréſors les plus cachez, nous verrions, que le plus petit brin d'herbe, & les végétaux les plus mépriſables en aparence, ont leur utilité particuliere. Elle eſt ſur-tout admirable, dans ſes plus petites productions. Le moindre & le plus vil des inſectes en découvre le mieux l'*Art*, s'il m'eſt permis de parler ainſi, quoi qu'il ſoit ſur, que prenant plaiſir à varier ſes Ouvrages, elle laiſſe l'*Art* bien loin derriere elle, comme obſerve parfaitement bien un Poëte.

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

Il eſt vrai, que les differentes Opinions des

des Philoſophes ont répandu dans le Monde autant de maladies de l'ame, qu'il eſt ſorti de maladies du corps, de la Boëte de *Pandore*; avec cette difference pourtant, qu'elles n'ont pas laiſſé l'eſperance au fond.

Si la *Vérité* n'a pas quitté la Terre avec *Aſtrée*, du moins eſt-elle auſſi cachée, que la ſource du *Nil*; & l'on ne ſauroit la trouver que dans l'*Utopie*. Je ne prétends pas par-là avancer une propoſition injurieuſe pour les Sages de l'Antiquité: ce ſeroit une eſpece d'ingratitude; & celui qui apelle un homme ingrat le charge de tous les vices imaginables.

Ingratum ſi dixeris, omnia dicis.

Mais, quand je devrois paſſer pour un Auteur, qui aime à debiter des Paradoxes, j'oſerai ſoutenir, que ce qu'il y a de plus blamable dans les Philoſophes c'eſt l'*orgueil*. *Ipſe dixit*; en voila aſſez, pour obliger quelqu'un à s'atacher aveuglement à leurs idées. Quoique *Diogene* vecût dans un Tonneau, peut-être cachoit-il autant d'orgueil, ſous ſes Guenilles, que le Divin *Platon* ſous ſa Robbe ſuperbe.

On

On nous raporte de ce Philoſophe Cynique, que quand *Alexandre* le vint voir, & lui promit tout ce qu'il voudroit demander, il lui répondit ainſi: *Tirez vous d'entre moi & le Soleil, & ne m'otez pas ce que vous ne ſauriez me donner.* Et par-là il ſe montra auſſi extravagant, que cet autre Philoſophe, qui jetta toutes ſes richeſſes dans la Mer, en prononçant ces paroles remarquables. . . . . .

Quelle difference ne remarque-t-on pas entre cet Homme, & cet Uſurier, qui, étant averti que ſon Fils dépenſeroit tout ce qu'il avoit amaſſé, répondit: *Il ne trouvera pas plus de plaiſir à le prodiguer, que je n'en ai ſenti en l'accumulant.*

Ces ſortes de gens voïent les fautes d'autrui, & ſont aveugles pour leur propres défauts, qu'ils portent dans le ſac qu'ils ont derriere le dos. *Non videmus id manticæ, quod in tergo eſt.*

Je crains bien d'être cenſuré, pour la liberté de mes ſentimens, par ces *Momus* envieux, que les Auteurs adorent par un principe de crainte, comme les Indiens ſacrifient au Diable. Ils feront tous leurs efforts, pour donner autant

de

de playes à ma reputation, qu'on en voit à l'*image*, qui eſt placée au frontiſpice de l'Almanac.

Mais, je mépriſe leurs coups, & peut-être ces viles mouches voleront ſi long-tems autour de la chandelle, qu'à la fin elles y bruleront leurs aîles. Ils me le pardonneront bien, ſi j'oſe leur donner cet avis, & ſi je les prie de ne point invectiver contre des choſes, qui ſont au-deſſus de leur Sphere. Leurs critiques ridicules ne font que découvrir leur vile jalouzie, cette paſſion qui ſe déchire elle-même, & qui ſurpaſſe tous les tourmens inventez par les tyrans, dont la cruauté a été la plus ingénieuſe:

Invidiâ, Siculi non invenêre Tyranni
Tormentum majus. Juv.

Je ne crois pas me donner ici des airs, en aſſeurant mes Cenſeurs, & certains apprentifs Beaux-Eſprits, qu'ils ſont auſſi peu en état de juger de mes Ouvrages, qu'un homme né aveugle eſt capable de diſtinguer les couleurs. J'ai toûjours obſervé, que les tonneaux vuides faiſoient le plus de bruit; & je me ſoucie des coups de fouet de pareilles gens,

gens, auſſi peu que la mer ſe mit en peine de ceux de *Xerxes*. Je ſai bien, que la plus grande faveur, qu'on puiſſe atendre d'eux, eſt celle que *Polypheme* promit à *Uliſſe*, *d'être devoré le dernier*. Ils s'imaginent vaincre un Auteur à la maniere de *Céſar*, par un *Veni*, *vidi*, *vici*.

J'avouë, que je fais un cas extraordinaire du jugement d'un petit nombre de gens ſenſez, d'un *Rhymer*, d'un *Denys*, d'un *Welsh* †; mais, pour dire mon ſentiment des autres en fort peu de mots, je crois, qu'on peut aſſeurer, que le *vuide*, dont les Philoſophes ont ſi longtems diſputé, ſe trouve dans le cerveau de ces petits Eſprits. Ils ne ſont que les Guépes du Monde ſavant; ils dévorent le miel, & ils ne veulent pas travailler eux-mêmes. Un Auteur ne doit pas s'en embaraſſer d'avantage, que la Lune ne ſe met en peine des abboïemens d'un Dogue. En dépit de leurs terribles rugiſſemens, il eſt facile de découvrir chez eux l'Ane ſous la peau du Lion.

J'en reviens à mon ſujet. Qu'elle eſt la

† Auteurs médiocres.

la premiere partie de l'Orateur? demanda quelqu'un à *Demoſthene*. L'*Action*, dit-il: *la ſeconde?* l'*Action*: la troiſiéme? l'*Action*; & ainſi juſqu'à l'infini. Ce Principe peut être veritable par raport à l'*Art Oratoire*; mais, il eſt certain, que la contemplation s'étend bien au de-là de l'*Action*. C'eſt pourquoi un homme ſage n'eſt jamais en meilleure Compagnie, que quand il eſt ſeul.

Nunquam minus ſolus, quàm cum ſolus.

Archimede, ce fameux Mathematicien, étoit ſi attentif à ſes Problêmes, qu'il n'apperçut pas ſeulement le Soldat, qui étoit venu pour le tuer.

Je n'ai pas la moindre envie d'ôter quelque choſe à la Gloire, qui eſt duë aux Orateurs, & à leur Art; mais, il eſt bon de conſidérer pourtant, que la Nature, qui nous a donné deux yeux pour voir, & deux oreilles pour écouter, ne nous a donné qu'une ſeule langue pour parler. Il eſt vrai que certaines gens ſavent donner tant d'exercice à cette petite partie du corps humain, que les *virtuoſi*, qui ont fait tant d'efforts, pour trouver le mouvement per-

petuel, peuvent le découvrir là sans peine.

Il y a des gens, qui ont une haute idée des Républiques, parce que les Orateurs y fleurissent le plus, & qu'ils se sont toujours montrez ennemis jurez de la *Tyrannie*; mais, à mon avis, un seul Tyran vaut mieux qu'une centaine. Ces *beaux-parleurs* ne font qu'animer la multitude, dont pourtant la colere n'est qu'un court accès de fureur: *Ira furor brevis est.*

Après tout, les Loix ne sont que des toiles d'Araignées, qui prennent les Mouches, & qui sont brisées par les Guêpes. Cela soit dit en passant. Pour ce qui regarde l'habileté de l'Orateur, il est certain, que son grand Art consiste à cacher l'Art.

Artis est celare artem.

Mais, ce talent ne s'acquiert qu'avec le tems, & à force de reflechir, & de profiter de toutes les occasions qui se presentent. Si on ne s'en saisit point, on ne fait que travailler à la toile de *Penelope*, qui défaisoit pendant la nuit, tout ce qu'elle avoit tissu pendant le jour.

jour. Ce qui confirme encore ce que je viens d'avancer, c'eſt l'obſervation que j'ai faite, que l'*Occaſion* eſt repreſentée chauve par derriere, & avec un toupet de cheveux au front. Cette Emblême ſignifie, qu'il faut la prendre aux cheveux, parce qu'on l'appelle en vain, quand elle eſt une fois paſſée.

Fronte capillata, poſt eſt occaſio calva.

L'Ame humaine reſſemble d'abord à une *table raſe*, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ou à une cire, qui, pendant qu'elle eſt molle, eſt ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions: elle contracte peu à peu plus de conſiſtance, & de dureté, juſqu'à ce qu'enfin la mort vient l'arrêter au milieu de ſa carriere. Les plus grands Conquerans ont enfin ſuccombé ſous les coups de la Parque, qui n'épargne perſonne depuis le Scep-tre juſqu'à la Houlette.

Mors omnibus communis.

Toutes les Rivieres ſe jettent dans la Mer, mais aucune n'en revient. Quand *Xerxes* fit la revuë de ſes Troupes in-

nombrables, il pleura, en considerant, que, de tant de millions d'hommes, personne ne seroit en vie dans l'espace de cent ans. *Anacreon* fut suffoqué par un pepin de raisins ; & l'on meurt de joïe, aussi bien que de douleur. Rien n'est constant dans le monde, que l'inconstance; ce qui n'empêcha pas le divin *Platon* de soutenir, que, si la vertu paroissoit aux yeux des humains, avec tous ses ornemens naturels, ils seroient tous charmez de sa beauté. Neanmoins, l'intéret gouverne tellement le monde à présent ; & ce que les Anciens apelloient, *aurea mediocritas*, est tellement mépriſé parmi nous ; que nous ferions une fort mauvaise reception à *Jupiter* lui-même, à moins qu'il ne descendit sur nous, comme une pluie d'or, de la même maniere, qu'il trouva l'entrée de la tour de *Danaé*. Les mortels, dans ce siecle de fer, laissent le Soleil couchant, pour n'adresser leur Culte, qu'au Soleil qui se leve.

Donec eris felix multos numerabis amicos.

Je mets ici des bornes à ma Dissertation, que je n'ai entrepriſe, que pour obéïr

obéir à vos ordres. Il me falloit un motif de cette force, pour m'exposer aux censures de cet *Age Critique*. Si j'ai satisfait à ma matiere, ou non, c'est ce qu'il faut laisser à décider aux lumieres du Lecteur savant & judicieux. Quoiqu'il en soit, je puis esperer du moins, que cet Essay encouragera quelque Génie d'un autre ordre que le mien à traiter le même Sujet, avec plus de succès.

DISSERTATION

où l'on prouve que

L'ABOLISSEMENT

DU

CHRISTIANISME

EN

ANGLETERRE

pouroit, dans les Conjonctures présentes, engager nos Roïaumes dans quelques Inconveniens, & peut-être ne pas produire tous les Avantages qu'on semble en atendre.

Cet Ouvrage a été fait l'an 1708.

JE sai parfaitement bien, que l'Esprit humain ne donne jamais des marques plus sensibles de sa foiblesse, & de sa présomption, que lorsqu'il veut emploïer

ploïer le raisonnement, contre les opinions généralement reçûës, contre les modes, & contre les habitudes, qui ont pris le dessus. Je me souviens, qu'on a considéré avec beaucoup de justice, comme une chose extrémement favorable à la Liberté du Peuple, & de la Presse, la defense qui a été faite, de parler, d'écrire, ou de faire des gageures, contre l'*Union* *, avant qu'elle eut été confirmée par le Parlement. On menaça même les transgresseurs d'une punition severe, avec beaucoup de raison : on ne sauroit considerer ceux qui s'oposent au torrent des idées communes, que comme des Peturbateurs du Repos public. Sans parler de l'Extravagance, qu'il y a à former toutes sortes de projets évidemment inutiles, il est certain, que ces gens-là commettent un crime de *Lèze-Societé*, en péchant contre ce principe fondamental, *la voix du Peuple est la voix de Dieu.*

Je crains bien, que, par les mêmes raisons, il n'y ait de l'imprudence à argumenter contre l'Abolissement du Christianis-

* La fameuse Union de l'Ecosse & de l'Angleterre.

tianisme, dans une Conjoncture, où l'on remarque, que tous les partis, & toutes les differentes Sectes, y ont le même panchant; comme il paroit clairement, par leurs Discours, leurs Ecrits, & leurs Actions. Malgré cette considération si forte, soit par une singularité affectée, soit par la perversité ordinaire de la nature humaine, soit par une force superieure de ma destinée, il m'est impossible d'être entierement de cette opinion. J'avouë même, que quand je serois sûr, que le *Procureur-General* me poursuivroit en justice, je ne saurois m'empêcher de soutenir, que, dans la situation présente de nos affaires, il n'y a pas une necessité absoluë de déraciner entierement le Christianisme dans notre Patrie.

Cette Proposition paroitra peut-être surprenante, dans un siécle si sage, & si amateur même des Paradoxes; &, pour cette raison, je manierai ce sujet avec toute la délicatesse, & toute la précaution imaginable, en manquant, aussi peu qu'il me sera possible, au respect qui est dû à la *pluralité des voix.*

J'observerai ici en passant jusquà quel point le génie universel d'une nation est

su-

sujet à changer en moins d'un demi-siécle. J'ai entendu dire à des gens d'âge, qu'ils se souviennent d'un tems, où le sentiment contraire à celui, qui est à présent généralement adopté, avoit absolument la vogue, & où le projèt d'abolir le Christianisme auroit passé pour aussi absurde, que le paroit à présent la hardiesse d'écrire contre une pareille entreprise.

J'avouë ingenument, que toutes les aparences sont contre moi. Le Systême de l'Evangile, aïant parmi nous la destinée de tous les autres Systêmes, est décrié generalement; & il est trop vieux, pour conserver encore quelque reste d'Autorité. Toute la masse même du petit Peuple, où le credit du Christianisme s'est soutenu le plus long-tems, en a à présent tout autant de honte, que les personnes de naissance. Je ne m'en étonne pas; les opinions, comme les modes, descendent par cascade du noble jusqu'au bourgeois; de-là, elles tombent au milieu du vulgaire, comme dans un canal où elles s'écoulent, & disparoissent à la fin entierement.

Avant que d'entrer dans la *tractation* de ma matiere, je suis obligé, pour

ôter toute ambiguité, d'emprunter une distinction de certains Auteurs, qui font une difference entre *Trinitaires de Nom, & Trinitaires réels.* J'espere qu'aucun Lecteur ne sera assez injuste à mon égard, pour se mettre dans l'esprit, que mon dessein est de défendre le *Christianisme réel*, qui, dans les premiers siecles, s'il en faut croire les Auteurs de ces tems-là, influoit sur les idées & sur les actions des hommes. Je conviens, que ce seroit-là le projet du monde le plus absurde & le plus pernicieux. Ce seroit vouloir détruire d'un seul coup toute l'Erudition du Roïaume, tous les Arts, toutes les Sciences, & tous ceux qui les enseignent. Ce seroit vouloir renverser toute la Constitution de notre Patrie, ruiner notre Commerce, & changer en Deserts *la Cour* & *la Bourse.*

Il y auroit la même absurdité, que l'on découvre dans le Conseil, que donne *Horace* aux Romains, de se tirer de leurs vices, & de la corruption de leurs mœurs, en abandonnant leur Ville, & en cherchant une nouvelle demeure, dans quelque coin reculé de l'Univers.

Quoique dans le fond cet avertissement

ment ne soit pas des plus nécessaires, j'ai trouvé bon de le faire, pour éviter toute chicane. Pour le Lecteur éclairé & benevole, il comprendra facilement, que le but de mon Discours ne sauroit être, que de défendre le *Christianisme de Nom*; puisqu'il y a déja bien du tems, que le *Christianisme réel* a été aboli, par un consentement unanime, comme absolument incompatible avec nos Systêmes de Richesse & de Grandeur. Mais, j'avouë, qu'il m'est impossible de comprendre, qu'il doive suivre de-là nécessairement, qu'il faut abjurer le nom de *Chrétiens*. Je vois que tout le monde s'y accorde; mais, je ne saurois convenir de la solidité des raisons qui les y portent. Je sais bien que les *Entrepreneurs* de cette affaire prétendent, que la Nation recevra des Avantages considerables de la réüssite de leur projet, & qu'ils font des Objections assez plausibles contre nos Systêmes du Christianisme; mais, je crois, qu'il n'est pas impossible de les réfuter. J'en fais ma tache aujourd'hui: je considererai brievement la force de leurs Argumens, & je promets de la mettre dans tout son jour. Ensuite, je ferai voir les Inconve-

niens, que cette innovation pouroit traîner après elle, dans la situation presente de nos affaires. C'est-là tout le Plan de ma Dissertation.

Un des plus grands Avantages, qu'on atache à l'Extirpation du Christianisme, c'est que par-là on élargiroit beaucoup les bornes de la liberté de conscience, ce grand boulevard de la Nation, & de la Religion Protestante, auquel les *Fraudes pieuses* font de frequentes breches, malgré la bonne intention de nos Legislateurs. Nous en avons vu un terrible Exemple depuis peu. Deux jeunes Cavaliers de grande esperance, d'un esprit vif, & d'un jugement profond, aïant meurement examiné les Causes & les Effets, avoient découvert par la seule force de leurs Lumieres naturelles, débaraſſées de toute rouille d'Erudition*, *qu'il n'y a point de Dieu*; & ils avoient généreusement communiqué aux autres cette Découverte si importante, & si néces-

* L'Auteur fait par tout ailleurs un si grand cas du Savoir, qu'on voit évidemment, par ce seul Passage, que son dessein est de tourner en ridicule les Libertins, qui décident d'ordinaire effrontement sur la Religion, sans avoir ni Logique ni Lecture.

cessaire au bien public. On eut la barbarie de leur en faire un crime, & tirant de la poussiere quelque vieille loi, à qui la coutume avoit ôté toute autorité, on pousſa la ſeverité juſques à les caſſer comme *Blaſphemateurs.* Voilà ce qu'on ne ſauroit apeller autrement, qu'un commencement de Perſécution, qui s'étend toûjours avec rapidité, dès qu'on lui permet d'entamer ſeulement la Societé humaine.

A cela je repons, en ſoumettant pourtant mon ſentiment à celui d'autres eſprits plus éclairez, que cet exemple même fait voir évidemment la neceſſité d'une *Religion de Nom* parmi nous. Les grands Genies aiment à traiter cavalierement *les objets les plus élevez*; &, ſi en abolisſant toute Religion, on leur ôte une Divinité, ſur laquelle ils puiſſent exercer la force de leur eſprit, ils ſe jetteront ſur les perſonnes de diſtinction, ils parleront mal du gouvernement, & ils diront des ſotiſes du Miniſtere: ce qui ſera aſſeurément d'une conſequence infiniment plus dangereuſe, que les traits qu'ils lancent à preſent contre Dieu. Une Sentence de *Tibere*

est formelle là-dessus : *Deorum offensa Diis curæ.*

Pour ce qui regarde le fait particulier, dont je viens de faire mention, on m'accordera facilement, qu'on ne sauroit fonder une proposition générale sur un seul exemple. On peut dire à la consolation de tous ceux, qui craignent une *pareille intolerance*, qu'il n'est pas possible d'en alleguer un autre. Ne sait-on pas, que des discours blasphematoires sont prononcez tous les jours, avec toutes la liberté imaginable, dans les Cabarets, & dans tous les autres lieux, où les honnêtes-gens se voïent.

J'avouë ingenument, que de punir le *Blaspheme* en dépouillant de son Employ un Officier Anglois né libre, est un Acte de Depotisme assez vif, pour en parler dans les termes les plus modestes ; & qu'il est difficile de justifier le *General*†, qui s'en est rendu coupable. Peut-être craignoit-il, que ces sortes de discours ne fussent propres à scandaliser les Alliez, parmi lesquels c'est peu-être la mode de *croire en Dieu* : c'est tout ce qu'on peut alleguer de plausible en sa faveur. Car, se fonder

† Le Duc de Marlborough.

fonder sur un principe, que d'autres ont admis, savoir, qu'un Officier, capable d'insulter la Divinité, pourroit bien un jour aller assez loin, pour exciter une mutinerie contre son *Chef*, c'est en verité se méprendre grossierement. Le Général d'une Armée Angloise courreroit risque d'être fort mal obéï, si ses Soldats n'avoient pas plus de respect pour lui, que pour la Divinité.

On objecte encore contre cette espéce de Christianisme dont il s'agit ici, qu'elle oblige les hommes à croire des choses trop difficiles à comprendre, pour des esprits forts, & pour tous ceux qui ont secoué les préjugez, & qui s'atachent à une éducation bourgeoise & ordinaire. Mais, il me semble, qu'on devroit être trop prudent, pour faire des objections qui paroissent tendre à donner de foibles idées de la Sageſſe de la Nation. Quoi! n'est-il pas permis à chacun d'entre nous de croire tout ce qu'il veut, & de rendre public ce qu'il croit, quand il le trouve à propos, sur-tout quand ses opinions servent à affermir le parti, qui a raison dans ce tems-là? Qu'on me dise de bonne-foi: Un Etranger, qui liroit les fadaises, qui ont été écrites de-

depuis peu par *Asgil*, *Tindale*, *Toland*, & *Coward**, & par cinquante autres, croiroit-il, que l'Evangile est une Regle de notre Foi confirmée par un Acte du Parlement ? Où est l'homme dans cette Ile, qui se fait un devoir de croire à l'Evangile, de dire qu'il y croit, ou de souhaiter seulement qu'on dise qu'il y croit? On peut s'en moquer, sans en être plus mal reçu dans les bonnes Compagnies, & sans manquer par-là les emplois civils & militaires. Qu'importe, qu'il y ait quelques vieilles Loix, contre ces sortes de gens ? Elles sont si fort oubliées, qu'il seroit ridicule de songer seulement à vouloir les mettre en exécution.

On allegue encore contre le Christianisme, que, par une supputation fort modeste, on trouve dans ces Roïaumes plus de dix mille Curez, dont les revenus, joints à ceux de *Milords les Evêques*, pourroient servir à entretenir du moins deux cens jeunes Cavaliers, gens d'esprit & de plaisir, & ennemis jurés des *Fourberies des Prêtres*, *de l'austerité*, *des préjugez*,

* Auteurs, qui ont écrit aussi cavalierement, que ridiculement, sur la Religion.

jugés, *& de la Pédanterie* ; en un mot, gens à faire l'ornement de la Cour & de la Ville. D'ailleurs, dit-on, un si grand nombre de Théologiens massifs, & bien découplez, feroit une recrue impaïable pour nos Flottes, & pour nos Armées.

J'ai trop de bonne foi, pour ne pas convenir que cette difficulté merite notre attention; mais, on peut y opposer d'autres difficultez d'un poids tout aussi considerable. N'est-il pas assez nécessaire, par exemple, que dans chacun de ces territoires, qu'on apelle *Paroisses*, il y ait du moins un seul homme, qui sache lire, & écrire ? De plus, il me semble, *qu'on compte*, comme on dit, *sans son hôte*, quand on s'imagine, que les Revenus des Eglises de toute notre Ile seroient suffisans, pour entretenir, de la maniere dont les honnêtes-gens vivent dans nos jours, je ne dis pas deux cens jolis Cavaliers, mais seulement la moitié de ce Nombre. N'est-ce pas tomber dans la derniere des absurditez, que de prétendre, qu'il y auroit-là *de quoi les mettre à leur aise*, selon le sens le plus moderne de ces expressions? Il y a encore dans ce petit projèt-là, quelque ai-

aimable qu'il paroisse à la prémiere vuë, un inconvenient caché, mais un inconvenient terrible. N'imitons pas, je vous en prie, l'Extravagance de cette Femme, assez imprudente pour couper la gorge à la Poule, qui lui pondoit tous les matins un œuf d'or. Etendons un peu nos vuës jusqu'à l'avenir, & songeons à ce que deviendroient les races futures. Quelle espece de Posterité pouvons-nous attendre de la mauvaise Constitution de ces *gens d'esprit & de plaisir*, qui, étant venus à bout de leur vigueur, de leur santé, & de leur bien, sont forcez de reparer leur fortune, par quelque mariage desagreable, & de produire des Enfans héritiers de *leurs belles manieres & de leur pourriture* ?

Au lieu de ces Messieurs-là, nous avons à présent dix mille hommes, réduits par les sages Reglemens de *Henry* VIII. à un petit revenu, qui les force à conserver leur santé par la diéte, & par la continence. On leur feroit le plus grand tort du monde, si on ne les respectoit pas, comme le fond assuré & comme la base la plus solide d'une Posterité vigoureuse. Il est certain que, sans eux, tout le Roïaume deviendroit, dans

deux

deux générations d'ici, un Hôpital universel.

On propose encore, comme un Avantage très-considerable de l'Abolition du Christianisme, le gain clair d'un jour de la semaine, dont la perte rend à présent tout le païs moins considerable d'un septiéme, pour le Commerce, les Affaires, & les Plaisirs. On y ajoûte que, par la Religion, le public perd tant d'édifices magnifiques qui sont entre les mains du Clergé, & dont on pourroit faire des *Sales pour la Comedie*, *des Bourses*, *des Halles*, *des Maisons de Plaisir*, *& d'autres Edifices publics.*

On me le pardonnera bien, j'espere, si je prends la liberté de traiter cet argument de chicane dans les formes. Je veux bien avoüer, qu'il y a eu au tems jadis une coutume parmi nos Concitoïens d'aller tous à l'Eglise, les Dimanches; & je crois que c'est, pour en conserver la memoire, qu'il y a encore des gens, qui, ce jour-là, ferment leurs Boutiques.

Mais, quel obstacle imaginable trouve-t-on là-dedans pour les affaires, & pour les plaisirs ? Est-ce un si grand malheur, pour les gens qui savent vivre, de

de joüer dans leurs maisons, un seul jour de la semaine? Les Caffez, & les Cabarets, ne sont-ils par ouverts les Dimanches, comme les autres jours? Y a-t-il un tems plus convenable, pour prendre Médecine? Les Filles de Joie sont-elles alors plus chiches de leurs faveurs que de coutume? N'est-ce pas un tems très-utile au Négocians, pour ajuster les comptes de la semaine passée; & aux Gens de Robbe, pour préparer leurs *Piéces?*

Par raport aux Eglises, je ne comprends pas comment on peut prétendre, que ce sont à présent des bâtimens, dont le public ne tire pas le moindre usage. Ce sont les lieux du monde les plus propres pour les Rendez-vous amoureux. Les bancs, qu'on y a placez vis-à-vis de la chaire, sont les endroits de l'Univers, où un habit magnifique paroit le plus à son avantage; & il n'y a point d'édifice dans tout le Roïaume, où l'on fasse de plus grandes affaires, & où l'on dorme mieux.

Un Avantage infiniment plus considerable paroit devoir suivre de l'Abolition du Christianisme: c'est l'*Extinction* generale de toutes nos Factions, enflammées sur-

ſur-tout, par les Noms odieux & efficaces de *Haute & Baſſe Egliſe*, *de Whigs & de Toris*, *d'Anglicans & de Presbyteriens*. Tous ces Partis ſervent à préſent d'entraves à nos compatriotes : ils bornent toutes leurs actions, à chercher les avantages d'une telle faction, & l'abaiſſement de telle autre, ſans leur permettre de faire la moindre attention au bien public.

Si j'étois ſûr que l'*Extirpation* du Chriſtianiſme calmât toutes ces animoſitez pernicieuſes, je me rendrois d'abord, & je ne dirois plus un ſeul mot contre le projèt en queſtion ; mais, peut-on dire, que ſi aujourd'hui un Acte du Parlement chaſſoit du langage les mots, *paillarder*, *s'enyvrer*, *fourber*, *mentir*, *voler*, nous nous leverions tous demain *ſages*, *temperans*, *juſtes*, *integres*, *amateurs de la verité* ? La conſequence eſt-elle bien exacte ? Quoi ! ſi les Medecins nous défendoient de prononcer les termes de *Goute*, de *Gravelle*, de *Rheumatiſme*, &c. cet expédient ſeroit-il un *Talisman* aſſez efficace, pour détruire toutes ces maladies mêmes ? L'eſprit de parti & de faction fait dans les cœurs des impreſ-

preſſions trop fortes, pour être effacées ſi facilement, par la ſuppreſſion de quelques termes empruntez de la Religion. Si ces expreſſions odieuſes perdoient parmi nous le droit de Bourgeoiſie, *l'envie*, *l'orgueil*, *l'ambition*, *& l'avarice* ſont des Dictionaires aſſez complets, pour nous en fournir d'autres. En cas de beſoin, *Heyduks*, *Mameluks*, *Mandarins*, *Bachas*, ou quelque autre terme formé à tout haſard pourroient ſervir à diſtinguer ceux, qui ſont dans le Miniſtere, d'avec ceux qui voudroient bien y être, s'ils pouvoient. Qu'y a-t-il de plus aiſé que de changer quelques Phrazes, & au lieu de parler de l'*Egliſe*, de propoſer comme un Problême, *ſi le Monument eſt en danger, ou non*? Si la Religion a été aſſez officieuſe pour offrir la prémiere à nos eſprits factieux quelques termes cauſtiques, s'en ſuit-il que notre imagination n'eſt pas aſſez riche, pour nous dédommager de leurs perte? Suppoſons que les Toris ſe déclaraſſent pour la *Signora Margarita*; les Whigs, pour Mademoiſelle *Tofts*; & les *Moderez*, pour *Valentini* *: *Margaritiens*,

* Actrices, & Acteur, de l'Opera de *Londres*.

ritiens, *Toftiens*, & *Valentiniens*, ne seroient-ce pas d'assez beaux *Noms de Parti*? La Faction des *Prasini* & des *Veneti*, la plus turbulante qui ait jamais troublé l'*Italie*, a tiré son nom, si je m'en souviens bien, de quelques rubans de differente couleur. Est-ce que chez nous le *bleu* & le *vert* ne peuvent pas rendre le même service, & partager aussi bien la Cour, le Parlement, & tout le Roïaume, qu'aucune Dénomination empruntée de l'Eglise? Par consequent, cette Objection contre le Christianisme, malgré cette apparence plausible dont elle nous éblouit d'abord, est dans le fond peu de chose; & l'Avantage, dont elle nous flatte, n'est qu'une pure chimere.

Nos Entrepreneurs soutiennent encore, que c'est une coutume d'une absurdité très-ridicule, de louër & de païer une troupe de gens, pour brailler, une fois par semaine, contre les methodes, dont on se sert le plus communément, pour se procurer de la Grandeur, de la Richesse, & du Plaisir. Cette Objection fait pitié: elle est indigne, en verité, des Lumiéres d'un siecle aussi éclairé, que le nôtre. J'en apelle au gout rafiné de tout

tout *Esprit fort* ; & je lui demande, si, en cherchant à satisfaire quelque passion favorite, il n'a pas toûjours senti un merveilleux surcroit de plaisir, en songeant que ce qu'il faisoit étoit défendu ? Ce n'est uniquement, que pour cette raison, que la Sagesse de nos Legislateurs prend un soin si particulier de faire porter aux Dames des Etoffes défenduës, & de faire boire à nos gourmets du Vin dont on ne permet pas l'entrée *. Il seroit à souhaiter même, qu'on augmentât ces sortes de défenses, pour donner de la pointe aux plaisirs des sujets; qui, faute de pareils expediens, commencent à tomber en langueur, & à devenir de plus en plus accessibles aux Maladies de la Ratte.

On propose encore, comme un Avantage très-considerable, que, si on bannit une fois l'Evangile de nos Roïaumes, elle envelopera dans sa ruïne toute Religion en général, avec tous ces préjugez pernicieux de l'éducation, qui, sous les noms de *Vertu*, de *Conscience*, d'*Honneur*, & de *Justice*, ne font que troubler

* En faisant des Edits contre les Etoffes étrangeres, & contre les Vins de France.

bler le repos de l'homme, & que ce qu'on apelle *veritable raison & force d'esprit* est presque incapable de déraciner pendant tout le Cours de la Vie.

J'observerai d'abord, qu'il est plus difficile, qu'on ne pense, de défaire le langage d'une phraze dont le public s'est une fois entêté ; telle est cette expression qui a été si fort en vogue, *Préjugez de l'Education.* Il y a quelques années, que quand on voioit à quelqu'un un nez de mauvaise augure, on attribuoit cette deformité *aux Préjugez de l'Education.* C'est de cette même source, qu'on dérive toutes nos idées ridicules de la *Justice*, de la *Pieté*, de *l'Amour de la Patrie*, de la *Divinité*, d'une *Vie future*, d'un *Ciel* & d'un *Enfer*, *&c.* Il se peut bien, qu'autrefois cette prétention n'étoit pas sans fondement ; mais, on a depuis peu tellement changé la methode de l'éducation ; on a eu si grand soin d'éloigner de l'Esprit de la jeunesse ces sortes de Préventions, que je dois avouer à l'honneur de notre âge, si poli & si éclairé, que les jeunes Cavaliers, qui sont à présent sur la Scene, ne paroissent pas avoir la moindre teinture de ces petitesses d'esprit. Ces raci-

nes de credulité, & de superstition, ne se trouvent pas dans leurs cœurs, & par consequent il n'est pas necessaire d'abolir le *Christianisme de nom*, pour les extirper.

Peut-être même pourroit-on nier, qu'il soit utile de bannir de l'esprit du vulgaire toute idée de Religion. Ce n'est pas que je sois du sentiment de ces Réveurs, qui prétendent, qu'elle n'est qu'une Invention des Politiques, pour tenir le petit Peuple en bride, par la crainte de certaines puissances invisibles. Si leur sentiment est fondé, les hommes d'alors doivent avoir été bien differens de nos Contemporains. Je suis persuadé, que toute la masse de notre Peuple Anglois peut disputer aux personnes de la prémiere qualité le rang de l'Incredulité, & de l'Irreligion. Ce qui me fait avancer le problême susdit, c'est que je conçois, que quelques notions vagues d'un Etre supreme peuvent fournir des moïens excellens, pour apaiser les Enfans qui font les mutins, & des *Lieux-communs admirables*, pour nous amuser pendant les ennuieuses soirées de l'Hyver.

Le dernier avantage, qu'on prétend tirer

tirer de l'Abolition du Christianisme, c'est qu'elle contribuera beaucoup à reünir toutes les differentes parties du Corps *Protestant*, en faisant main basse sur tous les Systêmes de Théologie, & sur toutes les Confessions de Foi. Par-là, dit-on, on donnera l'entrée à tous les *Nonconformistes*, qu'on éloigne à present, pour l'amour d'un petit nombre de Ceremonies, qui passent pour indifferentes parmi les gens sensez de tous les partis. C'est le seul moien de venir à bout de cette *Union* si impratiquable jusqu'à présent; & tout le monde pourra entrer sans peine par la large porte, qui leur sera ouverte de tous cotez. A présent, en marchandant & en chicanant avec les *Nonconformistes*, sur un petit nombre de formalitez, on entr'ouvre seulement un petit nombre de guichets, où l'on ne sauroit entrer, qu'un à un, non sans faire de violens efforts, & sans courir risque d'étouffer.

Je réponds à cette Objection specieuse, qu'il y a dans le cœur humain une passion favorite, qui prétend avoir des liaisons étroites avec la Religion, quoique celle-ci ne soit, ni sa Mere, ni sa

Maraine, ni sa bonne Amie : c'est l'Esprit de Contradiction, qui a été au monde long-tems avant le Christianisme, & qui peut aisement subsister sans lui. Examinons, par exemple, surquoi s'exerce l'Esprit de Contradiction, parmi les *Sectaires* de notre Ile ; nous verrons que le Christianisme n'y influe en aucune maniere. L'Evangile nous prêche-t-il un air morne, une démarche roide, un habilement particulier, un langage different de celui des gens raisonnables ? Non, il prête seulement son nom à ces sortes de fadaises ; &, s'il n'en étoit pas le prétexte, la source, dont elles se repandent, se jetteroit sur les loix du Roïaume, & troubleroit la paix publique. Il y a une doze d'Enthousiasme assignée à chaque Nation, & si on ne lui fournit pas des objets convenables, elle est capable d'éclater, & de mettre tout en feu. Si l'on peut acheter le repos d'un Etat, en l'amusant par quelques Cérémonies, & par quelque formalitez dans le culte, il me semble, qu'il est d'un homme sage, de ne le pas négliger. Que les Mâtins se divertissent, & s'exercent sur une peau de mouton rem-

remplie de foin, pourvû qu'on les détourne de se jetter sur le troupeau.

L'intention des Couvents, qu'on trouve en si grand nombre dans d'autres païs, n'est pas si destituée de Sagesse, comme on pourroit bien le croire. Il y a fort peu de passions irregulieres, & de penchans fougueux, qui ne puissent trouver le moïen d'avoir leurs coudées franches, & d'éclater librement, dans quelque Ordre Religieux. Tous les Cloîtres sont autant d'Asyles de *Réveurs*, de *Mélancoliques*, d'*Orgueilleux*, de *Grondeurs de profession*, & de *gens à complot*. Ils sont les Maîtres d'y évaporer les *particules*, qui seroient si pernicieuses dans des membres ordinaires de la Societé; au lieu que, dans notre Ile, nous sommes obligez d'assigner à chacune de ces *humeurs peccantes & dangereuses* une Secte à part, pour les empêcher de se jetter sur l'Etat. Si jamais on abolit le Christianisme, il faudra de necessité, que les Legislateurs trouvent quelque autre moïen, pour en détourner le cours. Qu'importe de quelle largeur soit une porte que vous ouvrez, si vous êtes sûr, qu'il y aura un grand nombre de gens, qui se feront un honneur, &

un merite, de n'y pas entrer, à quelque prix que ce soit.

Aïant de cette maniere considéré les Objections les plus fortes qu'on peut faire contre le *Christianisme en question*, & les principaux avantages, qu'on se promet du projèt de l'abolir, je vais à présent, avec la même soumission pour des gens plus habiles que moi, exposer au jugement du public un petit nombre d'Inconveniens, que cette *Abolition* pourroit bien traîner après elle, & auxquels il semble que les Entrepreneurs n'ont pas fait assez d'atention.

Je suis persuadé que nos *Gens d'Esprit & de Plaisir*, nos *jolis Gens*, sont fort sujèts à murmurer, dès que leur vuë est choquée par quelque Ecclesiastique crotté. Mais, ils ne considérent pas, ces sages Réformateurs, quel avantage, quelle felicité, c'est pour de grands Esprits d'être toujours suffisamment pourvus d'objets de mépris, & de raillerie. Rien n'est plus propre à exercer & à augmenter leurs Talens, & à détourner leur bile de leurs Compagnons & d'eux-mêmes. Tant qu'il y aura des Gens d'Eglise, ces beaux Génies auront dequoi turlupiner, & dequoi invectiver, &,

ce

ce qui n'est pas un avantage mépriſable, d'invectiver ſans expoſer leur vie au moindre péril.

Voici encore un argument tiré de la même ſource. Si le Chriſtianiſme étoit un jour aboli, comment les Eſprits forts, les *profonds Raiſonneurs*, trouveroient-ils un autre ſujet ſi exactement proportionné à leur tour d'eſprit, & ſi capable d'en étaler toute la force, & toute la beauté? De quelles merveilleuſes productions d'eſprit ne ſerions-nous pas privez, ſans pouvoir nous atendre à quelque Ouvrage équivalent de la part de ces Génies, qui, s'étant uniquement exercez ſur la maniére de tourner la Religion en ridicule, ſe ſont mis hors d'état de briller ſur tout autre ſujet? Nous nous plaignons tous les jours de la décadence du Bel-Eſprit: voudrions-nous en retrancher la branche la plus fleuriſſante, & la plus féconde? Auroit-on jamais ſoupçonné, que *Aſgil* fût un beau Génie, & *Toland* un Philoſophe †, ſi la Religion, ce ſujet inépuiſable, ne les avoit pourvus abondam-

† Petits Eſprits, qui ont brillé en écrivant contre la Religion.

damment de Syllogismes, & de traits d'esprit?

Quel autre sujet renfermé dans les bornes de la Nature, & de l'Art, auroit été capable de procurer à *Tyndal* le nom d'Auteur profond, & de le faire lire? Il n'y a que le choix de la matiere, qui fait qu'un Auteur se distingue, & se signale dans le Monde savant. Si cent plumes de cette force avoient été employées pour la défense du Christianisme, elles autoient été d'abord livrées à un oubli éternel.

Ce qu'il y a de bien plus important encore, c'est que je crains bien, que l'Abolissement du Christianisme ne devienne un pernicieux moyen de *mettre l'Eglise en danger*. Je voudrois me tromper là-dessus; mais, je crois fermement, que mes apprehensions ne sont que trop bien fondées. Je suis bien sur que, dans la situation presente de nos affaires, *l'Eglise n'est pas en danger*; mais, je prévois, qu'elle le sera, dès qu'on aura banni le Christianisme de notre Ile. Et que sait-on si ce n'est pas-là un dessein pernicieux, que nos *Entrepreneurs* cachent sous les fleurs de leur beau projet?

Il est déja de notorieté publique, que les

les *Athées*, les *Deïstes*, les *Sociniens*, les *Antitrinitaires*, & d'autres Sectes subdivisées d'*Esprits forts*, sont des gens très-peu zelez pour l'Eglise établie. Ils se déclarent ouvertement contre le *Test* †, ils se soucient très-peu de nos *Cérémonies*; & ils avouent franchement, qu'ils ne croïent pas *le Droit divin de l'Episcopat*. Ils peuvent par consequent être soupçonnez, sans trop d'injustice, d'en vouloir à la Constitution établie de l'Eglise Anglicane, & d'être capables de mettre le Presbyterianisme à sa place. Je laisse à juger à ceux, qui sont à la tête des affaires, si un changement pareil ne pouroit pas influer sur la forme même de notre Gouvernement.

Voici encore une Considération tout aussi importante. Il n'est que trop apparent, qu'en donnant dans le projet dont il s'agit, nous nous jetterons à corps perdu précisement dans le même inconvenient, qu'on a principalement en vuë d'éviter, & que l'extirpation de la

† C'est un Serment établi par Acte de Parlement, par lequel on renonce à la Suprematie du Pape, & au Dogme de la Transubstantiation.

la *Religion Chrêtienne* nous menera tout droit au *Papisme*.

Nous savons que c'est une Pratique constante des *Jesuites*, de nous détacher des Emissaires, avec ordre de jouer le rôle de Membres de chacune de nos Sectes. Des Peres de cette pieuse Societé ont paru souvent au milieu de nous, comme *Presbyteriens*, *Anabatistes*, *Quakres*, & *Indépendans*, selon que chacune de ces Sectes étoit le plus en vogue. Il est certain même, que, depuis que la Religion a commencé à être décreditée dans notre Ile, il y a eu un bon nombre de *Missonnaires Papistes*, qui s'est mêlé parmi nos Esprits forts. Par exemple, *Toland*, ce fameux Oracle des *Anti-Chrêtiens*, est un Prêtre Irlandois, Fils d'un Prêtre Irlandois; & le savant Auteur du Livre intitulé *les Droits de l'Eglise Chrétienne*, qui est du même Caractere que les beaux Ouvrages du grand *Toland*, s'est reconcilié sous main avec l'Eglise Romaine, & continue toujours à en être le *tendre Fils*. Je pourrois en ajoûter d'autres; mais, la chose est hors de contestе: aussi le motif de leur conduite est parfaitement bien raisonné. Ils sont persuadez, que

que si jamais le Christianisme est aboli parmi nous, le Peuple ne manquera pas de se ménager quelque autre Culte; ce qui ne peut que le jetter dans la *Superstition*, & de-là dans le *Papisme*.

J'en conclus que si, malgré tout ce que je viens d'alleguer, on s'obstine à proposer un *Bil*, touchant l'Abolissement du Christianisme, il sera bon d'y faire une legere correction, & de mettre le mot de *Religion*, au lieu de celui de *Christianisme*; ce qui satisfera beaucoup mieux aux veritables vues des *Entrepreneurs*. Tant que nous soufrirons dans la nature un Dieu & une Providence, avec toutes les consequences que pourront tirer de-là certains raisonneurs curieux, nous ne toucherons point à la racine du mal, quelque mesures que nous prenions contre le Christianisme, tel qu'il est établi parmi nous. A quoi sert la *liberté de la pensée*, si elle ne produit point la *liberté de l'action*, qui en est l'unique but? Quoi qu'elle semble n'avoir rien à démêler avec les Objections qu'on fait contre la Religion Chrétienne, cette *liberté de l'action* ne sauroit jamais être complette, tant qu'il restera, parmi les hommes, la moindre

idée d'un Legislateur Souverain. Aussi les *Esprits forts* en veulent-ils réellement à la Religion en général : ils la considérent comme un *Edifice*, dont toutes les parties sont si fort dépendantes les unes des autres, qu'il ne peut que crouler sur ses fondemens, dès qu'on en arrache le moindre clou.

Leur pensée là-dessus a été très-heureusement exprimée par un homme, qui, entendant énerver un Passage sur lequel on prétendoit fonder la *Trinité*, conclut par une longue suite de Syllogismes, *que si ce Passage ne prouvoit rien, il étoit permis de donner dans le crime & dans la débauche, sans se mettre en peine des invectives des Prédicateurs.*

Il n'est pas nécessaire d'alleguer plusieurs autres preuves, pour faire voir évidemment, que l'intention des Esprits forts n'est pas d'ataquer quelque Article de la Foi Chrêtienne, qui leur paroit de dure digestion ; mais, de renverser toute la Religion, qui, resserant les actions humaines dans certaines bornes peut être considerée comme l'ennemie *de la liberté de penser, & d'agir.*

Si néanmoins on songe à faire passer ce *Bil* sans y rien changer, & qu'on en at-

attende de si grands avantages pour l'Etat & pour l'Eglise, je serois du moins d'avis de le differer jusqu'à la Paix, afin de ne nous point brouiller avec tous nos Alliez, qui par malheur sont tous *Chrétiens*, & parmi lesquels ils s'en trouve, que les préjugez de l'éducation rendent assez bigots, pour se faire une gloire de porter ce nom. Ceux qui pourroient s'imaginer, qu'une alliance avec le *Turc* seroient propre à nous dédommager de la perte de nos confédérez, se trompent grossierement. Non seulement cette Nation est trop éloignée de nous, & presque continuellement en Guerre avec le Roi de *Perse*; mais, elle seroit encore plus scandalisée de notre *Force d'Esprit*, que nos Voisins & nos Alliez eux-mêmes. Non seulement ces Infidelles reconnoissent un Culte Religieux; mais, qui pis est, ils croïent en Dieu, ce qui est fort au de-là de tout ce qu'on exige de nous même dans le tems que nous portons encore le titre de Chrétiens.

Je finirai par la Remarque que voici. Quelques avantages, que ce projet magnifique promette à notre Commerce, je suis sur que, six mois après que l'Acte

pour l'Extirpation du Christianisme sera passé, les Actions de la Banque, & des Indes Orientales, tomberont du moins d'un pour cent; &, puisque la Sagesse de la Nation n'a jamais été d'humeur à hazarder la cinquantiéme partie d'une pareille perte, pour la Conservation du Christianisme, je ne vois pas pourquoi elle voudroit nous exposer à cette perte entiére, simplement pour avoir le plaisir de le détruire.

PRO-

PROJET

Pour l'Avancement de la Religion, & pour la Reformation des

MOEURS,

Adreſſé à Madame la Comteſſe de Berkeley.

L'an 1709.

MADAME,

EN plaçant le Nom de Votre Grandeur devant ce Diſcours, je n'ai pas l'intention de vous prier de le protéger. Je croirois cette priere fort déraiſonnable, puiſque vous ne ſauriez recommander, ſans être ſoupçonnée de quelque partialité, un Ouvrage qu'on vous dedie, quoique ce ſoit ſans votre aveu, & qu'il vien-

vienne d'une perſonne qui ne ſe nomme pas. Mon deſſein veritable eſt celui-là même, que j'ai ſi ſouvent cenſuré dans d'autres Préfaces ; & j'ai reſolu de faire votre Eloge. Je ne m'arrêterai pas à Votre Naiſſance, il y a d'autres perſonnes auſſi Nobles que Vous ; ni à la grandeur de votre fortune, il y en a qui ſont bien plus riches encore ; ni à cette charmante famille, image parfaite de ceux, à qui elle doit ſa naiſſance ; peut-être que d'autres ſiécles, & d'autres païs, en ont produites de ſemblables. D'ailleurs, aucun de ces avantages ne donne une perfection réelle à ceux qui les poſſedent ; ils ne font que donner plus d'éclat au merite réel. Ce que je veux louer en vous, Madame, c'eſt la pieté, la candeur, le bon-ſens, l'heureux naturel, l'affabilité, & la charité. Je voudrois, que, par raport à toutes ces excellentes qualitez, il y eut beaucoup de perſonnes, qui vous égalaſſent, & qui vous ſurpaſſaſſent même. Peut-être qu'en ce cas Votre Grandeur échaperoit à l'importunité de cette Epitre. Mais, puiſque ces vœux ſont aſſez inutiles, je crois qu'il eſt avantageux pour la Vertu, & pour la Religion, que tout le Roïaume

me connoiſſe votre Caractere, & qu'il ſache, que la politeſſe la plus aiſée, jointe à la pieté la plus ſolide, brille en votre Grandeur, d'un éclat auſſi naturel, que celui qu'on admire le plus dans chacune de ces qualitez ſeparées, lorſqu'on les trouve dans le caractere d'autres perſonnes. Malgré les traverſes de la fortune, votre prudence a conſervé la ſplendeur de l'illuſtre Maiſon, dans laquelle vous êtes entrée ; ſplendeur, qui avoit été ſi fort éclipſée, par la prodigalité exceſſive de pluſieurs générations. Vous vous acquittez avec toute l'exactitude poſſible des devoirs differens, que la Providence vous impoſe ; témoin l'Education de vos deux incomparables filles, dont la conduite eſt ſi généralement admirée ; témoin ce ménagement judicieux, ſi convenable à une épouſe circonſpecte, complaiſante, & tendre ; & ces ſoins exacts, qui s'étendent juſque ſur le moindre de vos Domeſtiques ; témoin enfin cette bonté, & cette charité pour les pauvres, dirigée par la raiſon la plus ſure.

Il eſt utile au public, dis-je, d'être informé de ces grandes qualitez, qui entrent dans le Caractere de Votre Grandeur ;

deur : il lui ſeroit utile encore de le connoitre entierement ; mais, par malheur, il ne voudroit pas ajouter foi à celui qui ſe hazarderoit à l'en inſtruire, & il le traiteroit ſans doute d'Adulateur.

Pour éviter un reproche ſi odieux, je declare que ceci n'eſt pas une Dédicace, mais uniquement une Introduction à un petit Diſcours, qui traitte de l'Avancement de la *Religion & de la Morale* : rien n'eſt plus naturel, que d'entamer cette matiere par quelques traits du Caractere d'une Dame, dont la conduite à le même but, que ma Diſſertation. Je remarque avec une grande mortification, que, parmi tous les plans qu'on a propoſez au public, dans cet Age ſi fécond en projèts, il n'y en a pas un ſeul, qui concerne l'Avancement de la Religion, & de la Vertu ; quoique, ſans parler ici des conſequences avantageuſes d'un tel Projèt pour la vie à venir, ce ſoit le moïen le plus naturel & le plus facile d'avancer le bonheur de tout l'Etat, & la felicité temporelle de chaque particulier. Il eſt bien vrai, que la foi & les bonnes mœurs ſont prodigieuſement alterées parmi nous ; & néanmoins je croi que, ſans beaucoup de peine,

ne, on pourroit les mettre bientôt dans le plus haut degré de perfection, où elles puiſſent atteindre, dans l'eſprit & dans le cœur de tout un Peuple. La methode m'en paroit ſi aiſée, que, pour la mettre heureuſement en pratique, il ſuffit, à mon avis, d'en donner une idée à ceux qui y ſont le plus intereſſez, par *l'Honneur*, *par le Devoir*, *& par l'Amour-propre.*

Comme il ſeroit abſurde de propoſer des Remedes, avant que d'être aſſeuré qu'il y a des Maladies qui les demandent, & de s'effraïer, ſans être convaincu de quelque danger; je commencerai par faire voir en general, que la Nation eſt extraordinairement corrompuë, tant par raport à la Religion, que par raport aux Mœurs: enſuite, je tracerai d'une maniere auſſi abregée, qu'il me ſera poſſible, un plan de reforme, à ces deux égards.

Je ſais bien que les Plaintes des Théologiens, ſur la corruption du ſiecle, ne paſſent que pour des Phraſes favorites, deſtituées de ſens; mais, je ne ſuis nullement de cette opinion: & je croi fort, qu'en comparant ſans partialité les vices de nos compatriotes d'à préſent, avec ceux

ceux d'autres Siécles, & d'autres Nations, on ne ſauroit que trouver ces plaintes très-fondées.

Je n'alleguerai ici que des faits denuez de toute exaggeration, & de tous traits de Satyre; & je croi que tout le monde m'accordera ſans peine ce que je vais avancer. Il eſt d'abord certain, que parmi nos Nobles, & nos Gens aiſez, il y en a à peine un ſeul entre cent, qui paroiſſe reconnoître la Religion pour le Principe de ſa Conduite, & que la plus grande partie en eſt tout prête à avouër naturellement, dans les converſations ordinaires, ſon Irreligion, & ſon Incredulité.

Il en eſt de même à peu près à l'égard du petit Peuple; ſur-tout dans nos grandes Villes, où la profanation & l'ignorance des Artiſans, des Marchands du plus bas ordre, & des Domeſtiques, ſont montées au plus haut degré qu'on puiſſe s'imaginer.

On remarque encore dans les Païs étrangers, qu'il n'y a pas dans tout l'Univers une Race de Créatures raiſonnables, qui paroiſſe auſſi peu ſuſceptibles de Sentimens Religieux, que nos Soldats Anglois; & j'ai entendu aſſeurer

rer à des Officiers de distinction, que parmi tous ceux de notre Armée, qu'ils avoient frequentez, ils n'en avoient pas connu trois, qui, par leurs discours, & par leur conduite, parussent croire un seul mot de l'Evangile. On peut hardiment avancer la même chose, par raport à nos Forces Navales.

Les Actions de ces Incredules ne repondent que trop juste à leurs Sentimens. On ne sait plus ce que c'est que d'affecter du moins la Sagesse, & de pallier les Vices. On les expose hardiment aux yeux de tout le monde, comme les choses les plus indifferentes de la vie humaine, sans le moindre remord de conscience, & sans craindre de s'attirer par-là une mauvaise reputation. Tout homme vous dira, *qu'il a été ivre le jour précedent, ou qu'il va s'enivrer dans le moment même*; & même il vous le dira d'un air aussi Cavalier, que s'il vous disoit, qu'il va faire un tour de promenade. Il vous racontera, qu'il s'en va dans un lieu infame, ou *qu'il en est revenu en fort mauvais état*, avec la même indifference, dont il vous débiteroit une nouvelle: vous l'entendrez jurer, renier, profaner, blasphemer, sans être animé par la moindre passion.

Il

Il eſt vrai que le Beau-Sexe eſt un peu plus reſervé, & qu'il ne renonce pas abſolument aux ſoins, qu'on doit avoir naturellement de la réputation ; néanmoins, ces ſoins n'inquietent pas beaucoup nos Dames, & elles ne paroiſſent pas trop convaincuës, que la Vertu & la Sageſſe ſoient des moïens neceſſaires, pour gagner l'eſtime du public. Elles n'ont pas grand tort, puiſque l'on voit des Femmes galantes auſſi bien reçûes par-tout, que celles, qui ſe diſtinguent par la Sageſſe la plus auſtere, & qui ne ſont pas aſſez delicates, cependant, pour ne pas honorer les autres de leurs viſites. Cette maniere d'agir n'eſt à la mode parmi nous, que depuis peu d'années; mais, elle eſt d'une très-dangereuſe conſequence : elle ſemble établir une eſpéce d'accommodement & de Capitulation entre le Vice, & la Vertu, & permettre aux femmes d'être vicieuſes juſqu'à un certain point, pourvu qu'elles ne ſoient pas abſolument proſtituées. On diroit, qu'il y a un certain point fixe, où la Galanterie finit, & où l'Infamie commence; & que cinquante Intrigues criminelles ſont impardonnables

bles dans une femme, mais qu'on peut bien lui en passer une douzaine.

Sans m'étendre d'avantage sur ces sortes de Vices, qui s'arachent effrontement le masque à eux-mêmes, je prie le Lecteur de jetter seulement en passant la vuë sur les irregularitez & sur les excès, qui sortent du Jeu comme d'un goufre, & qui se repandent sur les femmes aussi bien que sur les hommes. Parmi les derniers, il est fécond en fourberies, querelles, juremens, & blasphemes; parmi les autres, il produit la négligence des affaires du menage, une liberté sans bornes, des passions indecentes, & fort souvent la débauche, quand la personne même est reduite à la necessité de suppléer aux défauts de la bourse. Le Jeu, à cet égard, peut être mis en parallele avec la Justice, qui a pour maxime, *quod non habet in crumenâ luat in corpore.*

Mais, ce ne sont-là que des Bagatelles, en comparaison d'autres Crimes, qui sont devenus familiers à notre Nation. Jettons les yeux sur les fraudes & sur les fourberies des Marchands; sur la Justice, cet abime d'injustices & d'extorsions; sur le trafic ouvert, qu'on

fait

fait des Employs Civils, & Militaires, & qui pourroit bien s'étendre en peu de tems aux Dignitez Eccleſiaſtiques ; ſur l'infame maniere, dont on exerce toutes les Charges ; ſur les abus déteſtables, qui ſe ſont gliſſez dans l'Election de ceux qui doivent repreſenter tout le Corps du Peuple, & ſur les factions & les brigues, qui ſemblent être l'unique objet de l'attention de ces *Députez*. J'oſe y ajouter l'Ignorance de quelques Membres du bas Clergé, la baſſeſſe & le cœur ſervil de quelques autres, & la conduite bruſque & brouillonne de quelques jeunes Eccleſiaſtiques ridiculement bourſouflez d'un ſot orgueil. Je laiſſe-là d'autres particularitez trop odieuſes, qui influent extrémement ſur les irregularitez du Clergé, & qui ont attiré, quoiqu'à tort, les mépris du public ſur tout l'Ordre.

Voilà une eſpece de *Sommaire* des Vices, qui ſe ſont generalement répandus parmi nous ; & je n'aurois jamais fait, ſi je voulois entrer dans le détail. Néanmoins, quelque profondes racines, qu'ils paroiſſent avoir jettées dans les ames de nos Compatriottes, je ſuis le plus trompé des hommes, s'il n'eſt pas

pas poſſible d'y aporter des remedes efficaces. Le Projèt, que j'ai formé là-deſſus, n'eſt pas vague, ou uniquement propre pour la ſpéculation ; mais, je le crois fort aiſé dans la pratique.

Tant que le droit de diſpoſer de tous les Emplois reſte ataché à la Couronne, il eſt au pouvoir du Souverain de rendre la Vertu & la Pieté à la Mode, en les faiſant conſidérer comme des Qualitez neceſſaires, pour la faveur, & pour l'avancement.

Il eſt évident, par une éxperience que nous faiſons dans nos jours, que le ſeul exemple du meilleur des Souverains n'influë pas d'une maniere fort efficace ſur les mœurs des ſujets, dans un ſiécle extraordinairement corrompu. A-t-on jamais vu le Trone occupé par une Perſonne plus excellente que notre *Reine* d'à-préſent ? Je ne m'étendrai pas ici, ſur ſon talent pour le Gouvernement des Peuples, ſur ſa tendreſſe pour ſes Sujets, en un mot ſur toutes ſes Vertus purement Roïales. Je ne parle que de ſa Pieté, de ſa Charité, de ſa Temperance, de ſon Atachement pour ſon Auguſte Epoux, en un mot de toutes ces Vertus, qui relèvent le caractere d'un

particulier, & dans leſquelles on peut dire ſans flaterie, que perſonne ne la ſurpaſſe. Cependant, on peut avancer ſans ſe faire ſoupçonner d'un tour d'eſprit malin, & ſatirique, que notre corruption n'eſt pas beaucoup diminuée depuis ſon avenement à la Couronne; & qu'il n'y arrivera aucun changement avantageux, ſi elle ne ſe ſert pas de meſures plus efficaces que ſon exemple.

Une preuve certaine de la perverſité de la Nature humaine, c'eſt que le ſeul éxemple d'un Prince vicieux entrainera en peu de tems la maſſe generale de ſes ſujets; & que la Conduite exemplaire d'un Monarque vertueux n'eſt pas capable de les reformer, ſi elle n'eſt pas ſoutenuë d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'Autorité, que les Loix lui donnent, faſſe en ſorte, qu'il ſoit de l'interêt, & de l'honneur, de chacun, de s'atacher à la Vertu & à la Pieté; & que l'infamie & la diſgrace ſuive toujours le Vice, & prive les vicieux de toute eſperance d'avancement. Pour établir ces utiles maximes avec ſuccès, il devroit commencer par les introduire, dans ſon Domeſtique, & dans ſa Cour. Ne pour-

pourroit-on pas, par exemple, obliger les Domeſtiques, & les Officiers ſubalternes de Sa Majeſté, d'aſſiſter une fois par ſemaine au Service divin, avec des manieres décentes, de communier quatre fois par An, d'éviter les imprécations & les diſcours profanes, & de ſe conduire, du moins en aparence, avec Sobrieté, & avec Sageſſe? Ne pourroit-on pas les aſſujettir à ces devoirs, en puniſſant les Transgreſſeurs, par la ſuſpenſion, ou par la perte, de leurs Emplois; & en établiſſant des Officiers honnêtes gens, pour prendre garde de près à leurs actions?

Pour les perſonnes d'un rang plus élevé, qui exerçent les Emplois Domeſtiques de la Cour, & qui aprochent Sa Majeſté même, ne peuvent-ils pas recevoir de pareils commandemens de ſa propre bouche; & ne recevoir des marques de ſa bonté, qu'à proportion qu'ils lui obéïſſent exactement à cet égard? Elle pourroit d'ailleurs ordonner aux Evêques, & à dautres perſonnes d'une Pieté reconnuë, d'être attentifs à la conduite de ſes Officiers, & de l'avertir de leur libertinage, tant à

l'égard des ſentimens, que par raport aux actions.

De plus, ceux, qui entreroient dans les charges domeſtiques de la Reine, pourroient être obligez de faire un ſerment parallele à celui dont on impoſe la neceſſité aux perſonnes', qu'on honore de quelque Emploi Eccleſiaſtique, & par lequel on défend l'Egliſe contre la Simonie. Si l'on obſervoit de pareils Reglemens, il eſt évident que la Religion, & les bonnes-mœurs, deviendroient des Vertus à la Mode, & qu'elles paſſeroient pour l'unique moïen de parvenir aux Emplois, & de les conſerver; ce qui ne manqueroit pas de faire de ſalutaires impreſſions ſur la Nobleſſe, & ſur toutes les perſonnes de condition.

Si on mettoit en uſage la même methode, avec toute la ponctualité poſſible, à l'égard de ceux, qu'on honore des grandes Charges de l'Etat, il eſt évident, qu'avec le tems elle introduiroit dans la Nation une Réforme entiere & generale. Dès que la Pieté & la Vertu ſeroient une fois eſtimées comme des qualitez neceſſaires pour l'avancement; ceux, qui, par des moïens ſi grands

&

& ſi nobles, ſeroient parvenus aux premieres Dignitez, ne manqueroient pas d'imiter l'exemple de la Reine, dans la diſtribution des Emplois ſubalternes, qui ſeroient à leur diſpoſition; ſur-tout, ſi la moindre faveur, ou la moindre partialité, pour des ſujets indignes, paſſoit pour un manque de devoir, propre à attirer au coupable la Diſgrace de la Cour.

Il y a un ſi grand nombre de petits Emplois répandus par tout le Roïaume, que ſi tous ceux, qui les exerçent, menoient une vie exemplaire, tout prendroit bientôt une face nouvelle parmi nous, & la Religion y ſeroit en peu d'années dans l'état le plus fleuriſſant.

Il ne faut pas s'imaginer que les Revenus de l'Etat ſoufriroient d'une pareille Reforme, puiſque de dix Emplois, qui ſont mal exercez, il y en a du moins neuf, dont il faut attribuer la mauvaiſe adminiſtration, à un manque de probité, plûtôt qu'à un défaut de lumieres. Pour moi, je ne connois point de Charge, de laquelle la Pieté puiſſe rendre un homme incapable; &, quand cela ſeroit, ce n'eſt pas la ſaiſon de faire contre mon projet une objection de

cette nature ; à préſent, qu'en diſpoſant des charges, on ne ſe donne pas la peine de ſonger ſeulement aux qualitez qui rendent une perſonne propre à s'en acquiter comme il faut.

Je me ſuis imaginé fort ſouvent, qu'une Dignité, ſemblable à celle de la *Cenſure* chez les *Romains*, pourroit être introduite chez nous avec ſuccès, & renfermée dans les bornes néceſſaires, pour l'empêcher de tomber dans des excès pernicieux. Les Romains connoiſſoient auſſi bien que nous les avantages de la Liberté, & les moïens néceſſaires pour la maintenir. Ils en étoient auſſi jaloux que nous : dans toutes les occaſions ils s'en montroient auſſi hardis defenſeurs. Cependant, je ne me ſouviens pas d'avoir vu, dans leurs Hiſtoires, de grandes plaintes, ſur les inconveniens atachez à cette Dignité : elles nous ont informez, au contraire, de mille effets extraordinairement utiles de cette Charge ſalutaire.

Il s'eſt répandu dans notre Nation un grand nombre de Vices, qui ne ſont que trop connus de tout le monde, quoi qu'ils échapent à la rigueur de toutes nos Loix. Tels ſont l'*Atheïſme*, l'*I-*

l'*Ivrognerie*, la *Fraude*, l'*Avarice*, & plusieurs autres de la même nature, qui pourroient être de la compétance de cette nouvelle Dignité. Supposons, par exemple, qu'on établit des *Commissaires*, pour aller dans tous les Cantons du Roïaume s'informer de la conduite, pour le moins, de ceux qui sont dans les Emplois, & s'éclaircir de leurs mœurs, comme de leur capacité.

Ces personnes seroient obligées de recevoir toutes les informations, & toutes les plaintes, qu'on leur présenteroit, & d'en faire leur raport, sous serment, à la Cour, ou bien au Ministére, afin de leur fournir des moïens de couper la racine à ces sortes de maux, par une distribution équitable, de peines, & de récompenses.

Je n'entre point là-dessus dans un plus grand détail de mon Systême, qui, venant d'un simple particulier, pourroit être sujet à plusieurs inconveniens, mais dont l'idée recevroit aisement sa forme nécessaire de la Sagesse de ceux qui sont à la tête des affaires. Ce que j'ose asseurer avec confiance, c'est que six mille livres sterling ne seroient pas mal emploïées à l'entretien de *six Commis-*

faires dûement qualifiez pour cet Emploi, & qui seroient obligez d'aller deux à deux faire toutes les années le tour du Roïaume, dans le dessein que je viens d'indiquer.

Mais, ce dernier Article ne touche pas directement l'intention que j'ai de faire voir, que, sans le moindre effort du côté du Pouvoir Legislatif, la Reine seule est la Maitresse de réformer ses Sujets; ce qu'Elle est obligée de faire en conscience, en y emploïant son Autorité, aussi bien que sa Conduite exemplaire.

On m'acordera, je crois, sans peine, que l'exemple de cette grande Ville influë extrémement sur tout le Roïaume; & que cette Ville est également dominée par les influences de la Cour, du Ministere, & de tous ceux qui en dépendent par leurs Charges, ou par leurs Esperances. Or si, sous une aussi excellente Princesse que la nôtre, nous voions tous les Officiers de la Cour reglez dans leur conduite, & un Ministre qui se distinguât par la pieté; si nous voions toutes les Charges de l'Etat & de la Robbe remplies de personnes du même caractere, soigneuses à ne placer

dans

dans les emplois ſubalternes, que des gens de mérite, & obligées de faire de pareilles choſes, & par l'exemple de notre Souveraine, & par la crainte de perdre leurs Dignitez; ne m'avouera-t-on pas, que l'Empire du Vice, & de l'Irreligion, ſeroit bientôt détruit dans notre Capitale, & qu'il chancelleroit en peu de tems dans tout le Roïaume, qui a avec elle de ſi grandes liaiſons, & qui affecte ſi fort d'en ſuivre les manieres?

Si l'on ſe met une fois fortement dans l'Eſprit, que la Religion eſt un degré neceſſaire, pour parvenir à la faveur, & à l'avancement, peut-on comprendre, que des perſonnes devouées à leur leur réputation, & à leur fortune, ôſeroient ſe déclarer contre ſes maximes, & ſe conduire comme ſi elles les mépriſoient? Il n'y a point de qualité ſi contraire au naturel de l'homme, qu'il ne ſe l'aproprie, pour ménager ſes intérêts, ou pour favoriſer ſes paſſions dominantes. Le mortel le plus fier devient humble, l'Eſprit le plus farouche s'adoucit, le plus pareſſeux ſe rend induſtrieux & actif, quand il s'agit d'ateindre l'objèt de ſes vœux les plus

ardens. Avec quelle vivacité, par conſequent, n'entreroit-on pas dans les routes de la Vertu, & de la Pieté, ſi elles menoient infailliblement à la faveur, & à la fortune?

Si dans nos Armées on mettoit quelques bornes aux imprécations, aux diſcours profanes, à la débauche dont on tire vanité, au jeu exceſſif, & à l'intemperance, je ne vois pas, que les conſequences d'une telle Réforme pourroient être dangereuſes. Je ſuis très-perſuadé, que la corruption n'y ſeroit, ni ſi générale, ni ſi exorbitante, ſi on obligeoit du moins les Militaires à quelque bienſéance extérieure dans leur conduite, ſi leur libertinage n'étoit pas un moïen de s'avancer, & ſi la pieté ne leur ſervoit pas d'un obſtacle preſque inſurmontable, pour faire leur chemin. J'ai été informé par des Officiers d'une très-grande diſtinction, que, dans toutes les Armées des Alliez, il n'y a point de troupes auſſi mal diſciplinées, que les nôtres; & je comprends fort bien, qu'il eſt impoſſible, qu'elles le ſoient mieux. Les Soldats ont continuellement devant leurs yeux le mauvais exemple de leurs Chefs; & ils ne ſauroient donner dans au-

aucun Crime, dont leurs Officiers ne soient infiniment plus coupables qu'eux, sans y être portez par des tentations également fortes.

On accuse généralement nos Officiers d'avoir rétabli parmi nous le vice brutal de boire avec excès, qui étoit disparu presque entierement en Angleterre, il y a quelques années. Il est certain, qu'ils ont réüssi merveilleusement bien. Plusieurs jeunes gens de Famille, & même un grand nombre de Nobles du premier ordre, ont fait de grands progrès, sous de si habiles Maîtres: ils n'ont pas le moindre soin de cacher leur talent; &, s'ils n'en ont aucune honte, c'est qu'ils sont persuadez, qu'il ne les exposera à aucun reproche.

Ce mal seroit bientôt deraciné, si la Reine trouvoit bon de déclarer ouvertement, qu'aucun jeune homme, de quelque qualité qu'il pût être, adonné à un vice si honteux, ou à quelqu'autre également infame, nauroit accès à sa faveur, ni même à sa presence; & si elle ordonnoit positivement à ses Ministres, & à tous ceux qui possedent les premieres Dignitez de l'Etat, de les traiter avec le même mépris. Dès que

cette déclaration ſeroit généralement connuë, tous ceux qui ont le moindre atachement pour leur réputation, & pour leur fortune, éviteroient avec ſoin le Commerce de pareils débauchez. Par-là le Vice deviendroit tellement infame, que ceux, qui ne voudroient pas ſe donner la peine de l'aracher de leur cœur, s'efforceroient du moins de ſauver les aparences.

Cette même methode pouroit arêter dans ſa courſe la coutume impetueuſe de bruſquer ſa ruine, en jouant des ſommes immenſes. La cauſe, qui fait faire tant de progrès dans la Nation au Jeu immoderé, c'eſt qu'on le ſoutient, & qu'on paroit l'animer, par une conduite toute opoſée à celle que je recommande ici; ce qui ôte abſolument l'autorité aux Loix qui ont été faites pour le tenir en bride.

On ne ſauroit me nier encore, que le défaut de diſcipline exacte & ſevere, dans nos Univerſitez, n'ait été d'une dangereuſe conſequence pour notre jeuneſſe, qui y eſt preſque entierement abandonnée à ſa propre conduite: ſur-tout, la Nobleſſe, qui, ne conſidérant pas l'Erudition comme néceſſaire à ſa ſubſiſtance,

ce, y vit à ſa Fantaiſie, & y prend ſes degrès, ſans qu'elle ſoit obligée de faire quelques progrès dans les Siences; ce qui eſt le plus grand, & le plus pernicieux, de tous les abus. Si l'on ne gagne pas dans les Univerſitez quelques notions du Savoir, & des belles Lettres, il eſt certain qu'on y perd abſolument ſon tems; puiſque tout ce qui ſert d'ornement à une belle éducation eſt infiniment mieux enſeigné par-tout ailleurs. Le ſéjour, que les jeunes gens y font, ne ſauroit ſervir à les détourner de la route du vice, ou à les éloigner des occaſions de ſe débaucher: ils s'y trouvent enſemble en trop grand nombre, & ils ſont trop Maîtres de leurs Actions, pour qu'une ſemblable intention puiſſe promettre la moindre réüſſite.

Cependant, de quelle nature que puiſſent être les abus qui ſe ſont gliſſez dans les Univerſitez, par la négligence, & par la longue ſuite des tems, qui a fait perdre aux anciens Statuts toute leur vigueur, on peut y remedier, par des Ordres ſeveres de la Cour, adreſſez aux Chefs & aux Inſpecteurs des Colléges; ſans parler ici de l'Autorité particuliere de Sa Majeſté dans quelques-

unes de ces Maiſons, fondées par ſes Prédéceſſeurs.

Au ſortir des Univerſitez, la jeune Nobleſſe, & d'autres Ecoliers d'une Fortune conſidérable, ſont d'abord envoïez dans la Ville, de peur de contracter des Airs de Pédanterie, par un trop long ſéjour dans les Colléges. Pluſieurs jeunes Gentilshommes ſont placez dans les *Apartemens de la Cour**, où ils ont toute liberté de ſuivre aveuglement leurs paſſions, & leurs caprices.

Les mauvaiſes conſequences de tous ces relâchemens dans l'éducation paroiſſent évidemment, en ce que de dix perſonnes, qui parviennent, & qui ſe diſtinguent, dans l'Egliſe, dans la Cour, dans la Politique, & dans les Armées, il y a neufs Cadets de Famille, ou gens ſans naiſſance, qu'une Fortune bornée a animez au travail, & à l'application.

Pour ce qui regarde ces *Appartemens de la Cour*, à moins que de ſupoſer qu'ils

* C'eſt un Endroit à *Londres* où les jeunes Juriſconſultes prennent d'ordinaire des Chambres.

qu'ils ſont fort dégénérez de leur inſtitution primitive, il faut avouer que jamais aucun Seminaire n'a été plus mal reglé dans un Païs Chrêtien. Si l'on peut y remedier ſans l'interpoſition du Pouvoir legiſlatif, c'eſt ce que je ne ſaurois déterminer, faute d'avoir fait des recherches aſſez exactes là-deſſus. Ce que je ſai très-bien, c'eſt que toutes les Nations éclairées ſe ſont acordées, en établiſſant des *Seminaires*, à obliger la jeuneſſe à l'obſervation exacte de certains devoirs moraux, ſur-tout de la Juſtice, de la Temperance, & de la Sageſſe; & de n'en pas borner les obligations aux Sciences, & aux exercices du corps: au lieu que, chez nous, on ſe moque ouvertement de cette partie eſſentielle d'une bonne éducation.

On me permettra de dire ici, ſans avoir le moindre deſſein de choquer le Clergé, que, par une prévention auſſi commune que pernicieuſe, les Eccleſiaſtiques eux-mêmes détruiſent les Services, qu'ils pouroient rendre à la Religion, & à la Vertu: ils affectent de n'avoir aucun Commerce, ſinon les uns avec les autres, & de ne ſe point mêler avec les Laïques; ils ont leurs Societez par-

particulieres, leurs Caffez particuliers, où ils paroiſſent toûjours pour ainſi dire en *troupe*. Un Miniſtre tout ſeul oſe à peine ſe montrer dans une Compagnie de gens polis : &, s'il s'y trouve par malheur, il eſt taciturne, la défiance eſt peinte ſur ſon viſage, il eſt dans des apprehenſions continuelles d'être turlupiné, & d'être en butte à des railleries offenſantes.

Cette conduite du Clergé me paroit auſſi ſenſée, que le ſeroit celle des Médecins, s'ils mettoient tout leur tems, à viſiter leurs Apoticaires, ou à ſe viſiter les uns les autres, ſans ſe mettre en peine de leurs malades. A mon avis, le Commerce avec les Laïques eſt l'afaire principale des Gens d'Egliſe; & je ne crois pas, qu'ils puiſſent trouver un moïen plus efficace de ſauver les ames, que de ſe rendre propres à plaire dans la Converſation des gens du monde : leur érudition pourroit y contribuer beaucoup, s'ils s'apliquoient à la polir, & à la débaraſſer de la Rudeſſe, & de la Pédanterie. Il eſt ordinaire à préſent, que ceux qu'on apelle *bons-vivans*, qui ne vont jamais à l'Egliſe, & qui ne s'amuſent point à parcourir les Livres de dé-

dévotion, forment leur idée de tout le Clergé, sur quelques pauvres Ministres vagabonds, qui se crottent dans les ruës, ou qui semblent se dérober de quelque Maison de *Qualité*, où ils font l'Office de *Chapelain* pour dix *Shellings* par mois. Cette idée n'est pas rectifiée par la vuë d'autres Ecclesiastiques, qui ont des talens plus relevez, & une figure plus revenante.

Que certains Raisonneurs pensent ce qu'ils trouvent à propos, il est certain qu'il faut porter la masse generale des hommes à aimer & à estimer les Gens d'Eglise, si l'on veut leur inspirer de la tendresse pour la Religion. On fait d'ordinaire fort peu de cas d'un Remede, quelque excellent qu'il puisse être, s'il est donné par un Médecin, qu'on hait, ou qu'on mépriſe.

Or, si les Ecclesiastiques avoient autant de penchant à frequenter les bonnes Compagnies, qu'en ont d'autres honnêtes gens; s'ils vouloient étudier un peu l'Art de la Conversation, ils seroient les bien-venus par-tout, où l'on à quelqu'égard pour le bon-sens, & pour la politesse; &, par consequent, ils previendroient mille discours impertinens

tinens & prophanes, & mille actions du même caractere. Il ne seroit pas à craindre même, que des gens, qui auroient la moindre idée du sens-commun, se plaignissent d'être génez par la Compagnie d'un Homme d'Eglise, parce qu'ils n'oseroient prononcer devant lui des blasphemes, & des railleries obscenes.

Pendant que le Peuple est si jaloux de l'Autorité & de l'Ambition des Ecclesiastiques, qu'il ne sauroit penser qu'avec horreur au Rétablissement de l'ancienne Discipline de l'Eglise, je ne vois pas, pour le Clergé, d'autre methode de reformer le monde, que de faire tous les efforts, que la vertu avouë, pour se rendre agréable aux Laïques. C'est-là sans doute une partie de la Prudence du Serpent, recommandée dans l'Evangile; & c'est précisement le procedé dont se glorifie St. Paul, *qui devenoit tout à tous, Juif aux Juifs, & Grec aux Grecs.*

Je suis persuadé, qu'il seroit difficile de faire gouter cet expedient aux Gens d'Eglise, qui se sont mis généralement dans l'Esprit, que cette coutume de se bannir de la Societé des gens du monde est

eſt une partie eſſentielle de leur devoir. Je ſai même, qu'on s'eſt efforcé de leur inſpirer cette idée, dans pluſieurs Lettres Paſtorales des Evêques. Il y a même un de ces Prélats diſtingué par ſes lumieres, & par ſon mérite, qui leur a donné de pareils préceptes, quoique, pendant toute ſa vie, il ait pris lui-même un chemin tout opoſé; mais, je me trompe fort pourtant, ſi ces Conſeils ſont les motifs les plus forts d'une telle conduite, & ſi les Eccleſiaſtiques n'y ſont pas portez plus efficacement, par une certaine honte atachée à une mauvaiſe éducation, & par la crainte d'être inſultez par les gens du monde.

Ces deux motifs perdroient bientôt toute leur force, ſi la Vertu, & la Religion, ſoutenuës par la Cour, étoient en vogue parmi tous ceux, qui ocupent les grandes Charges, & qui les briguent, ou qui ſe flatent d'y parvenir un jour. Une eſtime, extérieure du moins, pour le Clergé, ſeroit la conſequence infaillible d'une telle Réforme; & les Gens d'Egliſe auroient aſſez de bon ſens, pour trouver leur devoir & leur intérêt à ſe rendre propres à une converſation

tion polie, dès qu'ils ne craindroient plus d'être offenſez & choquez par des obſcénitez & par des profanations.

J'ai une autre Conſidération encore à communiquer au Public, ſur le même ſujèt; mais, je crains bien qu'elle ne paſſe pas pour *orthodoxe*.

Le Clergé eſt parmi nous le ſeul ordre de perſonnes, qui porte conſtamment un habit diſtingué du reſte des hommes. Une experience, fort contraire à la raiſon, nous en fait voir cette pernicieuſe conſequence; que, tandis qu'il ſe trouvera des perſonnes d'une conduite ſcandaleuſe ſous cet habit diſtingué, il ſera mépriſé par-tout où on le trouvera. Un homme du monde, voïant par hazard un faquin, qui, couvert de cette robbe, tache au milieu de la nuit de regagner ſa maiſon d'un pas chancellant, (ſpectacle, qui n'eſt pas extrémement frequent parmi nous, mais qui ne tient pas pourtant du miracle,) aura d'abord mauvaiſe opinion de tout le Clergé; & il ſera par cela même confirmé dans ſes propres vices. On y pouroit remédier en quelque ſorte, ſi l'on avoit ſoin d'envoïer ces Théologiens vagabonds dans les *Indes Occidentales*, où

il

il y a pour eux de l'Ouvrage de reſte, & plus de moiens de faire fortune qu'ici. Mais, un Remède plus général, & plus efficace, ſeroit de ne permettre l'uſage de la Robbe, qu'à ceux, qui auroient quelques bénéfices, ou aſſez de bien pour ſe tirer du mépris; & il vaudroit encore mieux, à mon avis, qu'excepté les Evéques, tous les Eccleſiaſtiques s'habillaſſent modeſtement, comme les autres hommes, hormis dans les occaſions, où ils ſeroient obligez d'exercer leur miniſtere.

Il s'eſt gliſſé dans cette Ville un autre abus, qui contribue extrémement aux progrès du vice. On donne ſouvent la Charge importante de *Juge de Paix* ou de *Commiſſaire*, à des gens, dont l'intérêt eſt de bannir la Vertu d'au milieu de nous; a des gens, qui ſubſiſtent, & qui s'enrichiſſent, en ſoutenant les excès les plus afreux, & en vendant leur protection à toutes les femmes de médiocre vertu, qui ravagent leurs differens quartiers. C'eſt ainſi, que ces dignes Magiſtrats, au lieu de mettre des bornes aux crimes les plus énormes, les redoublent, & cauſent dix fois plus de debauches, qu'il n'y en auroit ſans

ſans leur Magiſtrature. *Non hoc inventum munus in uſum.*

Rien n'eſt plus évident. Ces femmes pernicieuſes, aïant une double charge à ſoutenir, leur propre ſubſiſtance, & celle du Juge, doivent redoubler leur induſtrie criminelle, & leurs infames artifices.

Il eſt certain, que la Reine, & le Miniſtere, pouroient facilement redreſſer ce deteſtable abus de la Juſtice, en augmentant le nombre de ces *Commiſſaires*, en ne choiſiſſant que des gens vertueux & integres, en ne donnant cet emploi qu'à des perſonnes riches, & peut-être en mêlant parmi eux quelques Eccleſiaſtiques du premier rang, ſans permettre à qui que ce fût de refuſer cette Charge, quand elle lui ſeroit offerte.

La Reforme du Théatre dépend abſolument de Sa Majeſté: &, par les impreſſions, qu'il fait ſur l'eſprit de la jeuneſſe, il merite bien qu'on y prête la plus grande attention. Je ne parlerai pas ici de certains Paſſages de nos Comedies, indecens, ou profanes; ni des turlupinades, dont on accable la dignité même du Clergé; ni d'autres irregularitez criantes, dont on accuſe avec

avec raiſon nos Piéces de Théatre, & ſur-tout les plus modernes.

J'obſerverai ſeulement la *Juſtice diſtributive* de Meſſieurs les Auteurs, qui ne manquent jamais de punir la Vertu, & de recompenſer le Vice, contre les regles de critique les plus ſenſées, & contre la pratique conſtante, de tous les ſiécles, & de tous les autres Peuples.

On verra d'ordinaire ſur la Scene un Gentilhomme Campagnard, qui n'a d'autres défauts, que de l'Impoliteſſe, & un accent Provincial, qu'il n'eſt pas le maître de quitter, condamné à épouſer une Courtizane uſée, ou une Fille de Chambre, qui a fait banqueroute à ſon honneur. En recompenſe, un Scelerat de profeſſion, à qui on donne pour qualitez brillantes la Prodigalité, la Profanation, l'Intemperance, & la Débauche la plus exceſſive, devient l'Epoux d'une riche Heritiere, propre à reparer les bréches qu'il a fait dans ſon Patrimoine, par les excès les plus honteux. Comme, dans une Tragedie, on releve & on embellit le Caractere d'un Heros dans l'Eſprit des Spectateurs, en lui attribuant pluſieurs grandes

des Victoires, nous repreſentons les Heros de nos Pieces Comiques chargez des Dépouilles de pluſieurs Femmes conquiſes, par la Ruſe, & par l'Effronterie.

Je ne me ſouviens pas que nos Auteurs Dramatiques aïent jamais donné ſur le Théatre un Succès avantageux à une Intrigue criminelle, avant *Charles II.*; mais, depuis ſon Regne, un Echevin ne manque jamais d'être cocu ſur la Scene, ni une Vierge innocente d'être dupée, dans le tems que le Spectateur eſt obligé de ſuppoſer, que la Fornication & l'Adultere ſont commis derriere les Couliſſes, & de garder pour ainſi dire les manteaux.

Ces Irregularitez criminelles du Théatre, & pluſieurs autres particulieres à notre Age, & à notre Païs, ne ſubſiſteront, que tant que la Cour voudra bien les tolerer, & y conniver; &, certainement, une Penſion ne ſeroit pas mal emploïée à quelque homme vertueux, ſavant, & ſpirituel, à qui on donneroit la commiſſion de retrancher les paſſages ſcandaleux des Piéces, qui ont déja cours parmi nous, & de celles qu'on offre de tems en tems, pour être repréſentées. Par-là, & par d'autres Reglemens ſenſez,

le

le Théatre pouroit devenir un Divertissement innocent & utile, au lieu de jetter du scandale sur notre Patrie & sur notre Religion.

Les Propositions, que j'ai faites jusqu'ici, pour l'Avancement de la Religion, & de la Vertu, ne sont pas vagues, & de pure speculation: elles peuvent être mises en usage, par un Prince pieux & actif, fermement résolu à en profiter, & à y donner toute son attention. Je ne croi pas même, qu'on puisse faire contre elles les moindres Objections, si-non, qu'en faisant de la Religion un degré vers les Dignitez & vers la Fortune, on augmenteroit le nombre des Hypocrites parmi nous. Je le crois effectivement; mais, pourvu que, par les Methodes que j'ai indiquées, une seule personne d'entre vingt devint réellement vertueuse, je pense pourtant que notre Roïaume y gagneroit. D'ailleurs, la simple Affectation de la Vertu vaut mieux que le Vice demasqué, & que le Libertinage qui marche à decouvert: elle porte du moins les livrées de la Religion, en reconnoît l'autorité, & évite le scandale. Je m'imagine même, qu'un deguisement

continuel gêne trop la Nature humaine, & sur-tout le temperamment Anglois.

Il est probable que nos Compatriotes abandonneroient leurs vices, par pure lassitude, plûtôt que de s'ocuper toûjours à sauver les aparences, & à chercher des biais, pour s'y livrer en particulier, & pour les dérober aux yeux du public. Je crois, que bien souvent il est de la Religion; comme de l'Amour, qui, à force d'affectation, peut devenir réel. Par raport aux sentimens, il n'y a qu'un pas de la fiction à la réalité.

Tous les autres Projèts, qui tendoient au même but, on été jusqu'ici inutiles. Toutes les Loix, contre les mauvaises mœurs, ont manqué du coté de l'exécution; & les Edits, qu'on a faits de tems en tems, pour leur donner une nouvelle force, n'ont passé, que pour de simples formalitez.

On dit même que certaines Societez Religieuses, établies dans la meilleure intentiou du monde, & par des personnes d'une Pieté exemplaire, se sont changées avec le tems en Assemblées factieuses, ocupées à un Commerce honteux, uni-

uniquement propre à enrichir d'infames Délateurs.

Cependant, par raport à la Politique, même, il eſt d'une plus grande neceſſité, qu'on ne penſe d'ordinaire, de prendre des meſures vigoureuſes & efficaces, pour executer une pareille reforme. La ruine d'un Etat eſt ordinairement précédée, par une corruption generale, & par un mépris univerſel de la Religion; & c'eſt-là par malheur notre triſte cas.

Dis te minorem quod geris, imperas.

Ce Projet n'eſt pas d'une nature à être differé juſqu'à un tems de Paix & de Loiſir: une heureuſe réforme dans les ſentimens, & dans la conduite, eſt le meilleur moïen, que la Nature, & la Religion puiſſent nous fournir, pour finir avantageuſement la préſente Guerre; car ſi ceux, qui rempliſſent les Charges, s'acquittoient de leurs devoirs, par un Principe de Conſcience, nos affaires n'auroient rien à eſſuïer de la fraude, de la négligence, de la corruption. D'ailleurs, ſi nous croïions un Dieu & ſa Providence, & ſi nous nous conduiſions conſequemment à cette perſuaſion, nous pourrions nous attendre à l'aſ-

ſiſtance du Ciel, aïant une cauſe auſſi juſte qu'eſt la nôtre.

Jamais auſſi la Majeſté de la Couronne de la grande Bretagne ne pourroit ſe revetir d'une plus grande ſplendeur, aux yeux des Sujets & des Etrangers, que par l'exécution d'un Projet, qui, produiſant des effets ſi admirables, donneroit la plus grande idée du pouvoir de nos Souverains. Le Pouvoir eſt le centre des Vœux de tous les Princes; & un Monarque d'une puiſſance limitée ne peut jamais mieux ſatisfaire à une Ambition reglée, qu'en faiſant valoir des Loix ſalutaires.

Il faut remarquer encore, que tous les differens partis s'acorderoient à pouſſer une ſi excellente entrepriſe, pour ſe donner de la Réputation. Il eſt même naturel de croire, que ce ſeroit le meilleur expédient pour calmer leurs animoſitez. J'ai obſervé, que les Eſprits les plus factieux ſont préciſement ceux qui font voir, dans toutes leurs actions, le moins d'atachement pour la Religion, & pour la Vertu. Si de telles gens, du moins ceux qui ſont les plus incorrigibles entr'eux, ne veulent pas reconnoître l'utilité de nos meſures, & reſter

en

en proie aux inquietudes de leur propre naturel, le mal ne sera pas grand; & il ne sera pas fort dificile de gagner les autres, & de les reconcilier.

A présent, les corruptions excessives, qui sont répandues dans l'administration de nos affaires, passent l'Imagination. Des personnes d'une grande habileté ont fait voir par un calcul exact, que de six millions, qu'on leve tous les Ans sur le Peuple, pour le bien public, un bon tiers s'abime dans les differentes Classes & Subordinations de ceux qui administrent nos Deniers, avant que le reste puisse être emploïé pour l'utilité de la Patrie. C'est-là un inconvenient accidentel de notre Liberté: &, tandis qu'on confiera nos affaires à des gens, qui ne sont susceptibles d'aucun remords, & qui n'ont d'autre vuë qu'un vil intérêt, la seule chose, qui pouroit nous défendre, contre leurs rapines, ce seroit le Pouvoir arbitraire d'un Prince, qui les feroit pendre, dès que leurs Fraudes seroient découvertes. Mais, chez nous, le Souverain ne peut rien sans les Loix; & le seul danger, où ces Scelerats s'exposent, en cas qu'on découvre leurs vols, c'est la perte de leurs

emplois; danger, qu'on peut éviter de mille differentes manieres. Quand la fourberie eſt parvenuë au plus haut point, elle tire de ſon propre ſein des armes pour ſe défendre. Tout ce qui peut arriver de plus chagrinant à ces malhonnêtes gens, c'eſt que, quand leurs crimes ſont ſi énormes, & ſi généralement connus, que les Miniſtres ſont obligez, par pure honte, de les priver de leurs charges, ils en ſortent accablez des dépouilles de la Nation, & *fruuntur Diis iratis.* Je pourrois nommer ici une *Commiſſion*, dans laquelle pluſieurs perſonnes, n'aïant pour toute penſion que cinq cens livres ſterling, ſans autres revenus conſiderables, ont vecu comme s'ils en avoient deux mille par an, & ont acheté des *Terres*, & des *Annuitez*, pour plus de quarante ou de cinquante mille livres.

Il ne ſeroit pas dificile de citer cent autres exemples de la même nature. Quel remede peut-on trouver à de pareilles mal-verſations, dans une *Conſtitution* comme la nôtre, que de mettre la Religion en vogue, & de remplir les Charges de perſonnes portées, par l'eſperance d'une recompenſe éternelle, &

& par la crainte d'une punition ſans bornes, à ſe conduire avec Juſtice, & avec Integrité?

Le Souverain, comme je l'ai déja dit, en eſt abſolument le Maître: il n'a qu'à regler exactement ſes Miniſtres, & les perſonnes honorées des plus grandes Dignitez du Roïaume, & les favoriſer ſelon que leur atachement pour la Pieté, & pour les bonnes mœurs, les en rendra dignes; afin que, par leur exemple, & par leur autorité, ils reduiſent à la même reforme tous ceux, qui dépendent d'eux, & qui ſont intereſſez à chercher leur protection.

Il eſt certain, qu'une telle reforme executée avec ſuccès ſe répandroit bientôt dans tout le Roïaume, puiſque la plûpart de la Jeuneſſe de quelque diſtinction paſſe dans cette capitale la partie de la vie la plus ſuſceptible de fortes impreſſions, & qu'elle s'y aſſemble de tous cotez, pour atraper de belles manieres, ou pour faire fortune. Ceux de ces jeunes gens, qui retournent enſuite dans leurs Provinces, y ſont imitez comme les plus parfaits modéles d'eſprit & de politeſſe.

Si une fois on étoit en train de considérer la Religion, & la Vertu, comme des qualitez neceſſaires pour la réputation, & pour l'avancement; ſi le Vice & l'Irreligion n'étoient pas ſeulement chargez d'Infamie, mais encore un obſtacle invincible à toutes les eſperances de fortune; notre devoir, devenant la même choſe que notre intérêt, jetteroit de profondes racines dans nos Ames. Il ſeroit tellement enté ſur le Génie de toute la Nation, qu'il ſeroit difficile à un Prince peu vertueux de nous faire retourner à notre prémiere corruption.

Je me ſuis borné aux moïens d'avancer la Pieté, qui ſont au pouvoir d'un Souverain limité dans ſa puiſſance, comme le nôtre, & qui conſiſtent dans une exécution vigoureuſe des Loix établies. En voilà aſſez pour un Projèt qui n'eſt pas recommandé par un nom illuſtre. Si l'on en voïoit une fois le ſuccès, je ne doute point, qu'on ne mit encore en œuvre d'autres meſures, qui ne dépendent pas entierement du Prince, & que le *Pouvoir Legiſlatif* ne négligeroit rien, pour y mettre la derniere main. J'indiquerai ſeulement ici un petit nombre de

de moïens, dont il pourroit se servir avec fruit.

Pour reformer les Vices de la Ville, qui ont une si grande influence sur tout le Roïaume, il seroit fort utile de faire une Loi, pour ordonner à tous les Cabaretiers de renvoïer leur chalands chez eux, & de fermer leur porte à minuit; & pour défendre à toute femme, quelle qu'elle pût être, de mettre jamais le pied dans un Cabaret, sous quelque prétexte que ce fût. On comprend facilement, qu'une pareille Loi préviendroit un tres-grand nombre d'Inconveniens, comme Querelles, Débauches, Vols, Maladies infames, & un grand nombre d'autres maux, qu'il est inutile de mentionner. Il seroit bon même d'enjoindre aux Maîtres de ces maisons, sous des peines severes, de ne donner à chaque Compagnie qu'une certaine quantité de boisson, & de leur refuser tout ce qui pourroit les jetter dans des excès.

Je croi qu'il y a à peine dans toute la Chrétienté une seule Nation, où toutes sortes de Fraudes sont pratiquées dans un aussi haut degré que chez nous. L'Homme de Robbe, le Negociant, &

l'Artisan, ont trouvé chacun dans sa vocation tant de moïens de tromper, & tant d'artifices subtils, qu'ils passent la portée de la prudence humaine, incapable de se précautioner contre tant de piéges. Nos Legislateurs ne pouroient jamais rendre un plus important service au Public, qu'en apliquant un remède efficace à ce mal, qui, dans plusieurs cas, mérite des chatimens plus rigoureux, que certains crimes, que nos Loix punissent par la mort du coupable. Le Marchand de Vin mêle du Poison à ses liqueurs frélatées, & tuë par-là plus de sujets, qu'une maladie contagieuse. L'Avocat vous persuade d'entrer dans un Procès, dans lequel il prévoit votre ruine, & celle de toute votre Famille. Le Banquier prend tout votre capital, & il vous en promet des rentes considerables, resolu de faire banqueroute le jour après. Tous ces Scelerats meritent infiniment mieux la Potence, que ce Malheureux qu'on y atache, pour avoir volé un Cheval.

On ne sauroit gueres répondre devant Dieu, & devant les Hommes, de ce qu'on ne fait point quelque Loi severe, contre la Liberté excessive de la Presse.

Du

Du moins devroit-on prévenir l'Impreſſion de ces Ouvrages, qui, ſous prétexte de *la Liberté de Penſer*, renverſent tous les Articles de la Religion, qui ont toujours paſſez pour inconteſtables parmi tous ceux qui ſe ſont fait une gloire de porter le nom de Chrêtiens. Par conſéquent, ces Dogmes ne doivent point être regardez, comme des Matieres de Controverſe, ou comme des Sujets de ſimple Spéculation. *Les Dogmes de la Trinité, de la Divinité de J. Chriſt; l'Immortalité de l'Ame*, & même *la Verité de toute la Révélation*; ſont tous les jours combattus, & niez ouvertement, dans des Livres faits exprès dans ce deſſein: quoiqu'il n'y ait point de Secte parmi nous, qui admette les principes, qu'on poſe dans ces dangereux Ouvrages, ou qui les croïe néceſſaires à ſon Syſtême.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois entrer ici dans le détail de tous les Inconveniens, où le *Pouvoir Legiſlatif* ſeul eſt en état de remédier. Peut-être ceux, dans lequel ce pouvoir réſide, feront peu de cas de *quelques Propoſitions*, qui ne ſortent pas de leur propre *Corps*. Cependant, quoique perſuadé de la foi-

bleſſe de mes lumieres, je ſuis ſûr, que les penſées ſinceres d'un homme éclairé & intègre, qui n'a en vuë que le bien de ſa Patrie, peuvent aller plus au fait, que les Déliberations d'une Aſſemblée nombreuſe, où la faction, & l'intérêt, ne prévalent ſouvent que trop. Un ſeul guide montrera mieux le chemin, que cinq cens, qui ont des idées differentes, ou qui marchent à tatons, en ſe fermant les yeux.

Dans la défiance où je ſuis touchant la reception qu'on fera à mes *Propoſitions*, je ne ferai encore qu'une ſeule Remarque, qui mérite, ce me ſemble, toute l'attention du Parlement.

N'eſt-ce pas une honte pour notre Païs, & un ſujet de ſcandale pout toutes les Nations Chrêtiennes, que dans pluſieurs Villes, où le nombre des Habitans augmente tous les jours, on ait ſi peu ſoin de bâtir de nouvelles Egliſes, qu'il eſt impoſſible à la cinquiéme partie du Peuple d'aſſiſter au Service Divin? Dans notre Capitale même, un ſeul Miniſtre, aſſiſté de deux chetifs Vicaires, eſt ſouvent chargé du ſoin de plus de vingt mille Ames. Ce manque d'égards & de reſpect pour la Religion

me

me paroit si abominable, que je ne croi pas, qu'aucun Siécle, ou aucun autre Peuple, en puisse fournir des exemples.

En voilà assez pour ce qui regarde les nouvelles Loix qu'on pouroit faire pour reformer le Genre-Humain. J'en reviens à mon Sujet principal, *l'exécution exacte & rigoureuse des Loix déja faites*, qui dépend absolument du Souverain, en vertu d'un droit ataché à la Couronne. Je conclus de tout ce que j'ai avancé à cet égard, que si les Postes d'Autorité, de Pouvoir, d'Honneur, & de Profit, devenoient les Recompenses de la Vertu, & de la Pieté, un établissement si salutaire influeroit puissamment sur les Mœurs, & sur la Foi de tous les Sujets. C'est alors, que des gens éclairez, & habiles, feroient tous leurs efforts, pour exceller dans la pratique des devoirs de la Religion, afin de se mettre en état de parvenir aux plus grandes Dignitez.

Je pourrois bien me tromper, par raport à quelques moïens, que j'ai proposez comme néceſſaires à l'exécution d'un si grand dessein; mais, on ne sau-

roit tirer de-là aucune Objection eſſentielle contre le deſſein même. Que ceux qui ſe trouvent à la tête des affaires prennent des meſures plus juſtes ; rien ne leur eſt plus aiſé. Il ſuffit, que tout le monde m'acorde, que le mal, dont il s'agit, eſt réel, & d'une très-dangereuſe conſequence ; qu'il exige de prompts remedes ; & que tous ceux, qu'on y a apliquez juſqu'à préſent, n'ont produit aucun effet ſenſible.

Ces veritez inconteſtables autoriſent ſuffiſamment un Amateur de ſa Patrie, & qui n'a pas d'autre but que le bien public, à communiquer à la Nation ſes penſées ſur un ſujet ſi important.

Notre Reine eſt une Princeſſe auſſi reſpectable par ſes vertus, qu'aucun Souverain qui ait jamais rempli le Trone. De quel nouvel éclat ne brilleroit pas ſon admirable caractere aux yeux de ſes contemporains, & de la poſterité la plus reculée, ſi Elle emploïoit toute ſon autorité à communiquer une partie de ſes vertus à ſes ſujets trop abatardis, pour devenir meilleurs, par ſon ſeul exemple ? Qu'il me ſoit permis de dire, avec toute la vénération

que

que l'on doit à cette Princeſſe incomparable, que les efforts qu'elle peut faire, pour parvenir à ce grand but, font une partie eſſentielle de ſes devoirs, de ſon intérêt, & de ſa gloire.

A préſent, un homme croit avoir tout le mérite neceſſaire, pour prétendre aux plus éminentes Dignitez, pourvû qu'il ait crié pluſieurs fois contre ceux, qui forment de pernicieux deſſeins contre le Gouvernement. Il eſt vrai que c'eſt un homme devoué à ſes plaiſirs, & un *Eſprit fort*, c'eſt-à-dire un Débauché dans les formes, & un Ennemi de la Religion. Qu'importe, c'eſt un homme utile, propre à ſoutenir le *Parti* qu'il a embraſſé; il en mérite toute la confiance. Il eſt vif Defenſeur de la Liberté & des Droits du Peuple: il déclame contre le Papiſme, contre le Pouvoir Arbitraire, contre les Fourberies du Clergé, & contre *la Haute Egliſe*; en voilà aſſez: c'eſt un Perſonnage dûment qualifié, pour quelque charge que ce ſoit, à la Cour, dans l'Armée, dans la Flotte, ou dans la Politique; & bientôt il ſe voit en état de pouſſer, juſqu'aux derniers rafinemens,

mens, les Fourberies, la Fraude, la Corruption, l'Oppreſſion, l'Injuſtice, & tous les Crimes, qu'il eſpere de pouvoir commettre avec impunité. Faut-il s'étonner, que de pareilles gens s'atachent ſi fort à un Gouvernement, où la *Liberté* eſt ſi exceſſive, & où les Sujets ſont ſi ſurs de la *Proprieté* de leur Bien, de quelque maniere, qu'ils l'aïent acquiſe? Ils ne pouroient jamais choiſir une autre *Conſtitution*, ſans y perdre conſiderablement.

Une exacte Fidélité pour un Gouvernement établi eſt en effet le moïen principal de le défendre contre les entrepriſes des ennemis de dehors; mais, ſi elle n'eſt acompagnée d'autres vertus, elle ne préviendra jamais les vices, qui en ſappent les fondemens, & qui ruinent plus ſurement un Etat, que ne fait l'Ambition des Princes voiſins.

Si mes Propoſitions, qui tendent à réformer le Roïaume, ſont les plus ſenſées, & les plus convenables; c'eſt ce qui peut être traité comme une Queſtion problematique: mais, il eſt inconteſtable, qu'une telle Réforme eſt abſolument

lument néceſſaire ; parce qu'on peut conclure de la nature des choſes mêmes, que des abus, auxquels on n'aporte point de remede efficace, s'augmentent de jour en jour, juſqu'à ce qu'ils aïent renverſé entierement la Societé. Comme il n'eſt pas poſſible, qu'il n'y ait dans le cœur des hommes des ſemences de *Corruption*, il faut dans un Etat bien reglé, que ceux, qui ſont armez du pouvoir d'exécuter les Loix, s'ocupent continuellement à s'opoſer à ſes progrès, *& à reduire tout à ſes premiers Principes*, comme s'exprime *Machiavel.* Ils ne doivent jamais permettre, que les abus vieilliſſent, & ſe multiplient, d'une maniere à rendre les remedes inutiles.

Celui, qui veut empêcher la ruïne de ſa maiſon, doit prendre garde à chaque fente, & la boucher dans le moment. A moins d'y veiller ſans relache, le tems ſeul la fera crouler, ſans le ſecours des orages, & des tremblemens de terre ; il ſera dans un danger perpetuel d'être envelopé ſous les ruines de cet Edifice. Il n'eſt plus tems de ſonger à l'étaïer, & à le

le raffermir : il lui en coutera moins à l'abbatre, & à en construire un nouveau, qui ne sera peut-être, ni si ferme, ni si commode, que celui qu'il a laissé dépérir par sa négligence.

PRE-

PREDICTIONS

Pour l'Année M. DCC. VIII.

Où les grands Evenemens ſont raportez ſelon leur ordre, avec les Noms des Perſonnes, & le Jour du Mois;

Publiées, pour précautionner la Nation Angloiſe *contre les Impoſtures des Faiſeurs* d'Almanacs:

PAR

ISAAC BICKERSTAF, *Ecuïer.*

APrès avoir long-tems & meurement conſideré l'Abus, qu'on fait de l'*Aſtrologie* dans ce Roïaume, j'ai vu évidemment, qu'au lieu d'en accuſer l'*Art* même, il ne faut s'en prendre, qu'à ceux qui le pro-

professent. Je sais, que des personnes très-éclairées ont prétendu prouver, que toute cette célébre Science n'est qu'une Fourberie complette & qu'il est du dernier absurde de se mettre dans l'Esprit, que les Etoiles puissent avoir la moindre influence sur les Pensées, les Penchans, & les Actions des Hommes.

J'avouë que ce Sentiment est très-excusable dans des personnes, qui n'ont pas tourné leurs études de ce côté-là; sur-tout quand ils observent, comment cet Art si noble est manié par quelques idiots. Ces miserables prétendent avoir établi une espéce de Négoce dans le *Monde Planétaire*; & ils n'en raportent toutes les années, qu'une ample Cargaison de Galimathias, de Mensonges, & d'Impertinences, qui, bien loin de venir directement des Astres, ont tout l'air de ne descendre pas de plus haut, que de leur impertinente Imagination.

J'ai resolu de publier bientôt une Apologie détaillée de cette célébre Science, où je tire toutes mes preuves des principes inconteſtables de la Raison. Tout ce que je dirai à présent, pour en donner une idée avantageuse, c'est que dans

dans tous les Siécles elle a eu pour Partisans des Savans du premier ordre, parmi lesquels je range *Socrate*, qui a été indubitablement le plus sage de tous les hommes non-inspirez. Si j'y ajoûte, que ceux, qui ont condamné cet Art, quoi que d'ailleurs gens d'une habileté inconteſtable, ne s'y ſont jamais apliquez, ou bien n'ont pas réüſſi dans leurs recherches, on verra que leur témoignage ne doit pas être d'un grand poids, puiſqu'ils ont condamné ce qu'ils n'entendoient pas.

D'ailleurs, je ne ſuis pas fort choqué de voir ceux, qui étudient l'Aſtrologie, & qui n'y ont fait que des progrès mediocres, traitez par les gens ſages avec le dernier mépris. Je ſuis bien plus mortifié, en voïant les Gentilshommes Provinciaux dûment qualifiez, par leurs richeſſes, à être un jour Membres du Parlement, creuſer dans l'Almanac de *Partrige*, pour y trouver les Evenemens de chaque Année, & n'oſer propoſer une partie de Chaſſe, ſi cet habile Homme, ou ſon Compagnon *Gadbury*, n'ont pas fixé le beau-tems.

Je ſuis prêt à jurer, que ces deux Meſſieurs, & tous leurs *Collégues*, ne ſont pas

pas seulement de grands Astrologues, mais encore des Enchanteurs dans les formes, si je ne prouve papier sur table, par mille Passages tirez de leurs Almanacs, qu'ils n'ont pas seulement une idée ordinaire de la *Grammaire* & de la *Syntaxe*; qu'ils ne savent pas épeler un seul mot, qui sorte un peu de la Sphere de la conversation la plus commune; & que, dans leurs Préfaces, ils ne savent, ni parler Anglois, ni penser Sens-commun.

Pour leurs Observations, & leurs Prédictions, ce sont des selles à tous chevaux, & elles peuvent convenir à tous les Siécles, & à tous les Peuples. *Dans ce Mois, certaine Personne de distinction est menacée de la Mort, ou d'une dangereuse Maladie.* Ils n'ont qu'à consulter la Gazette, pour en être persuadez; on y voit clairement, à la fin de l'Année, qu'aucun Mois ne s'est passé, sans la Mort de quelque Personne de marque. Il n'est pas possible même, que la chose soit autrement, puisqu'il y a du moins dans ce Roïaume deux mille Personnes de distinction, parmi lesquelles il faut de necessité qu'il y en ait de fort âgées; &, pour deviner à coup sur, l'Auteur n'a qu'à

qu'à fixer sa Prédiction sur le Mois de l'Année le plus fécond en Maladies. *Ce Mois, un célébre Ecclésiastique parviendra aux Dignitez de l'Eglise.* Eh ! qui en doute? Il y a parmi nous un grand nombre de Prélats, dont plusieurs ont déja un pied dans la fosse; &, s'ils meurent, il n'est pas naturel qu'on laisse leurs Charges vacantes. *Une telle Planete, dans une telle Saison, fait voir des Complots, & des Conspirations très-considerables, dont on pouroit bien voir de funestes suites.* Si dans le tems prédit on découvre la moindre Machination, voilà notre Astrologue érigé en Prophete du premier rang.

Ils se servent encore d'un tour admirable, qui d'ordinaire couronne l'œuvre ; *Dieu preserve le Roi Guillaume de tous ses Ennemis déclarez & secrets. Amen.* Si après cela ce Monarque meurt, il est certain que l'Almanac l'a prognostiqué clairement : s'il reste en vie, cette Phraze ne passe que pour une petite Ejaculation d'un fidéle Sujet.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, dans quelques-uns de nos Almanacs, on a fait cette digne Priere pour le pauvre Roi *Guillaume*, plusieurs mois après sa Mort,

Mort ; parce que, malheureuſement pour ces pauvres Aſtrologues, il déceda au commencement de l'Année, quand ces belles Piéces étoient déja publiées.

Pour laiſſer-là leurs impertinentes Propheties, je voudrois bien ſavoir, à quoi nous ſervent leurs Avertiſſemens, touchant des *Pillules*, & des *Ptiſannes*, pour les maux Vénériens ; & leurs Querelles en Vers & en Proſe, ſur les *Whigs*, & ſur les *Thoris* ; & d'autres Fadaiſes, dont les Planetes n'ont garde de ſe mêler ?

Aïant long-tems remarqué, avec toute la mortification poſſible, ces indignes Abus de cet Art reſpectable, j'ai reſolu de lui ouvrir une nouvelle Route, & de m'y prendre d'une maniere qui ne ſauroit que plaire généralement à toute la Nation. Je ne donnerai cette Année qu'un Eſſay, parce que j'ai été obligé d'emploïer preſque tout mon tems à revoir & à corriger des Calculs, que j'ai faits autrefois ; réſolu de ne rien donner au Public, dont je ne ſois auſſi perſuadé, que de ma propre exiſtence. Pour ce qui regarde mes Prognoſtics touchant les Evenemens des deux dernieres Années paſſées, je ne me ſuis trom-

trompé que dans deux particularitez de peu d'importance. J'ai prédit exactement le mauvais succès du Siége de *Toulon*, avec toutes ses circonstances, comme aussi le naufrage de l'Amiral *Shovell*. Il est vrai que je m'étois mépris de 36. heures par raport au tems fixe de ce triste accident; mais, en revoïant mon cacul, j'en ai d'abord découvert l'erreur.

J'ai prédit encore la Bataille d'*Almanza*, avec les circonstances du jour, de l'heure, de la perte de côté & d'autre, & des suites: &, pour faire voir, que je ne suis pas de ces gens, qui devinent après coup, j'ai donné à mes amis des billets scélez, qui contenoient ces Prédictions, avec ordre de les ouvrir dans un certain tems fixe, & ils les ont trouvées exactement vraies, à quelques petites minuties près.

Pour ce qui regarde le petit nombre de Prédictions suivantes, j'ai differé à les rendre publiques, jusqu'à ce que j'eusse examiné les Almanacs de l'Année où nous sommes entrez Je n'y ai trouvé que le tour ordinaire; & je conjure le Lecteur de comparer leur Méthode avec la mienne. J'ose bien hazarder

tout le credit de mon Art, sur le succès des Prédictions, que j'offre ici au Public; & je permets à *Partrige*, & à tous ceux de sa bande, de me décrier comme le dernier des Imposteurs, si je me trompe ici, dans la moindre particularité de quelque importance. Je m'imagine que ceux, qui voudront bien lire cette Brochure, me supposeront pour le moins autant de Lumieres, & de Probité, qu'à un Faiseur d'Almanacs. Je ne me cache pas: je suis un homme de quelque Réputation dans le monde; & j'ai mis ici mon Nom tout du long, afin qu'il me soit une marque éternelle d'Infamie, si j'en impose au Public.

Au reste, j'espere, qu'on ne trouvera pas mauvais, que je parle avec menagement des Affaires Domestiques de la Nation. Il est indiscret & imprudent de dévoiler les Misteres d'Etat; & il y a du danger pour ceux, qui sont assez étourdis, pour vouloir se signaler par-là: mais, je me donnerai carriere sur des particularitez, qui n'ont rien de commun avec le Gouvernement; & la sureté de mon Art paroîtra, avec tout autant d'éclat à l'égard de ces Evenemens ordinaires, qu'à l'égard des Revolutions

tions de la plus grande conſequence. Pour ce qui doit ſe paſſer de plus remarquable hors de la Patrie, comme en *France*, en *Flandre*, en *Italie*, & en *Eſpagne*, je ne me ferai pas le moindre ſcrupule d'en parler ouvertement, & en termes clairs; & je me fais fort de ne me jamais tromper ſur les *Dates*. Afin que le Lecteur puiſſe me rendre juſtice là-deſſus, je l'avertis, que je me ſervirai par-tout du Vieux Stile; & je prie le public de s'en ſouvenir, en voïant dans les Gazettes les Evénemens, que je pronoſtique ici.

Je ſai, qu'on peut me faire une Objection, qui n'eſt pas ſans fondement, & qui merite toute mon attention. Une Perſonne, dit-on, peut-être diſpoſée, par la force d'une Planete dominante, à la Volupté, à la Colere, ou à l'Avarice; & vaincre par ſa Raiſon ces mauvaiſes Influences, comme fit autrefois *Socrate*. Les Aſtres inclinent, mais ne forcent point, la volonté des hommes; &, par conſéquent, on a beau ſuivre les Regles les plus certaines de l'Aſtrologie, il eſt impoſſible d'être parfaitement ſûr que les Evenemens répondront juſte aux Prédictions. J'avoue que cette Objec-

tion eſt très ſolide par raport à tel, ou à tel individu humain ; mais, comme les grandes révolutions dépendent d'ordinaire des diſpoſitions d'un grand nombre de perſonnes, il eſt impoſſible de croire, qu'elles s'acorderont toutes à s'opoſer à leurs penchans, & à les détourner d'un deſſein général, qui eſt conforme à leurs inclinations. D'ailleurs, l'influence des Etoiles s'étend à un grand nombre d'Evenemens, qui ſont indépendans de la Raiſon, comme les Maladies, la Mort, & en un mot tout ce qu'on apelle dans le monde *Accidens*.

J'ai commencé mes Prédictions par le tems que le Soleil entre dans le *Belier*, ce que je prends pour le veritable commencement de l'Année naturelle ; & je les ai pouſſées un peu plus loin que le tems, auquel il entre dans le ſigne de la *Balance*: c'eſt-là préciſement la Saiſon des grandes Affaires. Je n'ai pas encore arangé ce qui regarde le reſte de l'Année; parce que j'en ai été détourné par pluſieurs occupations, qui n'ont rien de commun avec le Public. D'ailleurs, j'ai déja inſinué, que ce n'eſt ici qu'un Echantillon d'un grand nombre de Pronoſtics, que je prépa-

re

re pour les Années ſuivantes, ſi l'on veut bien me le permettre, & m'encourager à l'éxécution d'un ſi grand deſſein.

Ma prémiere Prédiction n'eſt qu'une Bagatelle, & je ne la donne ici, que pour faire voir l'Ignorance des prétendus Aſtrologues, dans les choſes qui les regardent directement eux-mêmes. Elle a pour objet *Partrige*, le Faïſeur d'Almanacs. J'ai fait ſon Horoſcope ſelon ma méthode particuliere; & je trouve qu'il mourra infailliblement d'une Fiévre chaude le 29. de MARS environ à onze heures de nuit. Je le prie d'y ſonger, & de mettre ordre à ſes affaires.

Le Mois d'AVRIL ſera remarquable par la mort de pluſieurs perſonnes du premier rang. Le *Cardinal de Noailles* mourra le 4; & le 11. le *Prince des Aſturies*, Fils du Roi *Philippe*. Le 14. un des premiers Pairs de ce Roïaume mourra à ſa maiſon de Campagne. Le 19. l'Angleterre perdra un vieux Laïque diſtingué par ſa grande Erudition; & le 23. on verra mourir un fameux Banquier demeurant dans la *Ruë du Lombard*. J'en pourois nommer un plus grand

nombre de ce Païs, & d'autres, ſi je ne croïois pas ces ſortes de cas particuliers peu intereſſans pour le Lecteur. Pour ce qui regarde les Affaires publiques, il y aura le 7. une Emeute dans le *Dauphiné*, cauſée par l'Oppreſſion du Peuple; & cette Affaire ne ſera pas apaiſée de pluſieurs mois.

Le 15. Il y aura une violente Tempête, ſur les Côtes de France, qui regardent le Sud-Eſt. Elle détruira beaucoup de Vaiſſeaux dans les Ports mêmes.

Le 19. ſera célébre par la Révolte de tout un Roïaume, à l'exception d'une ſeule Ville; ce qui donnera un tour très-avantageux aux Affaires d'un des Princes Alliez.

Le Mois de MAY ſera contre toutes les aparences fort ſtérile en grand événemens: il ne ſera remarquable que par la mort du *Dauphin*, qui arrivera le 7, après une courte maladie, & de violentes douleurs cauſées par une *Retention d'Urine*. Il meurt plus regreté par le *Roïaume*, que par la *Cour*.

Le 9. Un *Maréchal de France* ſe caſſera la jambe, en tombant de ſon Cheval;

val. Il m'a été impoſſible de découvrir s'il en mourra, ou non.

Le 11. On commencera un Siége de grande importance, qui attirera les yeux de toute l'Europe. Je n'en prédirai point les Particularitez. Pluſieurs Raiſons, qu'on devinera aiſément, m'obligent à ne pas m'étendre beaucoup ſur des Affaires, qui touchent de ſi près les Hauts-Alliez, & par conſéquent ce Roïaume.

Le 15. On recevra la Nouvelle d'un Evénement le plus ſurprenant, & le moins attendu, qu'on puiſſe s'imaginer.

Le 16. Trois grandes Dames de ce Roïaume ſe trouveront enceintes contre leur attente, à la grande ſatisfaction de leurs Epoux.

Le 23. Un fameux Boufon de la Comédie mourra d'une Mort comique, très-bien aſſortie à ſa Profeſſion.

JUIN. Ce Mois ſera illuſtre par la Déroute de certains Enthouſiaſtes ridicules connus ſous le nom de *Petits Prophetes*. Elle ſera cauſée, par l'arrivée du Tems où leurs Prédictions devroient être vérifiées, & par la découverte de leur Sottiſe, ou de leur Fouberie. C'eſt

une chose admirable, qu'il y ait des Imposteurs assez extravagans, pour prédire des choses, qui doivent arriver en peu de tems, & pour s'exposer à être siflez par tout le monde, dans l'espace de quelques mois. Ces gens-là sont moins prudens encore, que les Faiseurs d'Almanacs, qui ont la finesse de s'envelopper d'épaisses ténébres, & de ne parler que par Enigmes, en laissant au Lecteur le soin de l'Intreprétation.

Le premier de ce Mois, un Général François sera tué d'un coup de Canon tiré à tout hazard.

Le 6. il y aura dans un des Fauxbourgs de *Paris* un grand Incendie, qui consumera plus de mille Maisons, & qu'on pourra considerer comme l'avantcoureur d'une Nouvelle, qui étonnera toute l'Europe, vers la fin du mois suivant.

Le 10. il se donnera une grande Bataille, qui commencera à quatre heures après diner, & durera jusqu'à 9. heures du soir, avec beaucop d'opiniâtreté, sans que la fin en soit fort décisive pour toute la Guerre. Pour les Raisons déja dites, je ne nommerai pas l'Endroit qui sera le Champ de Bataille; mais,

mais je dirai que, de côté & d'autre, ceux qui commanderont l'Aile gauche ſeront tuez. Je vois des feux de joye, & j'entends des coups de canon, qui annonçent une Victoire.

Le 14. Il ſe répandra un faux bruit de la mort du *Roi de France*.

Le 20. Le *Cardinal Porto-Carrero* finira ſes jours par une Dyſſenterie; non ſans ſoupçon d'être empoiſonné: mais, on trouvera, que tout ce qu'on aura débité de ſon Deſſein de prendre le Parti du Roi *Charles* eſt abſolument faux.

JUILLET. Le 6. de ce Mois, un certain Général recouvrera, par une Action des plus glorieuſes, la Réputation qu'il avoit perduë par quelques mauvais ſuccès.

Le 12. Un Chef d'Armée mourra Priſonier parmi ſes Ennemis.

Le 14. On découvrira le Deſſein infame d'un Jéſuite François d'empoiſonner un Général étranger; &, quand il ſera apliqué à la Queſtion, il déclarera les choſes les plus ſurprenantes.

En un mot, ce Mois ſera fecond en grands Evénemens, dont il ne m'eſt pas permis de détailler toutes les particularitez.

Dans le Roïaume, un vieux Senateur de grande Réputation mourra à ſa Maiſon de Campagne, extenué par l'âge, & par les maladies.

Mais, ce qui doit rendre ce Mois à jamais fameux, c'eſt la Mort du *Roi* de *France*, *Louis quatorze*, qui finira ſa vie à *Marli*, le 26, environ à ſix heures du ſoir, après une Maladie d'une Semaine. Ce ſera, ſelon tout ce que j'en puis découvrir, d'une *Goutte remontée*, ſuive d'un *Flux de Sang*. Trois jours après, M. de *Chamillard* ſuivra ſon Maître, en mourant d'Apopléxie.

Dans le même Mois, un Ambaſſadeur mourra à *Londres*; mais, je n'en ſaurois dire préciſement le jour.

AOUT. Les Affaires de France paroîtront pendant quelque tems ne pas ſoufrir la moindre altération, ſous le Régne du *Duc de Bourgogne*; mais, le Génie, qui animoit toute la Machine, étant diſparu, elles ſeront ſujettes à des Révolutions extraordinaires l'Année ſuivante. Juſqu'ici le jeune Roi laiſſe à peu près tout ſur le même pied, dans le Miniſtere, & dans les Troupes; mais, les

Li-

Libelles & les Satyres, qui se répandent contre son Grand-Pere, & qui volent, pour ainsi dire, autour de son Palais même, mortifient cruellement le nouveau Monarque.

Je vois un Courier fort empressé, & les yeux pleins de vivacité & de joye, arriver au point du jour le 28. de ce Mois, aïant fait un Voïage prodigieux, par Mer & par Terre, en trois jours de tems. Vers le soir j'etends les Cloches, & les coups de Canon; les illuminations, & les feux de joye, font paroître la Ville en feu.

Un jeune Admiral, d'une très-noble extraction, acquiert ce même Mois une Gloire immortelle, par une Action des plus héroïques.

Les Affaires de Pologne sont entiérement reglées. *Auguste* renonce à ses Prétentions, qu'il avoit voulu pendant quelque tems faire valoir de nouveau. *Stanslas* est paisible Possesseur de la Couronne, & le Roi de Suede se déclare pour l'Empereur.

Je ne saurois passer sous silence un Accident particulier, qui doit arriver dans ce Mois à *Londres*; c'est qu'à la *Foire de St. Barthelemy*, un grand dé-

saſtre ſera cauſé par la chûte d'une *Tente*.

SEPTEMBRE. Ce Mois commencera par une Gelée extraordinaire dans cette ſaiſon : elle durera près de 12. jours.

Après que le *Pape* aura langui longtems, le Mois paſſé, les enflures de ſes jambes creveront, la Gangrene s'y mettra, & il finira ſes jours le 11. Trois ſemaines après ſa mort, il ſera ſuccédé, par le moïen des Brigues les plus violentes, par un Cardinal de la Faction Impériale, né en Toſcane, & âgé à préſent de 61. ans.

L'Armée des François ſe tient à préſent entierement ſur la défenſive, & elle ſe retranche juſqu'aux dents. Le jeune Roi envoïe des ouvertures pour la Paix, par le moïen du Duc de *Mantoüe*; mais, comme c'eſt-là une Affaire d'Etat, qui touche de près notre Gouvernement, je n'en dirai pas d'avantage.

Je n'ajoûterai encore qu'une Prédiction, en termes miſtérieux. Elle eſt compriſe dans ce Paſſage de *Virgile*:

Al-

Alter erit tum Tiphys, & altera quæ vehat Argo
Delectos Heroas.

Le 25. de ce Mois, tout le monde verra cette Prédiction, parfaitement accomplie.

Je n'ai pas pouſſé plus loin mes Calculs pour l'Année préſente. Je ne prétends pas, que ce ſoient-là tous les grands Evenemens, que nous verrons; mais, je prétends que ceux, dont je viens de parler, arriveront infailliblement. Peut-être m'accuſera-t-on encore, malgré les raiſons que j'ai alleguées avant que d'en venir à mes Pronoſtics, de ne m'être pas plus étendu ſur nos Affaires Domeſtiques, & ſur le Succès de nos Armes. Je conviens que j'étois le Maitre de donner là-deſſus des Lumieres fort ſures; mais, notre Miniſtere éclairé ne trouve pas à propos, qu'on entre dans les Miſteres d'Etat; & je ne ſuis pas homme à lui donner le moindre mécontentement.

Tout ce que j'ôſe prendre la hardieſſe de dire, c'eſt que cette Campagne ſera très-glorieuſe pour les Alliez, &

que les Forces Britanniques par Mer, & par Terre, auront une bonne part dans les Lauriers, dont la Victoire couronnera la grande Alliance ; que la Reine *Anne* continuera de vivre en ſanté, & en proſpérité ; & qu'il n'arrivera aucun deſaſtre aux prémieres têtes du Roïaume.

Pour ce qui concerne les Evénemens dont j'ai fait mention, le Public verra par leur Accompliſſement, ſi je dois être mis de niveau avec les Aſtrologues ordinaires, qui, par leur pitoïable Jargon, & par certaines *Figures* tracées à tout hazard, ſe ſont trop long-tems jouez de la Crédulité du Vulgaire. Mais, il ne faut pas mépriſer un habile & ſage Médecin, parce qu'il y a des Charlatans dans le Monde.

Peut-être croira-t-on, que je ne ſonge ici qu'à me divertir, aux depends des Sots ; mais, on me fera tort. J'ai quelque eſpece de Reputation dans le Monde, que je ne hazarderois pas volontiers, uniquement pour ſatisfaire à un caprice de cette nature. J'oſe me flatter encore, que tout homme ſenſé, qui lira cet Ecrit, n'aura garde de le confondre avec les miſerables Brochures, qui

qui font les Délices du petit Peuple. Heureuſement pour moi, je ſuis au-deſſus du ſort de ces miſerables Ecrivains, qui ſont obligez d'inſulter le Bon-Sens, pour ſe procurer dequoi vivre. Ma Fortune fait que je n'ai pas beſoin d'un gain ſi mince, & mon naturel me le fait mépriſer.

Que des gens éclairez ne condamnent pas, avec trop de précipitation, cet Eſſai deſtiné à rendre ſon ancienne Réputation à un Art, qui n'eſt tombé en diſgrace, que par l'Ignorance, & par la Fourberie, de ceux qui le profeſſent. Un court eſpace de tems décidera, ſi je me ſuis trompé moi-même, ou ſi j'ai voulu tromper les autres; & ce n'eſt pas, ce me ſemble, exiger quelque choſe de fort déraiſonnable, que de prier le Public de vouloir bien ſuſpendre ſon Jugement, pendant un petit nombre de Mois.

Autrefois, je me ſuis vû confondu avec les habiles gens, qui mépriſent toutes les Prédictions fondées ſur les Etoiles; & j'étois encore de leur Opinion l'An 1686, quand un Homme de Qualité me fit voir dans ſon *Album* une Déclaration du très-éclairé Aſtronome le

Ca-

Capitaine H..., par laquelle ce grand Homme assuroit, qu'il ne croiroit jamais rien des Influences des Astres, s'il n'arrivoit pas en Angleterre une très-célébre Révolution l'An 1688. Depuis l'Accomplissement de ces Pronostics, je me suis tiré de mon Erreur: &, après une Etude assiduë de dix-huit ans, j'ai trouvé la veritable Méthode de parvenir à cette Science; &, par-là, je me crois païé avec usure d'une Application si longue, & si penible. Pour n'arrêter pas le Lecteur plus long-tems, je finirai, en l'asseurant, que les Prédictions, que j'ai dessein de lui communiquer, pour les Années suivantes, comprendront les principales Affaires de toute l'Europe; &, si l'on ne me veut pas permettre de les rendre publiques dans ma Patrie, j'apellerai de cette rude Sentence au Monde Savant, en les donnant en Latin, & en les faisant imprimer en Hollande.

L'AC-

L'ACCOMPLISSEMENT

de la prémiere Prédiction

DE M. BICKERSTAF;

ou

Lettre à une Perſonne de Qualité,

contenant la

RELATION CIRCONSTANCIE'E

de la Mort de

M. PARTRIGE,

Faiſeur d'Almanacs,

arrivée le 29 de Mars 1708.

MILORD,

POur obéïr aux Commandemens de Votre Grandeur, auſſi bien que pour ſatisfaire ma propre Curioſité, je me ſuis conſtamment informé ces jours paſſez

ſez de la ſituation, où ſe trouvoit M. *Partrige Faiſeur d'Almanacs*, qui, ſelon les Prédictions de M. *Bickerſtaf*, publiées il y a un mois, devoit mourir d'une Fievre chaude le 29. environ à 11. heures de nuit. Je l'avois vu quelquefois, pendant que j'étois emploïé dans les Affaires; parce que toutes les années il me faiſoit préſent de ſon Almanac, dans l'Eſperance d'une petite gratification, ſelon ſa conduite ordinaire avec les gens, qui étoient dans les Emplois. Je le rencontrai par hazard deux ou trois fois, dix jours à peu près avant ſa mort; & j'obſervai, qu'il tomboit extrémement, quoique, à ce que j'apris alors, ſes amis ne le cruſſent pas en danger. Ce n'eſt que depuis trois jours, que ſe trouvant fort mal, il s'eſt retiré dans ſa chambre. On l'a mis au lit, & on a fait venir le Médecin, & l'Apoticaire, pour lui ordonner des remedes. Sur cette Nouvelle, j'ai envoyé, deux ou trois fois par jour, un Laquais chez lui, pour m'informer de ſa ſanté; & hier, environ à quatre heures après midi, on m'apprit, qu'il étoit abandonné des Médecins. Là-deſſus, pouſſé par la Pitié, & ſur-tout par la Curioſité,

je

je pris la réſolution de l'aller voir. Il me reconnut parfaitement bien, parut ſurpris de ma condeſcendance, & m'en temoigna ſa gratitude, autant que ſa foibleſſe pouvoit le lui permettre. Ceux, qui étoient autour de ſon lit, me dirent, qu'il avoit été en délire quelque tems auparavant; mais, il étoit alors dans ſon Bon-Sens, s'il le fut jamais, & il avoit la parole libre & forte. Après lui avoir exprimé mon chagrin de le voir dans un ſi triſte état, & dit pluſieurs autres choſes obligeantes, je le priai de me dire naturellement, ſi les Prédictions, que M. *Bickerſtaf* avoit publiées touchant ſa mort, n'avoient pas opéré ſur ſon Imagination avec trop de force? Il m'avoüa, qu'il les avoit eues fort ſouveut dans l'eſprit, ſans en être extrémement effraïé; mais, qu'il y avoit quinze jours, qu'elles avoient commencé à faire de profondes impreſſions ſur ſon cerveau; qu'elles s'en étoient entiérement emparées; & qu'il croyoit, que c'étoit-là effectivement la veritable Cauſe de ſa Maladie. *Je ſuis très-perſuadé, pourtant*, continua-t-il, *que M. Bickerſtaf n'a parlé que par Conjecture, & qu'il ne ſait pas mieux ce qui doit arriver dans*

dans le Cours de cette Année, que moi-même. Je lui dis, que ſon Diſcours me ſurprenoit, & que je ſerois ravi que ſa ſanté lui permit de me communiquer les Raiſons, qui le convainquoient de l'Ignorance de M. *Bickerſtaf. Helas ! Monſieur*, me répondit-il, *je ne ſuis qu'un pauvre Idiot, élevé dans le Métier le plus bas**; *mais, j'ai aſſez de bon-ſens, pour ſavoir, que toutes les Prétentions des Aſtrologues ſur l'Avenir ne ſont que des Chimeres. La raiſon en eſt évidente; toutes les perſonnes éclairées, & ſavantes, qui ſont ſeules capables de connoître le fort & le foible de cette Science, s'accordent unanimement à la mépriſer, & à la tourner en ridicule. Il n'y que l'ignorant Vulgaire, qui y donne; & cela, ſur la Foi de Gens comme moi, & mes Camarades, trop ignorans pour ſavoir bien lire, & écrire.*

Je lui demandai là-deſſus, s'il n'avoit jamais tiré ſon propre Horoſcope, pour voir s'il s'accorderoit avec le Pronoſtic de M. *Bickerſtaf. Monſieur, Monſieur*, me repliqua-t-il, en ſecouant la tête;

* Il avoit été Savetier.

tête : *il ne s'agit pas de railler à préſent, mais de me repentir de ces petites Fourberies, comme je le fais du fond de mon ame.*

Ainſi donc, repliquai-je, ces Obſervations, & ces Prédictions, que vous avez fait imprimer dans votre Almanac, ne ſervoient qu'à duper le ſot Peuple. *S'il n'en étoit ainſi*, repartit-il, *j'en ſerois moins coupable devant Dieu, & devant les Hommes. Nous avons une Méthode generale pour toutes ces choſes. A l'égard de notre maniere de prédire le Tems, nous en laiſſons le ſoin aux Imprimeurs, qui ne font que copier à tout haſard quelques vieux Almanacs. Les Prédictions d'une autre nature étoient de ma propre Invention, & ne tendoient qu'à faire vendre mon pauvre Calendrier. Je n'avois pas d'autre moïen de gagner du pain, pour moi, & pour ma Femme ; car, c'eſt un Métier bien maigre, que celui de rappetaſſer de vieux Souliers. Helas!* ajouta-t-il en ſoupirant, *heureux encore ! ſi mes Remedes n'ont pas fait plus de mal aux Hommes, que mes Pronoſtics. Il eſt vrai que j'avois hérité quelques bonnes Recettes de ma Grand-Mere, & que j'ai eu ſoin*

que

que, dans mes propres Compositions, il n'entrât aucun Ingrédient dangereux.

J'eus encore avec lui quelques autres Discours, dont je ne me souviens pas. Le mal n'est pas grand, & peut-être mon Recit ennuïe-t-il déja votre Grandeur. J'ajoûterai seulement à ce que je viens de dire, que dans son Lit de Mort il s'est déclaré *Non-conformiste*, & qu'il avoit un Ministre fanatique pour Consolateur & pour Guide spirituel.

Après une demi-heure de Conversation, je pris congé de lui, à moitié étouffé par l'air renfermé de sa petite chambre. Persuadé, qu'il n'en avoit pas pour long-tems, j'entrai dans un petit Caffé près de-là, après avoir laissé chez le Malade un Laquais, avec ordre de me venir avertir de l'instant de sa Mort le plus éxactement, qu'il seroit possible. Il m'en vint aporter la nouvelle deux heures après: &, tirant ma Montre, je vis, qu'il étoit à peu près sept heures & cinq minutes; ce qui fait voir clairement, que M. *Bickerstaf* s'est trompé dans son calcul de quatre heures. En recompense, sa Prédiction est fort exacte, par raport aux autres Circonstances de cette Mort.

La

La queſtion eſt s'il n'a pas été la *Cauſe* de cet Evénement, auſſi bien que le *Propheté*. Quoiqu'il en ſoit, la choſe eſt aſſez extraordinaire, ſoit qu'elle ſoit un effet du Haſard, ou de la Force d'Imagination du pauvre *Partrige* : &, quoique je ſois des plus incredules ſur ces ſortes de matiéres, j'attends avec impatience la Réuſſite de la ſeconde Prédiction de notre Aſtrologue. Elle nous annonce, que le *Cardinal de Noailles* doit mourir le 4. d'Avril ; &, ſi ce Pronoſtic eſt verifié auſſi exactement que l'a été celui qui concernoit *Partrige*, je vous avouë que j'en ſerai dans une grande ſurpriſe, & que je ſerai très-porté à attendre l'Accompliſſement de toutes ſes autres Propheties.

JUS-

JUSTIFICATION

DE

M. BICKERSTAF, *Ecuïer*,

contre ce qui lui a été objecté par

M. PARTRIGE

dans son ALMANAC pour l'Année courante 1709;

Par le dit

ISAAC BICKERSTAF, *Ecuïer*.

M. *Partrige* a trouvé bon, il y a quelque tems, de me traiter de la maniere du monde la plus rude, dans l'Ecrit, qu'il apelle son *Almanac pour l'Année présente*. Un pareil Procédé ne convient en aucune maniere à des Gens de Lettres, & ne contribue rien à la découverte

couverte de la Vérité, qui doit être le grand But de toutes les Disputes des Savans.

Il me semble, qu'un homme de l'éducation de M. *Partrige* devroit songer un peu à polir son stile, & ne point donner à un homme, dont tout le crime consiste à differer de lui dans un point de pure spéculation, les noms odieux *de fou*, *de faquin*, & *d'impudent*. J'en apelle au Monde savant, & je lui demande, si, dans mes Predictions de l'Année passée, je l'ai traité d'une maniere à m'attirer de pareils *Epithetes*. Les Philosophes ont eu des Disputes dans tous les Siécles; mais, les plus polis dentr'eux ont toujours disputé en vrais Philosophes. La fougue, & les *manieres harangeres*, dans la Controverse, ne font rien à la question, & ne sont tout au plus, qu'un aveu tacite, qu'on se défie de la bonté de sa cause.

Ce qui me touche le plus dans cette affaire, ce n'est pas ma propre Réputation, c'est le Bien général de la République des Lettres, que le Sieur *Partrige* a blessée *à travers mon flanc*. Si des gens, qui travaillent pour le bien public, doivent être traitez d'une maniere

si indigne, comment peut-on esperer, que les Sciences les plus utiles fassent jamais des progrès considerables?

M. *Partrige* auroit certainement honte de sa Conduite peu généreuse à mon égard, s'il savoit ce qu'en pensent les Universitez étrangéres; mais, je m'interesse trop à la Réputation d'un si illustre Compatriote, pour rendre public tout ce que je sai là-dessus. Cet Esprit d'Envie & d'Orgueil, qui suffoque en leur naissance tant de beaux Genies, qui sans elles s'éleveroient dant notre Païs, n'est pas encore extrémement en vogue parmi les Savans étrangers; & la nécessité de faire mon Apologie m'excusera, si j'ose déclarer ici au Lecteur, que j'ai reçû plus de cent Lettres de felicitation sur mon *Essay Astrologique*, de differentes Parties de l'Europe, jusqu'à la *Moscovie* inclusivement. J'ai même lieu de croire, qu'aux *Bureaux*, on en a retenu, & ouvert, un bon nombre d'autres. J'avouë que l'*Inquisition de Lisbone* a trouvé à propos de bruler mes Prédictions, & de condamner d'*Heresie* l'Auteur, & les Lecteurs. Mais, j'espere, qu'on voudra bien s'en prendre au triste état où les Bel-

les

les Lettres ſont réduites dans ce Roïaume. J'ôſe dire même, avec tout le profond Reſpect qu'on doit aux Têtes Couronnées, que *Sa Majeſté Portugaiſe* auroit bien fait d'emploïer ſon Autorité, en faveur d'un Savant de quelque naiſſance, Sujet d'une Souveraine, avec laquelle ce Prince eſt ſi étroitement allié. En recompenſe, les autres Roïaumes & Républiques de l'Europe m'ont comblé d'Eloges; &, ſi je vōulois faire imprimer les Lettres Latines, que j'ai reçûës des Païs étrangers ſur le ſujet en queſtion, elles feroient un volume dans les formes, propre à detruire abſolument tout ce qui peut m'être objecté par M. *Partrige*, & par ſes complices les *Inquiſiteurs Portugais*, qui ſont les ſeuls Antagoniſtes, pour le dire en paſſant, que mes Prédictions ſe ſoient juſqu'ici attirez. Mais, le Sujet eſt trop délicat, & trop ſcabreux, pour rendre public les ſentimens, qu'ont là-deſſus mes *illuſtres Correſpondans*. J'eſpere pourtant, qu'ils ne trouveront pas mauvais, que, pour me défendre contre mes Adverſaires, je copie ici quelques Paſſages de leurs Lettres. Le très-docte M. *Leibnits* m'adreſſe ainſi ſa troiſiéme Let-

tre, *Illuſtriſſimo Bickerſtaffio Aſtrologiæ Inſtauratori, &c.* M. *le Clerc*, en citant mes Predictions, dans un Traité qu'il a mis au jour l'an paſſé, a la bonté de dire, *Ita nuper Bickerſtaffius, magnum illud Angliæ Sidus, &c.* Un autre Profeſſeur d'une grande Réputation ſe ſert de ces termes en parlant de moi: *Bickerſtaffius, nobilis Anglus, Aſtrologorum hujuſce ſeculi Princeps.* Et le *Signor Magliabecchi*, Bibliothecaire du *Grand Duc*, m'a écrit une grande Epitre toute remplie de Complimens & d'Eloges. Il eſt vrai, qu'un fameux Savant d'*Utrecht*, Profeſſeur en Aſtronomie, ſemble differer de moi dans un point; mais, il s'exprime avec toute la Modeſtie, qui eſt naturelle à un vrai Philoſophe: *Pace tanti Viri dixerim*: &, page 55, il paroit rejetter toute la faute ſur l'Imprimeur, en quoi il a raiſon: *vel forſan Error Typographi, cum alioquin Bickerſtaffius Vir doctiſſimus, &c.*.

Si M. *Partrige* avoit ſuivi cet exemple, il m'auroit épargné la peine de faire mon Apologie d'une maniere ſi publique. Je puis dire, ſans vanité, que je ſuis l'homme du monde le plus prêt à reconnoître mes Mépriſes, & le plus

plus reconnoiſſant envers ceux qui me les découvrent, quand on s'y prend d'une maniere honnête. Mais, il ſemble que le fameux M. *Partrige*, au lieu d'être charmé des progrès de ſon Art, regarde tous ceux, qui veulent y contribuer, comme des Uſurpateurs. Il eſt vrai, qu'il a été aſſez prudent, pour ne rien objecter contre mes Prédictions, ſi l'on en excepte le ſeul Article qui le regarde. Mais, pour faire voir dans quel Aveuglement l'Eſprit de Partialité jette ceux qui en ſont poſſedez, je proteſte ici ſolemnellement, qu'il eſt le ſeul homme au monde, qui ſoit entré là-deſſus en diſpute avec moi. Cette ſeule Conſideration ſuffit, ce me ſemble, pour énerver toutes ſes Preuves.

Je n'ai jamais pû découvrir que deux Objections, qui ont été faites contre mes Prédictions de l'An paſſé. La premiere eſt d'un François, qui trouve bon d'avertir le public, de ce que le *Cardinal de Noailles* eſt encore en vie, nonobſtant le prétendu Pronoſtic de M. *Bickerſtaf*: mais, je laiſſe à juger au Lecteur benevole & impartial, ſi un *François*, un *Papiſte*, & un *Ennemi*, doit être cru *dans ſa propre Cauſe*, aux dépens d'un

Proteſtant Anglois, qui eſt du Parti du Gouvernement.

La ſeconde Objection eſt le triſte Sujet de la préſente Diſpute. Elle roule ſur un Article de mes Prédictions, ſelon lequel M. *Partrige* devoit mourir le 29. de Mars 1708. Il a le front de ſoutenir dans ſon Almanac pour l'Année préſente, que ce Pronoſtic eſt abſolument faux; & il le ſoutient, comme je l'ai déja dit, de cette maniere rude & brutale, qui ſiéd ſi mal à une perſonne de quelque naiſſance. Il déclare ouvertement dans le ſuſdit Ouvrage, *que non ſeulement il eſt en vie à préſent, mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour ſa Mort.* Voilà préciſément l'état de la Queſtion; & j'ai reſolu de la traiter, avec toute la brieveté, toute la clarté, & toute la tranquillité poſſible. Je ſuis perſuadé, que cette Diſpute s'attirera l'attention de toute l'Angleterre, & même de toute l'Europe: les Savans de chaque Nation ne manqueront point ſans doute de prendre parti, & de ſe déclarer pour ce qui leur paroîtra le plus vraiſemblable, & le plus ſolide.

Sans entrer ici dans un examen critique

que de l'heure préciſe de la mort du Sieur Partrige, je me contenterai de prouver, qu'il n'eſt pas *au nombre des vivans*, & de le faire voir par l'Autorité d'un prodigieux nombre de Témoins irreprochables. Plus de mille perſonnes de naiſſance, qui ont acheté ſon Almanac, uniquement pour y voir les Invectives qu'il vomit contre moi, s'écrient à chaque ligne, en levant les yeux au Ciel, & en crevant, moitié de rire, & moitié de dépit, *qu'ils ſont perſuadez, que jamais homme vivant n'écrivit de pareilles Fadaiſes.* Je ſuis convaincu même, que perſonne au monde, qui ſoit au fait, puiſſe en parler autrement. Par conſequent, M. *Partrige*, preſſé par un *Dilemme formidable*, doit, ou deſavouer ſon Almanac, ou bien convenir, qu'il n'eſt pas un *homme vivant.*

Je veux bien croire, qu'une certaine Figure inanimée ſe donne les airs de courir les ruës ſous le Nom de *Partrige*: mais, *I. Bickerſtaf* ne s'en croit pas reſponſable; & il ſoutient que ladite Figure n'a pas eu le moindre droit d'étriller le pauvre Garçon, qui crioit, en paſſant par devant lui, *La véritable & éx-*

acte Relation de la Mort du Docteur Partrige.

D'ailleurs, M. *Partrige* se mêle de dire la bonne Avanture, & de faire retrouver les Hardes volées. Or, tout son voisinage asseure, qu'il le fait par le moïen du Diable, & des malins Esprits, qu'on ne sauroit fréquenter, de l'aveu de tous les gens éclairez, que lorsqu'on n'est plus en vie.

En troisiéme lieu, je prétends prouver sa Mort par son Almanac même, & par ce même Passage, qui sert à nous faire croire qu'il vit encore. Il dit, *qu'il n'est pas seulement en vie à présent*; *mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour sa Mort.* Par-là, il fait entendre évidemment, qu'un homme peut-être en vie à l'heure qu'il est, quoi qu'il ait été mort, il y a douze mois. Et voilà précisement ce qu'il y a de Sophistique dans cette Proposition. Il n'ose pas asseurer, *qu'il a été en vie depuis le 29. de Mars*: il déclare seulement, *qu'il vit à présent, & qu'il vivoit ce jour-là.* La derniere partie de sa Déclaration est hors de contestе; car, il ne mourut que le soir, comme il paroit par une *Relation de son Dé-*

Décès dans une Lettre à un Lord. S'il a vecu depuis ce tems-là, c'eſt ce que je laiſſe à décider au Public. En vérité, ce ſont-là de pures Chicanes, & j'ai honte de m'y arrêter.

En quatriéme lieu, j'en apelle à M. *Partrige* lui-même, & je lui demande s'il eſt probable, que j'aïe été aſſez imprudent, pour commencer mes Prédictions par la ſeule Fauſſeté, qu'on leur ait reprochée juſqu'ici? Eſt-il vraiſemblable, que je me ſois trompé, par raport à un Evénement, qui devoit arriver, pour ainſi dire, ſous mes yeux, & par raport auquel il m'étoit infiniment plus aizé d'être exact, qu'à l'égard de tout le reſte? Eſt-il naturel, que, preſque de propos délibéré, j'aïe voulu donner un tel Avantage ſur moi à un Homme de l'Eſprit & de l'Erudition de M. *Partrige*, qui, s'il lui avoit été poſſible de faire encore quelqu'autre Objection contre mes Pronoſtics, ne m'auroit certainement pas épargné?

Je ſaiſis ici l'occaſion de réfuter l'Auteur de la *Relation de la Mort de M. Partrige, dans une Lettre à un Lord.* Il s'eſt donné les airs de m'acuſer de m'être

trompé, à l'égard de cet Evénement, de quatre heures entieres. J'avoue que cette Critique avancée d'un air de triomphe, par un Auteur *grave*, *& judicieux*, touchant une Matiere, qui me touche de ſi près, m'a mortifié de la maniere la plus cruelle. J'étois hors de la Ville, lors de cette Mort, & j'étois ſi convaincu de la juſteſſe de mon Calcul, que je ne daignois pas ſeulement y penſer un moment. Cependant, pluſieurs de mes Amis, qui, pour ſatisfaire leur Curioſité, n'ont rien négligé pour en être inſtruits à fond, m'ont aſſeuré que je ne me ſuis mépris que d'une petite demi-heure. S'il m'eſt permis de parler naturellement, il me ſemble que cette Mépriſe n'eſt pas d'une nature, à m'attirer des Cenſures ſi pleines de Vivacité & d'Amertume. Cet Auteur me permettra de lui dire, qu'une autrefois il ne feroit pas mal d'avoir plus d'égard pour ſa propre Réputation, en ménageant d'avantage celle de ſon Prochain. Je ſuis bien heureux, que dans mes Prédictions il n'y ait pas d'autres Erreurs de Calcul. S'il y en avoit, il eſt a préſumer que ce *Critique bilieux* me

me les reprocheroit du même ton cavalier.

J'ai vu encore des Gens, qui font une autre Objection contre la vérité de la Mort de M. *Partrige*, mais ils ne la propoſent, que d'une maniere timide. Ils s'imaginent, qu'il doit être encore en vie, parce qu'il continue à faire des Almanacs. Mais, il faut faire peu de réfléxion ſur ce qui ſe paſſe ſous nos yeux, pour propoſer une pareille Difficulté. C'eſt un Privilege très-commun à tous les Faiſeurs d'Almanacs. *Gadburi*, *Robin*, *Dove*, & *Wing*, ne publient-ils pas tous les Ans leurs Almanacs, quoi qu'ils aïent été déja morts, avant la *Révolution* *. Voici la Raiſon véritable d'un Phenomêne, qui paroit d'abord ſurprenant. Tous les Auteurs peuvent vivre après leur Mort, excepté uniquement les Auteurs des Almanacs. Leurs Ouvrages ne roulent que ſur les minutes, à meſure qu'elles paſſent; & ils de-

* La même choſe arrive auſſi en *Hollande*, où tous les ans on voit éclore des Almanacs ſous le nom d'*Antonio Magino*; & l'on dit qu'il y a déja cent ans, que ce Nom y brille.

deviennent abſolument inutiles, quand l'Année eſt finie. Pour les en dédommager, le *Tems*, dont ces Meſſieurs ſont les Regiſtres vivans, leur accorde la Prérogative de continuer leurs *Journaux*, après leur mort.

J'aurois épargné au Public, & à moi-même, cette Apologie, ſi pluſieurs Perſonnes ne s'étoient ſervies de mon Nom, ſans que j'aïe jamais eu la moindre intention de le leur prêter. Il y a un homme, par exemple, qui m'a voulu faire adopter malgré moi, depuis peu, un bon nombre de fades Prédictions, dont je ne fus jamais le Pere. A lui parler franchement, ce ne ſont pas-là des choſes à ſervir de Plaiſanterie, & de ſimple Amuſement. Elles ſont très-ſerieuſes; & j'avouë même, que j'ai été touché au vif, quand j'ai vû mes Prédictions, qui m'ont couté tant de travail & de veilles, criées dans les Rues, & être débitées indifferemment au Peuple; au lieu que je ne les avois deſtinées qu'à la réfléxion des Perſonnes les plus graves. Cette eſpece de *Proſtitution* a tellement prévenu le Public d'abord, que pluſieurs de mes A-

mis

mis ont été assez mal avisez, pour me demander très-serieusement, si mon unique But n'avoit pas été de badiner avec mes Lecteurs? Je me contentai de leur répondre froidement, que l'*Evenement les en instruiroit*. Certainement, je leur en aurois voulu du mal, si je n'avois pas su, que c'est le grand talent de notre Siécle, & de notre Nation, de tourner en ridicule les choses du plus grand poids.

Lorsque la fin avoit vérifié toutes mes Prédictions, voilà l'Almanac de *Partrige*, qui ne semble sortir de la Presse, que pour me disputer l'Article de la Mort de son Auteur; &, par-là j'ai le Sort de certains Heros de Roman, qui étoient obligez de tuer deux fois de suite leurs Ennemis ressuscitez par des Enchanteurs.

Si le Sieur *Partrige* a été assez habile, pour se rendre un pareil Service à lui-même, grand bien lui fasse: mon Pronostic n'en est pas moins véritable. Je crois avoir prouvé par des Demonstrations en forme, qu'il est mort une demi-heure avant le tems, que j'avois fixé pour son Décès; ce qui

qui desabusera le Public, de ce qui lui a été débité effrontement par l'Auteur de la Lettre à *un Lord*, qui ne prétend que je me suis trompé de quatre heures, que pour me décréditer, en m'accusant d'une Erreur si grossiere.

F I N.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES
DU TOME SECOND.

DISSERTATION *en forme de Lettre sur* L'OPERATION MECHANIQUE *de* L'ESPRIT.

L'Auteur est embaraſſé du choix d'un Titre: il prend celui, qui est le plus en vogue, ſavoir, *Lettre à un Ami:* p. 1. 2.

Excuſes modernes propres à obtenir grace pour les fautes de Methode, & de Stile. 3. 4.

SECTION I. Fantaiſie de *Mahomet* de vouloir être porté au Ciel par un Ane: elle est imitée par un grand nombre de Chrétiens, ſurtout dans la Grande-Bretagne. 5

Grandes Vertus de cet Animal, & ſa rélation étroite avec l'homme. Son talent de porter ſon Cavalier au Ciel est le veritable ſujet de cette Diſſertation. 6

Au lieu d'*Ane*, & de *Cavalier*, l'Auteur trouve

ve à propos de se servir des termes Synonimes de *Docteur Illuminé*, & d'*Auditoire Fanatique.* 7

Une Teinture d'Enthousiasme se distingue dans tous les Hommes, & dans toutes les Sciences, mais elle domine le plus dans les matieres de Religion. 8. 9.

Definition & Division de l'Enthousiasme. *ibid.*

L'Auteur ne s'attache qu'à l'Enthousiasme Mechanique, & Artificiel. 10

L'Art devient souvent une seconde Nature; cette Maxime est confirmée par l'exemple des *têtes longues* parmi les anciens *Scythes*, & des têtes rondes si fameuses dans la Grande-Bretagne. 11. 12. 13.

Pour faciliter l'operation de cette sorte, il faut imposer silence aux Sens, & à la Raison. 14

Difference essentielle entre l'Esprit qui vient de dehors, & celui qui vient de dedans. 15. 16

La methode dont se sert utilement l'Assemblée pour contribuer à l'operation de *l'Esprit* en question. 17. 18. 19. 20.

SECTION II. Differens Cultes adressez par les Hommes à un Etre souverainement bon, & à un Etre souverainement mauvais. 21

Ces deux Cultes distinguez exactement par les Païens, & confondus indignement par plusieurs Chrétiens. 22. 23

Vanité ridicule de plusieurs Chrétiens, qui croyent la Divinité interessée dans leurs actions les plus viles. 24. 25.

Malheureuse perte du Plan general de toute l'Operation Mechanique de l'Esprit. *ibid.*

Grande utilité de certaines Calottes mate-

lassées,

laſſées, propres à retenir au dedans du cerveau les Vapeurs de l'Eſprit. 26

Le cerveau eſt compoſé d'un grand nombre de petits animaux dont les differentes morſures produiſent les differens tours d'Eſprit. 27. 28

Dans l'Operation de l'Eſprit comme dans la Muſique, le Son eſt d'une plus grande efficace que le Bon-Sens. 29

Une memoire, chargée de Phrazes Theologiques, fait la partie eſſentielle de ce qu'on appelle *Lumiere interieure*. 30

L'Eloquence ſpirituelle extrémement rehauſſée par une voix trainante, & par l'art de ſe moucher, & de rotter à propos. 31. 32

L'Auteur promet un Eſſay ſur la Déclamation Spirituelle. *ibid.*

Grande Vertu du *Naſillonement*; ſon origine dérivée d'un Combat entre l'Eſprit & la Chair. 33. 34. 35. 36

Comparaiſon entre la vertu du Naſillonnement, & l'Empire des *Perſes* acquis par *Darius* Fils d'*Hyſtaſpe*. 37

Les *Vaiſſeaux inſpirez* comparez à des Lanternes, qui plus elles ſont illuminées en dedans, plus elles ſont ſales par dehors. 38

Fanatiſme derivé des *Orgyes*, & des *Bachanales* des Anciens *Ægyptiens*. 39. *juſques* 44

L'Amour pour le Beau-Sexe eſt le centre du Fanatiſme, la choſe paroit évidemment dans la conduite des Anciens Fanatiques & des Inſpirez modernes. 45. 46. 47. 48. 49. 50

La BATAILLE *des* LIVRES *donnée dans la* BIBLIOTHEQUE *de St.* JAMES. 51

Avertiſſement du Libraire, qui contient les particularitez qui ont été l'origine de cette piéce; ſavoir une fameuſe Diſpute ſur les Anciens & ſur les Modernes, entre le Chevalier

Temple & le Comte d'*Orery* d'un coté, & *Wotton* & *Bentley* de l'autre. 52. 53. 54

Preface de l'Auteur. 55. 56

La Guerre & les Invasions, Filles du Besoin réel ou imaginaire; elles s'étendent la plûpart du tems du Nord vers le Sud, de la Pauvreté vers la Richesse. 57. 58

Exemple tiré de la République des Chiens. 59

Les Modernes envoient une Ambassade aux Anciens, pour leur demander de ceder la plus haute Colline du Parnasse, ou de permettre qu'elle soit mise de Niveau avec la Colline occupée par lesdits Modernes. 60. 61

Les Anciens le refusent, mais en recompense ils offrent aux Modernes leur secours, pour élever la Colline la plus basse à la même hauteur que celle qu'ils possedent. Cette proposition est rejettée par les Modernes. 62

La Guerre s'ensuit, on y répand des fleuves entiers d'Encre, chaque parti célebre ses triomphes en se dressant des Trophées; ce que c'est que les Livres de Controverse. 63. 64. 65

Les Livres de Controverse sont hantez de certains esprits fort turbulens, quoique les Livres mêmes soient d'ordinaire enchainez dans les Bibliotheques. 66. 67. 68

Le mepris qu'on a fait d'un Conseil de l'Auteur pour les tenir en paix, cause une sanglante Bataille dans la Bibliotheque de St. James. 69

Le Docteur *Bentley* Bibliothecaire, ennemi juré des Anciens, réüssit mal dans une entreprise qu'il a formée contre eux; sa haine en devient plus implacable. 70. 71

Les Modernes font la revuë de leurs forces, se trouvent cinquante-mille Combatans, & fiers

fiers de cette superiorité ils maltraitent les Anciens de paroles. 72. 73. 74

Temple découvre leurs brigues à ses bons amis les Anciens. 75

Episode: Dispute entre une Araignée & une Abeille sur la superiorité du merite. 76. *jusques* 82

Esope fait une Harangue, pour appliquer ces deux plaidoiers à l'affaire en question. 83. 84. 85. 86

Les deux Armées se rangent en bataille. Les Modernes ont bien de la peine à s'accorder sur le choix de leurs Commandans; ils en conviennent à la fin, les noms de leurs Généraux. 87 88. 89. 90

Les Chefs des Anciens. 91

Juipter assemble le Conseil des Dieux, consulte le Livre des Destinées, & fait descendre sur la Terre les Genies Exécuteurs de ses Ordres. 92. 93

Momus Protecteur des Modernes vole vers le Palais de la Déesse *Critique*. Description de cette Divinité, de son Palais, & de ses Courtisans; Harangue de *Momus*, pour animer la Déesse à la défense des Modernes. 94. 95. 96. 97

Elle vole vers la Bibliotheque de St. James, & en chemin faisant elle répand par tout ses malignes influences, & sur son fils *Wotton*, qu'elle encourage au combat. 98. 99. 100

Description de la Bataille; *Paracelse* combat *Galien*; *Aristote* lançant son Javelot à *Bacon*, le manque, & tue *Des-Cartes*. 101. 102

Homere jette par terre *Gondibert*, tue *Denham*, *Westley*, *Perrault*, *& Fontenelles*. 103

Rencontre de *Virgile* & de *Dryden*, qui par ses flateries appaise son ennemi & troque ses Ar-

Armes contre celles du Heros Ancien. 104. 105. 106

Combat de *Lucain*, & de *Blackmore*; de *Crech*, & de l'Ombre d'*Horace*. 107. 108. 109

De *Pindare* & de *Cowley*. 110. 111

Les Bataillons des Modernes commencent à chanceler. Entrepriſe de *Bentley* & de *Wotton*; ils ſont comparez à deux Chiens Domeſtiques, qui ſortent enſemble pour trouver quelque Charogne. 112. *juſques* 116

Les deux Compagnons ſe ſeparent, *Bentley* ſe ſaiſit furtivement des Armes d'*Eſope*, & de *Phalaris*. 117

Wotton attaque *Temple* en vain. 118. 119. 120

Boyle le pourſuit, & le voïant joint à *Bentley*, il les perce tous deux du même Javelot. 121. *juſques* 125

REFLEXION *ſur un* BALAY *comparé à* L'HOMME. 126. 127. 128. 129

PENSE'ES *détachées* MORALES, & DIVERTISSANTES. 130. *juſqu'à* 143

ESSAY *dans le Gout le plus Moderne*, *ſur les* FACULTEZ *de* L'AME, &c. 144. *juſqu'à* 157

DISSERTATION *contre* L'ABOLISSEMENT *du* CHRISTIANISME *en* ANGLETERRE. 158

Imprudence qu'il y a à ſe déclarer contre les opinions généralement reçues chez toute une Nation. 159. 160

Elle n'empêche pas l'Auteur de dire ſon ſentiment ſur le ſujet dont il s'agit. 161

L'Auteur poſe l'Etat de la Queſtion ; il diſtingue entre Chriſtianiſme réel, & Chriſtianiſme de nom ; il eſt queſtion du dernier, puiſqu'il y a déja long-tems que l'autre n'eſt plus en vogûe. 162. 163

Ob-

Objection contre le Christianisme tirée de l'Intolerance. 164
Refutée. 165. 166
Objection contre le Christianisme tirée de la difficulté de certains Dogmes; Refutation. 167. 168
Autre tirée de l'inutilité des Ecclesiastiques, du revenu desquels on pourroit entretenir deux cens Petits-Maîtres : Réponse tirée de l'utilité des Prêtres pour donner à la Nation une Posterité vigoureuse. 169. 170
Objection tirée de la perte d'un des sept jours de la semaine, & de l'inutilité d'un grand nombre de Bâtimens nommez Eglises; solution, 171. 172
Objection tirée de l'Esprit de faction animé par le Christianisme; réponse. 173. 174
Objection tirée de l'absurdité de louer exprès certaines gens pour brailler contre les Vices; solution. 175. 176
Objection fondée sur les préjugez que le Christianisme nous donne par raport aux Vices, & aux Vertus; refutée. 177. 178
Objection fondée sur ce que le Christianisme empêche l'union de tout le Corps Protestant: solution. 179. 180. 181
Inconveniens, qui suivroient l'Abolissement du Christianisme; sans le Christianisme les Esprits-forts n'auroient pas dans les Ecclesiastiques un objet commode de mépris, & de raillerie. 182
Autre inconvenient, l'Abolissement du Christianisme priveroit les Esprits-forts du seul sujet qui les rends grands hommes & beaux-esprits. 183
L'abolissement du Christianisme mettroit l'Egilse en danger. 184. 185

Ramèneroit les Anglois au Papiſme, & ſeroit dangereux pour leur Conſtitution Politique. 186. 187. 188

Scandaliſeroit les Alliez de la Nation, & même l'empêcheroit de faire une Alliance avec le grand Turc. 189

Feroit baiſſer les Actions. 190

PROJET *pour* L'AVANCEMENT *de la* RELIGION, & pour la REFORMATION *des* MOEURS. Eſpece de Dédicace à la Comteſſe de *Berkeley*. Caractere de cette Dame. 191. 192. 193

Sterilité de projets ſur cette matiere. 194

Tableau Général des Vices qui ſe ſont répandus, & qui ſont montez au plus haut degré, dans la Gr. Bretagne, deſorte qu'ils ont gagné également toutes les Claſſes differentes du Peuple. 195. 196

Sentimens d'Irreligion, ou les actions répondent exactement. 197

Défaut de délicateſſe ſur le veritable honneur, dans le beau-Sexe même. 198

Excès par raport au jeu égal chez les deux Sexes. 199

Fraudes, corruption, trafic des Emplois. 200

Le Souverain eſt capable de remédier à tous ces excès. Son exemple ne ſuffit pas. 201

Il faut qu'il y ajoute des réglemens utiles, qu'il faſſe conſiderer la Vertu comme la route des honneurs, & le Vice comme un obſtacle invincible; il doit commencer par les Officiers de ſa Maiſon. 202 203. 204. 205

Uſage qu'on pourroit tirer de certains Cenſeurs en titre d'office, qu'on obligeroit à parcourir tout le Roïaume. 206. 207

La réforme de la Capitale eſt propre à réformer tout le Païs. 208

La

La réforme dans l'Armée ne diminueroit la bravoure, ni des Officiers, ni des Soldats. 209. 210

On pouroit deraciner l'Ivrognerie en empêchant les gens de qualité qui y donnent, de paroitre devant le Souverain, & devant les Ministres. Il seroit bon d'agir de même avec les joueurs. 211. 212

Necessité de réformer les Universitez; & les seminaires de jeunes Jurisconsultes. 213. 214

La Politesse, la bonne conduite du Clergé, & son Commerce avec les gens du Monde avanceroit beaucoup la réforme générale. 215. *jusqu'à* 220

Comme aussi le bon choix des Commissaires, ou des Juges de Paix. 221. 222

Necessité de réformer le Theatre, qui encourage les crimes, loin de les montrer de leur coté ridicule. 223. 224

Objection tirée de ce que ces reglemens de la Cour augmenteroient le nombre des Hypocrites; refutée. 225. 226

Une pareille réforme est excellente même par raport à la Politique. 227. 228. 229. 230

Cette réforme est de facile exécution. 231

Sur-tout si le Pouvoir Legislatif soutenoit les mesures de la Cour. 232

En reglant les Cabarets & les Auberges, & en prevenant les fraudes par de bonnes Loix executées avec severité. 233. 234.

En reprimant le libertinage de la Presse. 235

En augmentant le nombre des Eglises & des Ministres. 236. 237

Raisons plus particulieres qui doivent pousser le Souverain à entreprendre fortement cette réforme; 238

Fausses idées, qu'on a du Merite suffisant pour

Pour remplir les Charges. 239. 240
La réforme des Mœurs comparée à la réparation d'une maison. 241. 242
PRE'DICTIONS *pour l'Année* 1708. &c. *par* ISAAC BICKERSTAF ; prognostiquant entre autres choses la mort de *Partrige* Faiseur d'Almanacs. 243. *jusqu'à* 264
LETTRE *à une Personne de Qualité*, contenant une Relation de la Mort de M. *Partrige* 265. *jusqu'à* 271.
JUSTIFICATION *de M.* BICKERSTAF, contre ce qui lui a été objecté dans l'Almanac pour l'Année 1709. 272. *& suivantes.*

FIN.